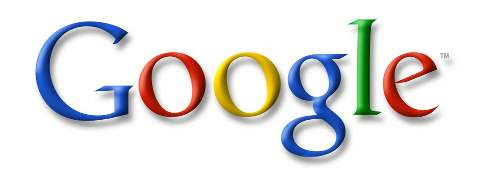
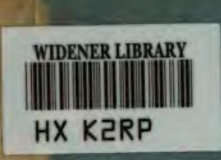
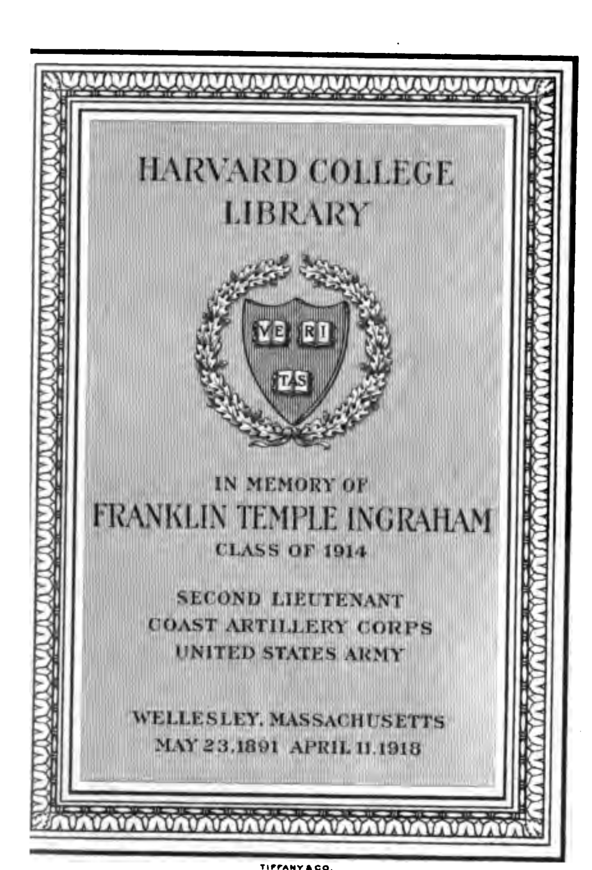



WIDENER LIBRARY
HX K2RP


HARVARD COLLEGE
LIBRARY
VE RI
TAS
IN MEMORY OF
FRANKLIN TEMPLE INGRAHAM
CLASS OF 1914
SECOND LIEUTENANT
COAST ARTILLERY CORPS
UNITED STATES ARMY
WELLESLEY, MASSACHUSETTS
MAY 23,1891 APRIL 11,1918

[illegible]

JOURNAL LITTÉRAIRE

DÉDIÉ

AU ROI,

PAR

UNE SOCIÉTÉ D'ACADÉMICIENS.

VOLUME III.

Janvier & Février.

Fructus enim ingenii & virtutis omnisque præstantiæ tum maximus accipitur, quum in proximum quemque confertur.

Cic. de Amic. §. 19.



À BERLIN.

Chez G. J. DECKER, Imprimeur du Roi.

1773.



JOURNAL LITTÉRAIRE

III. VOLUME.

Deux Articles tirés de la Théorie universelle des Beaux-Arts, en forme de Dictionnaire par Mr. Sulzer, Membre de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin &c.

On ne peut pas espérer que l'ouvrage de Mr. Sulzer soit de si tôt traduit en François; c'est pourquoi nous avons cru devoir en donner dans notre Journal un petit nombre d'articles choisis. Il s'agit d'un ouvrage que les artistes & les

amateurs ne sauroient trop étudier ; & nous ne pouvons rien offrir à nos lecteurs qui soit plus digne de les intéresser, & plus propre à leur plaire.

ANCIENS. Quand en parlant des Beaux-Arts on fait mention des *Anciens*, on entend les peuples de l'antiquité chez lesquels les Beaux-Arts ont le plus fleuri, & en particulier les Grecs & les Romains. Ces deux nations se sont sur tout distinguées par leur bon goût & par un grand nombre de chef-d'œuvres ; & l'on ne sauroit nier qu'ils ne soient parvenus dans la culture des arts à un degré de perfection que les modernes n'atteignent que rarement. Quelques critiques ont si fort exalté la supériorité des Anciens, que d'autres croyant les Modernes réellement offensés, ont commencé une dispute qui pendant quelques années a été soutenue en France avec beaucoup de vivacité.

Nous n'entrerons point dans cette dispute ; on ne sauroit la terminer aussi facilement que l'a cru Perrault qui dans

un

un (*) petit ouvrage a tenté de prouver que les Modernes égalent & même surpassent les Anciens en tout point. Nous nous bornerons ici à quelques réflexions générales sur le goût des Anciens; nous ne ferons mention que de l'Éloquence & de la Poésie, parceque nous avons déjà parlé des autres arts. (**)

Quoique les principes du goût soient les mêmes pour tous les temps, parce qu'ils se fondent sur les facultés immuables de l'esprit; il y a cependant une grande diversité dans les formes accidentelles du beau. Il faut nécessairement en jugeant les Anciens faire attention à ces formes accidentelles. Une piece d'éloquence ou de poésie peut être parfaite, & cependant être fort éloignée de ce qui passe pour beau chez les modernes. Si l'on oublie ou

(*) *Paralleles des Anciens & des Modernes en ce qui regarde les arts & les sciences. 2 Vol. 12. Note de l'*AUTEUR.

(**) Article *Antiques. Note de l'*AUTEUR.

ou néglige cette remarque, on ne manquera pas de porter beaucoup de faux jugements. On ne ſauroit apprécier la beauté d'un habit perſan d'après les modes européennes; il faut néceſſairement avoir devant les yeux la forme des habits perſans pour ſervir de regle au jugement que l'on va porter.

La forme que les Anciens ont donnée à leurs ouvrages de goût, s'éloigne ſouvent beaucoup de celle des modernes, quoique l'eſſence de ces ouvrages ſoit la même. Nous parlons principalement ici non des ouvrages qui ſont uniquement écrits pour le plaiſir & pour l'amuſement, mais de ceux dans lesquels on ſe propoſe quelque but moral que l'on n'atteint que par une forme adaptée au goût du ſiecle.

Ainſi les poëtes Grecs dans leurs tragédies n'avoient pas uniquement pour but, comme les Modernes, d'exciter pendant quelques heures dans leurs ſpectateurs une variété agréable de différents ſentiments, de montrer leur génie, & de s'attirer de l'eſtime ou d'autres avantages. Des vües

ſi

si différentes ne peuvent manquer d'influer considérablement sur la forme & sur l'exécution de l'ouvrage.

Il n'est peut-être aucun genre de poésie ou d'éloquence qui n'ait été originairement inventé en faveur de la politique ou de la religion. C'est d'après ce principe qu'il faut presque toujours apprécier les formes accidentelles des ouvrages des Anciens: sans ce principe on en portera des jugements très-peu équitables. Beaucoup d'Auteurs modernes trouvent quelque chose de peu naturel dans les chœurs des anciennes tragédies; mais s'ils se rappelloient que les chants solemnels étoient l'essence des tragédies les plus anciennes, & que l'action n'étoit qu'un simple accessoire (*), ils trouveroient que les Poëtes ont montré tout le goût & toute la sagesse imaginable en faisant un seul tout des chœurs & de l'action.

Dans

(*) Voyez les Articles *Chœurs* & *Episode*. *Note de l'Auteur*.

Dans la poésie & dans l'éloquence des Anciens on rencontre souvent des choses qui s'accordent avec les vues des Auteurs, qui contribuent par conséquent à la perfection de leurs ouvrages, & qui cependant choqueroient la bienséance dans les ouvrages des Modernes. Dans la quatrieme scene du premier acte de *l'Antigone de Sophocle* nous trouverons peut-être choquantes & froides les singulieres grimaces du Soldat qui annonce à Créon l'enterrement de Polinice: un ignorant croira que le Poëte a cherché à être plaisant. Mais si nous pensons que les Poëtes d'Athenes, en leur qualité de citoyens, étoient obligés dans toutes les occasions d'inspirer à leurs compatriotes l'horreur du gouvernement monarchique, nous jugerons que cette scene est admirable. Le Poëte y a peint en maître les extravagances auxquelles le despotisme de certains Monarques conduisoit leurs esclaves.

Si dans les ouvrages de goût il ne faut jamais perdre de vue le but que l'on s'y est proposé & auquel tout le reste doit nécessairement

ſairement être ſubordonné; il faut auſſi dans la lecture des Anciens avoir continuellement ſous les yeux leurs loix, leurs mœurs, & leurs uſages. Si l'on ne ſe rappelle point, par exemple, de quelle importance étoient pour les Grecs les jeux publics & ſurtout les courſes de chevaux, ou accuſera *Sophocle* d'avoir dans ſon *Electre* commis une grande faute lorsqu'à l'occaſion du récit de la mort feinte d'*Oreſte* il entre dans un ſi long détail ſur une ſemblable courſe; c'eſt cependant un morceau qui a dû beaucoup plaire à ſes auditeurs.

Du temps d'Homere il n'étoit point d'uſage encore dans le commerce de la vie de tenir contre ſon propre ſentiment un langage que nous appellons celui de la politeſſe. On s'exprimoit naturellement & ſans détour; & quand on avoit des reproches à faire à quelqu'un, on les faiſoit ſans façons; on parloit librement, & l'on n'en avoit pas plus d'amertume dans le cœur. Il ne faut donc pas juger de ſemblables diſcours dont l'*Iliade* fourmille,

 d'après

d'après nos mœurs actuelles. Comment *Homere* auroit-il pu peindre des mœurs qui de son temps n'existoient point?

On peut chez ce même Poëte trouver singuliere la maniere grave, imposante, & solemnelle, avec laquelle il fait parler ses héros dans les affaires les plus communes de la vie. Il y a une sorte de cérémonie dans le moindre rapport que fait un héraut aux Chefs de l'Armée; mais rien n'est plus conforme aux mœurs du temps; le Poëte en s'exprimant autrement eût manqué de naturel; ainsi ce qu'on blâme chez lui, est peut-être une vraie beauté. Quiconque ne se rappellera point que beaucoup de choses qui semblent petites aujourd'hui, étoient & devoient être très-importantes suivant les mœurs de l'antiquité, prendra *Homere* & le Héros qu'il chante pour des enfants quand il lira par quelles réflexions *Minerve* console *Achil-le*

(*) V. p. e. *Iliade Livre 4. vs. 204. & suiv. Note de l'Auteur.*

ſe de la perte de *Briſeis*, qu'Agamemnon lui a enlevée.

Mais nous ne pouvons alléguer un exemple plus frappant de la néceſſité d'avoir égard aux mœurs des Anciens dans les jugements que l'on porte ſur les ouvrages, que le diſcours de *Neſtor* dans le ſecond livre de *l'Iliade*; diſcours dans lequel il exhorte les Grecs à ne point lever le ſiege. Ce vieillard reſpectable dit à ſes Soldats: *qu'il ne penſe point qu'aucun d'eux veuille retourner dans ſa patrie avant d'avoir couché avec la femme de quelque Troyen.* (*)

Ce motif eſt le plus honteux qu'un guerrier pût employer aujourd'hui; & c'eſt cependant celui qu' *Homere* fait préſenter aux Grecs par le plus reſpectable & le plus ſage de ſes héros. On n'en ſauroit toutefois faire un crime au Poëte. Non ſeulement de ſon temps, mais long-temps après lui encore, il étoit établi par les loix

(*) *Vſ. 354. 355. Note de l'Auteur.*

loix de la guerre que les habitants des villes conquiſes devenoient les eſclaves des vainqueurs ; les femmes ſur-tout étoient partagées comme des dépouilles, & chacun choiſiſſoit parmi elles une ou pluſieurs concubines. Toute ville aſſiégée devoit s'attendre à ſubir ce ſort. *Homere* n'a point introduit ces mœurs, il les a trouvées. Diſons la même choſe de ce morceau où *Agamemnon* reprochant à *Ménélas* le deſſein qu'il avoit de faire quartier à *Adraſte* qui s'étoit rendu à lui, tue *Adraſte* de ſa propre main. De nos jours un poëte qui décriroit une pareille action, ſeroit très-blâmable, parceque le Général qui la commettroit, ſe couvriroit d'opprobre.

Si l'on ne perd point de vue les réflexions que vous venons de propoſer, & que l'on doit regarder comme autant de principes quand on veut juger ſainement des Anciens, on leur rendra ſûrement juſtice. Ce n'eſt pas que nous prétendions avancer que leurs ouvrages ſont abſolument ſans défauts ; mais il nous paroît décidé

que

que leur goût a été en général plus naturel & plus mâle que le goût de la plupart des Modernes; que leurs ouvrages sont préférables aux nôtres parce qu'ils ont une utilité plus réelle, qu'ils sont plus propres à former des hommes; que le solide & l'essentiel y est moins obscurci par des ornements accessoires; qu'en général toute la littérature des Anciens est moins théorétique que pratique; que leurs écrits par conséquent sont plus faits que ceux des Modernes pour former de braves guerriers, d'habiles politiques, & de bons citoyens. Dans leur vie comme dans leurs arts, tout tendoit à la pratique; chez nous, les mœurs, les devoirs mêmes ne sont guere que des objets de spéculation. Là où les Anciens agissoient, nous nous contentons de parler; ils étoient tout sentiment, nous sommes tout esprit.

Ce n'est donc point sans raison que l'on recommande la lecture assidue des Anciens. Il est impossible de se familiariser avec eux sans donner à son goût & à sa façon de penser une tournure mâle &

avantageuſe. Ils ont beaucoup plus travaillé pour la raiſon qui mène à la pratique, que pour l'amuſement de l'eſprit; ils n'ont jamais pouſſé le ſentiment au-delà de ce qu'il faut pour être utile, & ne l'ont jamais outré pour briller, comme beaucoup de Modernes.

Dans l'âge d'or de la liberté de la Grece, les arts étoient des inſtruments immédiatement utiles à la Politique & à la Religion: tout ouvrage avoit ſon but déterminé. C'étoit ce but qui guidoit l'artiſte dans ſes ſentiments & qui allumoit en lui ce feu ſans lequel on ne fait point d'ouvrage excellent. Ils alloient à ce but ſans ſe permettre de détours; & comme ils avoient continuellement préſentes à l'eſprit leurs loix, leurs mœurs, & les diſpoſitions du cœur humain, il étoit difficile qu'ils s'égaraſſent. Déjà dans l'éducation on accoutumoit les jeunes gens à ſe regarder comme membres de l'état. Par ce moyen on donnoit à leurs idées quelque choſe de pratique & à leurs actions une direction ſolide. Ainſi quand un jeune Grec

com-

commençoit à travailler, c'étoit d'abord pour l'état. Qu'on ne s'étonne donc point de trouver dans leurs ouvrages cette vigueur mâle, cette maturité de réflexion, & ces vues bien déterminées qui manquent si souvent dans les ouvrages des Modernes. Dans notre éducation nous accoutumons la jeunesse à une façon de penser beaucoup plus étroite. Ce n'est pas la raison, c'est la mode que nous lui donnons pour regle: avant d'agir & de parler nous tournons avec inquiétude les yeux de tous côtés pour nous assurer que nous ne déplairons à personne. Parmi nous la jeunesse se regarde seulement comme appartenant à une seule famille, & borne son mérite à plaire aux principaux de cette famille, à s'attirer les regards & à suivre la mode. Les Anciens dans l'éducation étoient sévères sur tout ce qui tenoit à la vertu du citoyen; ils étoient fort indulgents pour les penchants naturels. Nous faisons tout le contraire. Aussi trouve-t-on toujours quelques traces de ce génie puérile dans les écrits de nos poëtes

tes & de nos orateurs; leurs vues s'étendent rarement au-delà de la ſphere étroite où ils ont été renfermés.

Auſſi la meilleure tête ne produit ſouvent que des choſes médiocres par défaut d'élévation dans la maniere de penſer. C'eſt par cet endroit & non par la génie, que les Anciens nous ſurpaſſent.. *Quintilien* l'a déjà remarqué. "La Nature ne "nous a pas condamnés à avoir moins de "talents que les Anciens; mais nous nous "ſommes attachés à une autre eſpace d'é-"loquence, & nous avons eu trop de "complaiſance pour nous mêmes. Ainſi "ils nous ont moins ſurpaſſés par le gé-"nie que par l'uſage qu'ils en ont "fait." (*)

On ne ſauroit presque ſe faire une trop haute idée de ce qu'il y avoit de grand dans le tour d'eſprit & de vigoureux dans le

(*) Nec enim nos tarditatis Natura damnavit; ſed dicendi mutavimus genus, & ultra nobis quam oportebat, indulximus. Itaque non tam ingenio illi nos ſuperarunt, quam propoſito. *Inſtit.* lib. II. *cap.* 5. *Note de l'Auteur.*

le génie des Anciens; ils méritent toute notre admiration & nous ne pouvons que leur envier la liberté entiere de penser dont ils jouissoient.

Mais c'est avoir pour eux un respect peu réfléchi de croire que les formes mêmes de leurs ouvrages doivent être nos seuls modeles; ce seroit réellemnnt jetter l'huître & conserver les écailles. Les formes étoient adaptées à leurs mœurs & à leur temps. L'épopée, le drame, l'ode nous montrent par le génie qui y regne, & non par leur forme, des hommes dignes d'être nos maîtres. Par raport à l'essentiel de leurs ouvrages, *Homere* & *Ossian* sont précisement les mêmes, mais ils différent beaucoup par tout ce qui n'est qu'accidentel, & surtout par la forme. Lequel des deux doit être notre guide à cet égard? Ni l'un, ni l'autre. La forme est accidentelle; elle est à notre choix, pourvu que notre sujet soit grand & que la forme que nous lui donnerons n'y soit pas contraire. Quelques modernes semblent tellement épris des formes des ouvrages des Anciens, qu'il

qu'il s'en faut peu qu'ils n'ayent établi la regle que le poëme épique doit avoir vingt-quatre chants. Si l'Enéide en avoit vingt-quatre, la regle seroit probablement établie.

BALLET. C'est une action intéressante imitée par la danse; & à certains égards c'est une action allégorique rendue par la danse. Le Poëte épique raconte l'enlévement d'Helene; dans le drame cet enlévement est imité avec toutes les intrigues, tous les discours qu'il a occasionnés; il n'y a dans le Ballet que l'esprit de cette action avec l'expression des divers sentiments qu'elle fit naître, autant que le tout peut-être représenté par les attitudes, les gestes, & les mouvements. Il est à la verité ordinaire de donner le nom de Ballet à toute danse figurée qui s'exécute sur le théatre; mais on fera bien de lire sur ce sujet *Noverre* qui a vu son art avec l'œil d'un philosophe. Tout Ballet, dit-il, qui ne me tracera pas avec netteté & sans embarras l'action qu'il représente,

te, dont je ne pourrois déviner l'intrigue; tout Ballet dont je ne sentirai pas le plan, qui ne m'offrira pas une exposition, un nœud, & un dénouement, ne sera plus qu'un simple divertissement de danse. (*)

La danse commune n'est qu'un divertissement pour les personnes qui dansent, & ne doit pas être autre chose. Le Ballet est une danse qui doit intéresser le spectateur; il differe donc essentiellement de la danse ordinaire. C'est un spectacle, ou bien c'est une partie d'un spectacle; il en doit donc avoir le caractere général. (**)

Les Ballets tels qu'ils sont aujourd'hui sur le théatre, méritent à peine d'être comptés parmi les ouvrages de goût, tant ils sont éloignés de représenter quelque chose d'ingénieux ou de réfléchi. On y voit des personnes bizarrement habillées, qui avec des gestes & des sauts plus bizarres

(*) Lettres sur la Danse par Mr. Noverre. *Note de l'Auteur.*

(**) Voyez l'Article *Spectacle*. *Note de l'Auteur.*

bizarres encore, avec des attitudes forcées & des mouvements qui ne signifient rien, courent comme des forcenés sur le théatre sans qu'il soit possible de déviner ce que tant d'agitation doit représenter. Rien n'est plus absurde que de placer sur le théatre après une action dramatique intéressante, un divertissement si insipide. Il semble donc qu'il ne vaille presque pas la peine de réfléchir sur cette matiere dans un ouvrage sérieux.

Cependant comme il ne seroit pas impossible d'ennoblir cette partie de l'art dramatique, & de donner au Ballet une place distinguée parmi les ouvrages de goût, si seulement il y avoit des maîtres de Ballet qui pensassent comme *Noverre*, nous croyons devoir en parler. Le maître de Ballet a les mêmes moyens que le peintre pour produire des ouvrages de goût, & il en a même de plus étendus. Le peintre & l'acteur dramatique nous mettent sous les yeux des scenes tirées de la vie morale, & propres à faire sur nous des impressions utiles; le maître de Ballet peut

peut nous présenter les mêmes objets : la critique doit donc l'éclairer.

Les tableaux historiques des peintres prouvent que toute action intéressante peut être représentée par un simple jeu muet, de maniere qu'elle affecte vivement le spectateur : cependant la peinture ne représente qu'un seul moment de l'action ; au lieu que le Ballet peut offrir une suite de tableaux, qui donnent au tout bien plus de vie qu'il n'y en peut avoir dans la peinture. La musique dont le Ballet est toujours accompagné, renforce les impressions que la danse fait sur nous, augmente l'intérêt, & tient la place du langage.

Mais pourquoi, dira-t-on, représenter une action intéressante par un jeu muet, tandis que le drame la représenteroit bien plus parfaitement ? Qui n'aimera pas mieux voir une action telle qu'elle s'est passée, que de la voir imitée par la danse ? De quel usage peut-être le Ballet ? S'il étoit impossible de lever ces difficultés, le Ballet ne seroit point partie des Beaux-

Arts.

Arts. Mais il y a plusieurs réponses à y faire.

D'abord il y a des actions intéressantes que l'auteur dramatique ne sauroit employer, parce qu'elles manquent de grandeur ou d'étendue. *Valere Maxime* (*) nous rapporte une anecdote du premier des Scipions, qui tirerent de l'Afrique domptée un surnom glorieux. Ce grand homme fut un jour surpris dans sa maison de campagne par des voleurs, qui ne vouloient que le voir & l'admirer. On ne peut lire cette histoire sans souhaiter de voir représenter par le geste, les attitudes, les mouvements, la majesté de Scipion, & le respect qu'elle imprima même à des scélérats. Cette action n'est pas propre à être représentée dans un drame; mais elle a l'étendue qu'il faut pour un Ballet. Nous trouvons dans l'histoire plus d'une action de cette espece.

Il

(*) *Lib. II. cap. 10. No. 2. Note de l'Auteur.*

Il y a d'ailleurs des ſentiments & des paſſions dont l'expreſſion n'exige pas une grande piece, dans laquelle beaucoup de choſes acceſſoires partageroient l'attention ; tandis que dans la repréſentation d'un fait auquel tout ſe rapporte immédiatement, nous conſidérons ce fait avec une attention plus vive & plus ſoutenue. Qui n'aimeroit à voir exprimer par la danſe, les ſentiments de joie, de reconnoiſſance, & de reſpect, avec leſquels un héros après une victoire ſignalée eſt reçu par ſes concitoyens, qu'il a ſauvés d'une perte totale ? De telles actions ne peuvent être mieux imitées que par le Ballet. Mais il eſt ſûr qu'il faut quelque choſe de plus que des pas & des ſauts.

On ne ſauroit nier que dans nos mœurs actuelles où l'on a aboli toutes les ſolemnités publiques en tant qu'elles ſont des actions civiles, de ſemblables repréſentations ne deviennent presque impoſſibles. Les ſpectacles modernes n'ont pas le moindre rapport avec les mœurs nationales & publiques. Cette réflexion ne nous ôte

cepen-

cependant pas l'espérance de voir naître des hommes d'un génie extraordinaire, qui dans certaines occasions pourront imaginer des spectacles ou des fêtes qui ayent plus d'énergie.

Les spectacles tels qu'ils sont aujourd'hui, uniquement destinés à l'amusement des particuliers, pourroient cependant beaucoup gagner par des bons Ballets, qu'on sauroit bien lier à la piece principale. Le danseur a précisement en son pouvoir la plus forte expression des passions. Il contribueroit beaucoup à l'effet du spectacle, si à la fin de la piece, ou entre les actes, il entretenoit par les moyens qui appartiennent à son art, les impressions qui doivent alors être les plus vives, & s'il présentoit sous de nouveaux points de vue l'objet qui occupe l'esprit & le cœur. Le Ballet peut donc avoir un certain degré d'importance si le drame en a; il est vrai qu'il faudroit lui donner une autre forme que celle qu'il a aujourd'hui. Ce ne sera pas sans un effort de génie qu'on trouvera cette forme.

Il

Il faudroit que les essais qu'on feroit, commençassent par ce qu'il y a de plus facile. Il paroît qu'il est plus aisé d'exprimer le moral que le passionné. Les ballets qui n'ont qu'un caractere moral, qui expriment ou de la joie ou de la gravité, qui présentent une certaine aménité de mœurs, sont les plus faciles. L'effet résultera toujours d'une danse qui après un drame intéressant, nous rappellera les sentiments que nous avons éprouvés, en les retraçant d'une maniere conforme au caractere particulier du peuple chez qui s'est passée l'action représentée.

Mais il est très-difficile de représenter des actions particulieres dans un ballet, parceque l'on tombe aisément dans l'insipide. Ce n'est point l'action même, c'est en quelque façon son allégorie qu'il s'agit de mettre sous les yeux des spectateurs. Après que le Compositeur a choisi son sujet, il doit comme le Peintre, chercher les moments les plus frappants de l'action. Autant qu'il y a de ces moments dans l'action, autant le ballet doit avoir de pério-

des ou d'actes. Le Compositeur doit ensuite travailler à une représentation pittoresque des moments qui sont ce qu'il y a de plus important dans sa piece. Tout ce qui remplit les intervalles de ces moments, est d'un ton moins animé, & le Compositeur doit inventer des mouvements & des danses qui y conviennent & qui s'accordent avec le caractere & les mœurs des personnages. Il faudroit qu'il evitât ici avec autant de soin que le peintre, tous ces mouvements, toutes ces attitudes symmétriques que la mode a introduits: Rien de plus insipide que tous ces personnages qui font les mêmes mouvements, prennent la même attitude, & ressemblent à une seule personne dansante qu'on regarde à travers un verre à facettes.

Dans le dernier siecle on a joué à quelques cours des pieces dramatiques auxquelles on a donné le nom de ballets. Mais ces pieces étoient mêlées de chants & de dialogues. Les Récitatifs contenoient tout ce qui étoit nécessaire pour l'intelligence du sujet; & la danse étoit

coupée par des airs. Voyez le *traité des ballets par le P. Meneſtrier.* On trouvera auſſi pluſieurs remarques importantes dans le *dictionnaire de Muſique de Rouſſeau* article *Ballet.*

On peut conclure de ce que nous ſavons des ballets des anciens Grecs, qu'ils en ont eu de deux ſortes; les uns étoient exécutés comme des drames d'une eſpece particuliere; & les autres comme faiſant partie des repréſentations dramatiques. Les ballets des anciens avoient tous un caractere bien déterminé; ils étoient ou des repréſentations des uſages ou des faits nationaux, ou bien des imitations de quelques évenements particuliers.

Z.

Recherches Philosophiques sur les preuves du Christianisme. Seconde édition où l'on trouvera quelques Additions, en particulier sur l'existence de Dieu, & des Notes propres à faciliter l'intelligence de l'ouvrage à un plus grand nombre de Lecteurs. Par C. Bonnet, de diverses Académies. à Geneve chez Claude Philibert & Bath. Chiroi 1771. un Volume, grand 8vo. de 512 pages, sans compter l'Avertissement, la Préface, & la table des Chapitres, qui ensemble en tiennent 36.

Nous saisissons l'occasion que nous fournit cette seconde édition, pour rendre compte d'un ouvrage dont les Journalistes ont peu parlé. Nous consacrons d'une façon particuliere cet extrait *aux Amis de la Vérité & de la Vertu,* auxquels Mr. Bonnet dédie son livre.

L'Auteur avertit qu'à l'occasion de cette seconde édition il a inséré dans son ouvrage une Addition sur les preuves de l'existence de Dieu: qu'il s'est borné aux preu-

preuves qu'il a jugé les plus démonſtratives; qu'il les a rangées dans l'ordre qui lui a ſemblé le plus philoſophique & le plus convaincant; qu'il les a beaucoup reſſerrées; mais que quand il s'agit d'une vérité ſuſceptible de démonſtration, il ſuffit d'énoncer clairement la démonſtration en la réduiſant à ſes moindres termes. Avis qui doit nous juſtifier ſi l'extrait que nous donnons de cet article, n'eſt pas auſſi clair que l'original.

Il avertit auſſi que lorſqu'il parle du mouvement des corps, il ne parle que du mouvement *propre;* & il ſe propoſe de prouver qu'il n'eſt pas eſſentiel à la matiere.

Sa délicateſſe le porte à faire des excuſes au Lecteur de ce qu'il donne une ſeconde édition avec des additions dont il rend un compte abrégé.

La Préface contient d'abord celle que Mr. Bonnet avoit miſe à la premiere édition de ce livre; enſuite vient une addition aſſez longue.

L'Auteur n'admet rien d'essentiel qu'on pût lui contester raisonnablement; il part des faits les mieux constatés, & en tire les résultats les plus immédiats. Il ne parle pas de *démonstration*, parce qu'il laisse ce terme aux Mathématiqûes. Il ne discute que les objections qui naissent du fond de son sujet. Il ne touche point à la controverse pour être lu de toutes les Sociétés Chrétiennes. Il indique toutes les preuves, sans les approfondir toutes également; & il s'attache surtout à celles que fournissent les miracles.

Il ne parle qu'à ceux qui doutent de bonne foi. Il n'a pas cherché à donner du neuf, mais à trouver une méthode plus abrégée, plus sûre & plus philosophique; à lier ses propositions.

Il n'apostrophe point les Incrédules, pour ne pas indisposer ceux qu'il tâche d'éclairer. Il s'est efforcé de *comprimer* ses raisonnements pour ne pas les affoiblir, & d'éviter tout ce que n'est pas bien solide. Il a supprimé ou défini les termes scientifiques. Ses notes contiennent ces défi-

définitions, ou la réponſe à des objections auxquelles il ne pouvoit pas toucher dans le texte ſans en rompre la liaiſon, ou des éclairciſſements ſur certains endroits du texte. Il y en a qui ſont deſtinées à caractériſer divers Perſonnages nommés dans le livre. (*)

L'Auteur déclare qu'il ne donne que des *recherches*, non un traité, encore moins une nouvelle démonſtration évangélique; que plus les arguments ſont ſpécieux, plus il les examine avec ſévérité: que quoiqu'il ſe ſoit efforcé d'éclaircir les parties métaphyſiques de ſon ſujet, on peut omettre les cinq premiers chapitres.

Enfin il aſſure qu'en propoſant ſon hypotheſe ſur les miracles, il n'a point prétendu combattre le ſentiment qui eſt le plus généralement admis ſur ce ſujet.

Le

(*) Lorsque nous rapporterons quelque note de l'Auteur, nous l'inférerons dans le texte. Celles qui ſont au bas des pages, appartiennent au Journaliſte.

Le premier Chapitre de l'ouvrage est destiné à la considération *de la Nature de l'homme.* Il est composé de deux substances; l'espece de ces substances, ou, si l'on veut, la maniere dont elles sont unies, constituent la nature propre de l'homme; & les modifications qui leur surviennent, forment le caractere de l'individu.

Les essences des choses sont immuables, & ont été de toute éternité dans l'entendement de Dieu. Si dans les idées de l'être suprême, l'homme étoit appellé à l'immortalité, ce seroit toujours le même être qui existeroit. Il est un être mixte; il restera donc un être mixte; & son ame sera toujours unie à un corps; mais à un corps invisible & indestructible par les forces de la Nature, à un *germe.*

Nous découvrons à l'œil une préformation dans plusieurs especes. Les observations des meilleurs Naturalistes prouvent que la plante préexiste dans la graine, le papillon dans la chenille, le poulet dans l'œuf &c. Comment admettre des

actes

actes successifs dans la volonté immuable? Comment croire que le suprême Artiste a fait un monde qui ne va qu'au doigt & à l'œil? Il est évident que Dieu a pu exécuter pour l'homme ce qu'il a exécuté pour la chenille, dans laquelle on démêle les parties propres au papillon, & même assez long-temps avant la métamorphose.

Cette préordination est certainement possible; & l'on ne voit pas pourquoi Dieu à la résurrection créeroit un nouveau corps organisé; qui de plus devroit avoir les mêmes déterminations qui constituoient dans l'ancien le siege de la personalité. Elle tient à la mémoire, (*) & la

(*) Je ne puis pas dire que je suis le même que j'étois il y a vingt ans, si je ne le sais pas, & je ne puis le savoir si je ne me ressouviens pas d'avoir été alors, d'avoir fait telle ou telle chose &c. Dans ce sens la personalité tient à la mémoire. On parleroit, peut-être, avec plus d'exactitude si l'on disoit que la personalité tient à la *conscience*, au sentiment intime qui nous assure que nous sommes les mêmes; & l'on ne peut jamais se refuser au témoignage de la conscience. *Note du Journaliste.*

la mémoire au cerveau. L'homme ne peut conſerver le ſouvenir de ſes états paſſés, que

1. Par une révélation intérieure.

2. Par la création d'un nouveau corps dont le cerveau ſeroit propre à retracer à l'ame ce ſouvenir.

3. Par une préordination par laquelle le cerveau actuel en contiendroit un autre qui recevroit & conſerveroit les impreſſions du premier, & qui ſeroit deſtiné à ſe développer dans une autre vie. C'eſt au Lecteur Philoſophe à choiſir.

Les nerfs avertiſſent l'ame de ce qui ſurvient au corps auquel elle eſt unie. Ils tirent leur origine du cerveau; il y a donc dans le cerveau un organe univerſel, qui eſt le ſiege de l'ame; ou plutôt qui eſt l'enveloppe du véritable ſiege de l'ame, quelle que ſoit cette partie du cerveau.

Les impreſſions des objets ſe propagent en un inſtant indiviſible des extrêmités du corps au cerveau par le miniſtere des nerfs; donc ou les nerfs ſont élaſtiques, ou ils con-

contienent un fluide extrémement ſubtil & actif. Les nerfs ne ſont pas élaſtiques; tous les corps organiſés ſont gélatineux avant d'être ſolides; & quantité d'animaux reſtent gélatineux pendant toute leur vie. Il faut donc que les impreſſions ſe propagent par l'intervention d'un fluide extrêmement ſubtil, qu'on appelle *fluide nerveux* ou *eſprits animaux*, & qui vraiſemblablement a quelque analogie avec le fluide électrique.

Tels ſont en raccourci les principes & les conjectures que la raiſon peut fournir ſur l'état futur de l'homme, & ſur la liaiſon de cet état avec celui qui le précéde; mais *l'homme peut-il s'aſſurer par les ſeules lumieres de ſa raiſon de la certitude d'un état futur?* Cètte queſtion eſt le ſujet du ſecond Chapitre. L'Auteur y répond négativement; quelques unes de ſes preuves ſont certainement concluantes; quelques autres nous ſemblent douteuſes. Comme nous nous ſomme reſervé la liberté de propoſer nos doutes, nous reviendrons, peut-être, ſur ce ſujet.

Nous nous bornons à présent à l'extrait fidelle de ce Chapitre.

Nous avons deux manieres naturelles de connoître, *l'intuitive* que nous acquérons par les sens, & la *réfléchie* que nous fournissent les comparaisons que nous formons entre nos idées sensibles, & les résultats que nous déduisons de nos comparaisons.

"Pour que notre connoissance intuiti-
"ve pût nous conduire à la certitude d'un
"état futur destiné à l'homme, il faudroit
"que nos sens nous démontrassent dans
"le cerveau une préorganisation manife-
"stement & directement relative à cet
"état: il faudroit que nous pussions con-
"templer dans le cerveau de l'homme le
"germe d'un nouveau corps, comme le
"Naturaliste contemple dans la chenille
"le germe du papillon." Et c'est ce qui ne se peut pas, parceque le germe fait pour résister à ce qui détruit le corps, doit être formé d'une matiere prodigieusement déliée.

"Notre

"Notre connoiſſance réfléchie dérive "eſſentiellement de notre connoiſſance "intuitive." Celle-ci ne nous donne pas la certitude demandée; donc l'autre ne la donne pas non plus.

L'ame ne peut pas ſe voir & ſe palper elle même. "Le ſentiment intime qu'el-"le a de ſon *Moi*, n'eſt pas une connoiſ-"ſance intuitive ou directe qu'elle ait d'el-"le-même ou de ſon *Moi:* elle n'acquiert "la conſcience métaphyſique ou la per-"ception de ſon être, que par le retour "qu'elle fait ſur elle-même lorsqu'elle "éprouve quelque perception, & c'eſt "ainſi qu'elle ſait qu'elle exiſte."

Une ſubſtance ſimple ne peut pas périr comme une ſubſtance compoſée; mais eſt-il bien certain qu'il n'y ait pas pour l'ame une maniere de ceſſer d'être ou de ſentir qui lui ſoit propre? Comment s'en-aſſurer ſans connoître parfaitement la nature de l'ame & les loix de ſon union avec le corps?

L'exercice & le développement de nos facultés dépendent plus ou moins de l'or-

ganiſation. Si nous connoiſſons un peu notre ame, c'eſt par les effets de ſon union avec le corps; quoique nous déduiſions légitiment des phénómenes l'exiſtence de la ſubſtance ſpirituelle qui concourt avec la matérielle à la production de ces phénomènes.

Les preuves tirées des perfections de Dieu ne ſont que probables, parcequ'il ſe pourroit que le ſyſtême entier de l'Univers renfermât des choſes qui s'oppoſaſſent à la permanence de l'homme; en un mot que Dieu voulût anéantir nos ames.

L'Auteur déclare qu'il ne prétend pas ôter aux preuves naturelles la force qu'elles ont & qui eſt grande; "& qu'il veut "ſimplement faire ſentir fortement que "ces preuves quoique très-fortes, ne ſau-"roient nous conduire dans cette matie-"re — -- à la certitude morale." Mais Dieu ne pouvoit il pas nous la donner cette certitude ſans changer nos facultés? La réponſe à cette queſtion exige d'abord 'on s'aſſûre de l'exiſtence de Dieu; c'eſt

ce que M. Bonnet fait dans son troisieme Chapitre.

S'il existe des êtres contingents, il existe un être nécessaire; c'est à dire, dès qu'il existe des êtres qui peuvent changer, qui par conséquent pouvoient ne pas exister, & qui n'ont pas en eux-mêmes la raison de leur existence, il existe un être immuable, éternel, & qui renferme en lui-même la raison de son existence. Car il est impossible que le néant produise quelque chose; & "si je me représente "un temps où rien n'existoit, il me sera "impossible de concevoir que quelque "chose ait pu commencer d'exister."

L'être qui existe par sa propre nature, existe nécessairement; c'est un être qui ne peut ni cesser d'exister, ni être autrement; & tout ce qui peut cesser d'exister, ou être autrement, n'est pas nécessaire.

Je change à chaque instant; donc je suis un être contingent.

L'Univers, tel que je le conçois hors de moi, est aussi contingent. Qu'il existe,

qu'il

qu'il n'existe pas, n'importe. Nous nous le représentons comme existant hors de nous, & cette représentation est indépendante de notre volonté. (*) Nous pouvons

(*) Il nous est même impossible de douter de son existence, si nous ne voulons pas manquer de bonne foi. La sensation qui nous fait connoître la figure, la couleur &c. d'un corps, nous assure de son existence par une suggestion de la nature, comme dit Reid, ou par une révélation naturelle, comme dit l'Abbé Lagnac; & je défie le Sceptique le plus déterminé de s'y refuser de bonne foi. Si à force de considérer ses prétendues raisons de douter, il est parvenu au point de se persuader que quand il fait attention à ces raisons, il doute de l'existence des objets extérieurs, il abandonne bien vite ses doutes quand il sort de son cabinet & rentre dans le monde. Sa pratique dément toujours sa théorie. Quoiqu'il en soit, si nous pouvons douter de l'existence de l'Univers, le raisonnement de M Bonnet, n'en est pas plus foible, comme il le remarque très-bien; si nous ne pouvons pas douter de l'existence des choses extérieures, ce raisonnement acquiert un nouveau degré de force.

Car cette représentation doit avoir une cause hors de nous, puisqu'elle est involontaire. Si ce qui nous est représenté est contingent, il doit en dernier ressort avoir une cause nécessaire. Ainsi

vons donc raisonner sur cet Univers, comme si nous étions assurés qu'il existe hors de notre entendement.

Tous les êtres connus sont dans un changement continuel; ils n'ont pas une maniere d'exister qui leur soit nécessaire; donc ils peuvent ne pas exister. L'Univers, qui n'est que la collection des êtres contingents, est aussi contingent qu'eux.

Les êtres qui tombent sous nos sens, sont composés; ils ont des parties, & des parties de parties à l'infini. Ils peuvent être décomposés; plusieurs le sont en effet, & tous peuvent l'être par la pensée; donc il n'existent pas nécessairement. La possibilité de leur décomposition suffit pour montrer que leur non-existence est possible.

Tous les êtres étendus ont une figure variable; ils ne peuvent exister sans avoir quelque

Ainsi pour prouver l'existence de la cause nécessaire, il est aussi suffisant de montrer que l'Univers, tel qu'il nous est représenté, est contingent, qu'il l'est de prouver que l'Univers existe & est contingent. *Note du Journaliste.*

quelque figure; donc une maniere d'exister qui leur eſt néceſſaire, eſt variable ou contingente; ce qui répugne à l'idée d'être néceſſaire.

Un corps doit être en repos ou en mouvement; ces deux etats ſont contingents au même corps; voilà donc encore une de ſes manieres d'exiſter ſuſceptibles de changement.

La même conſéquence découle de la progreſſion des êtres ſucceſſifs; un nombre actuellement infini eſt une contradiction, & une chaîne d'êtres ſucceſſifs, c'eſt à dire, contingents, eſt auſſi contingente que chacun de ſes chaînons.

Il eſt vrai que ſi nous pouvions embraſſer la totalité des choſes, nous verrions pourquoi chaque choſe eſt comme elle eſt & non autrement. Mais chaque être particulier, conſidéré en lui même auroit pu être autrement. (*)

La

(*) Nous verrions, peut-être, que l'ordre du tout auroit pu être différent de ce qu'il eſt & produi-
re

La néceſſité d'un premier Moteur eſt prouvée par la contingence du mouvement, qui eſt inconteſtable. Car ſi le mouvement étoit eſſentiel à la matiere, le repos ſeroit impoſſible, & il y a des corps en repos. Ne diſons pas que les ſens nous trompent, en nous montrant en repos les corps qui ſont en mouvement; car on pourroit également dire qu'ils nous trompent en nous montrant en mouvement les corps qui ſont en repos.

Tout mouvement a néceſſairement une certaine direction & une certaine vîteſſe. La matiere eſt ſuſceptible d'une infinité de mouvements divers; donc elle ne renferme pas en elle même la raiſon de la direction & de la vîteſſe de ſon mouvement actuel;

re un tout auſſi bien ordonné que celui qui exiſte: que, peut-être, ce tout admet ſans déſordre le changement de quelques parties; peut-être auſſi que le moindre changement introduiroit du déſordre, & par conſéquent que chaque choſe devoit être comme elle eſt, & pourquoi elle devoit être ainſi. Mais aſſurément nous ne verrions pas l'exiſtence néceſſaire ni de l'Univers, ni des parties qui le compoſent. *Note du Journaliſte.*

actuel; donc la cause de ces modifications existe hors de la matiere, qui n'auroit pu se mouvoir que d'une maniere si le mouvement lui étoit essentiel; car ce qui appartient à l'essence d'un sujet, lui appartient toujours & de la même maniere.

Ainsi il est hors de l'Univers une cause de son existence; cette cause est nécessaire, elle existe par soi, son essence est d'exister, & tout ce qui est, est par elle.

Cette cause possede au moins tout ce qui est nécessaire à la production de l'Univers. Elle a, au moins, la plus grande puissance que je puisse concevoir. En pourrois-je concevoir une plus grande que celle de donner l'existence à l'Univers?

Les rapports des différentes parties de l'Univers, qui se multiplient à mesure que nous multiplions nos observations; l'ordre constant qui regne dans la Nature; & les loix qui la gouvernent, prouvent que l'être nécessaire est intelligent & sage. L'intelligence qui a formé le plan immen-

se

ſe de l'Univers, eſt au moins la plus parfaite des intelligences.

Mais elle exiſte dans l'être néceſſaire, dans celui qui ne peut pas être autrement : donc ſon intelligence, & en général ſes perfections, ne ſont pas ſuſceptibles de degrés ; elles ſont abſolument ce qu'elles ſont, & par conſéquent elles n'ont point de bornes.

Dans le quatrieme Chapitre l'Auteur parle de l'amour du bonheur & du langage du Créateur.

Tout être ſentant veut exiſter agréablement, ou s'aime ſoi-même ; & nous tenons ce principe de l'Auteur de notre exiſtence. Notre bonheur dans ce monde réſulte des rapports que nous avons avec les différents êtres, & que nous ne pouvons pas changer. Nous devons donc régler notre conduite ſur ces rapports ; de-là naît la Morale & la ſanction des loix qu'elle nous impoſe, & que nous ne pouvons pas violer ſans nous rendre malheureux.

Mais

Mais le desir que nous avons, ne se borne pas au bonheur actuel; nous en souhaitons la continuation, & celui dont nous jouissons, seroit plus grand si nous étions certains qu'il continuera après notre mort. Sur cet article important la raison ne nous fournit que des probabilités. La Sagesse suprême, qui a fait entrer les hommes dans son plan, a voulu sans doute tout ce qui peut contribuer à leur plus grand bonheur, & leur donner par conséquent une certitude morale de leur état futur, sans changer leurs facultés. Elle s'est donc expliquée sur ce sujet; mais à quel signe pouvons nous assurer qu'elle a parlé?

Il n'y a que l'Auteur de la Nature qui puisse changer ses loix. Nous sommes donc raisonnablement fondés à croire qu'il a parlé, lorsque nous pouvons nous assûrer raisonnablement que certaines modifications frappantes de ces loix ont eu lieu, & que nous pouvons découvrir avec évidence le but de ces modifications, qu'on appelle *miracles*, & dont l'Auteur

examine

examine la nature dans le Chapitre cinqnieme.

On a coutume de regarder un miracle comme l'effet d'un acte immédiat de la Toutepuissance opéré dans le temps, & rélativement à un certain but moral. Ici l'on montre que l'Auteur de toutes choses a pu produire ou préordonner tous les miracles par un acte unique; d'où l'on conclut que cette préordination est au moins probable.

Pour en voir la possibilité dans des cas particuliers, considérons les prophéties & le don des langues.

Lorsque certaines fibres sensibles sont ébranlées, l'ame éprouve certaines sensations. Les mots représentent nos idées, & ils s'offrent à notre esprit au mouvement de certaines fibres. On conçoit d'abord que la Sagesse suprême a pu préorganiser au commencement des choses certains cerveaux, de maniere qu'il s'y trouveroit des fibres dont les mouvements particuliers répondroient dans un temps marqué aux vues de cette même Sagesse.

Si

Si ces fibres ſont préordonnées de maniere que leurs ébranlements ſe rapportent à un ordre d'évenements futurs, voilà un Prophete; & ſi un cerveau eſt préorganiſé de maniere qu'à un certain jour marqué il doive fournir à l'ame l'aſſortiment complet des mots d'une multitude de langues diverſes, voilà une Polyglotte vivante.

"J'apperçois ainſi que le Grand Ouvrier pourroit avoir caché, dès le commencement, dans la machine du Monde certaines pieces & certains reſſorts qui ne devroient jouer qu'au moment que certaines circonſtances correſpondantes l'exigeroient." Paſſons au ſixieme Chapitre.

Il eſt donc poſſible qu'il y ait deux ſyſtêmes de loix de la Nature. Le premier détermine ce qu'on nomme le cours ordinaire de la Nature. Le ſecond donne naiſſance aux miracles.

Il eſt impoſſible qu'ils choquent les propriétés eſſentielles des corps ou des ames. Ils ne peuvent affecter que les modes ou les qualités variables. "Par exem-

"ple,

"ple, je conçois facilement qu'en vertu
"d'une certaine prédétermination physi-
"que, la densité de tel ou tel corps a pu
"augmenter ou diminuer prodigieusement
"dans un temps marqué ; la pesanteur
"n'agir plus sur un autre corps ; la ma-
"tiere électrique s'accumuler extraordi-
"nairement autour d'une certaine person-
"ne & la transfigurer ; les mouvements
"vitaux renaître dans un corps où ils
"étoient éteints, & le rappeller à la vie ;
"des obstructions particulieres de l'orga-
"ne de la vue se dissiper & laisser un libre
"passage à la lumiere &c."

Si quelque miracle n'admettoit pas une semblable explication, l'homme qui est si borné, devroit bien se garder de prononcer sur l'impossibilité absolue d'une prédétermination correspondante à cet évenement.

Cette prédétermination seroit inutile sans un Personnage extraordinaire, instruit des vues secretes de Dieu, & parlant & agissant d'une maniere exactement conforme à la prédétermination qui de-

 voit

voit être la source des miracles. Ils ne serviroient de rien s'ils n'avoient pas un but déterminé: & le but sera déterminé si le miracle est fait au nom de Dieu.

On voit sans peine qu'il est indifférent que le miracle s'opere par une prédétermination, (*) ou par l'intervention actuelle & particuliere de la Toutepuissance.

La naissance extraordinaire de l'Envoyé pouvoit relever sa mission; & il étoit possible que cette naissance fût l'effet d'une prédétermination particuliere.

Si cette économie particuliere des loix de la Nature étoit destinée à rendre l'homme certain de son état futur, cette preuve a dû être revêtue de caracteres qui ne laissassent aucun doute sur sa nature & sur sa fin.

Donc d'abord il doit manifestement paroître que les faits renfermés dans cette écono-

(*) La connoissance d'une prédétermination extraordinaire, & du temps précis où elle doit avoir son effet, n'est-ce pas un miracle assez grand? *Note du Journaliste.*

économie extraordinaire ne ressortissent point de l'économie ordinaire. Il n'y a point d'équivoque lorsqu'il n'y a point de proportion ou d'analogie entre les faits & leurs causes apparentes.

Ce langage de signes a dû être multiplié & varié. Destiné aux hommes de tout ordre, il sera composé des signes les plus palpables, & tels que le simple bon-sens puisse facilement les saisir.

Le but de ce langage est de confirmer à la raison la vérité des principes qu'elle s'étoit déjà formés sur les devoirs & sur la destination future de l'homme. Il faut donc que l'Interprete de ce langage annonce une doctrine entiérement conforme à ces principes.

Sans les miracles, la pureté de cette doctrine n'auroit pas donné une certitude suffisante de la vie à venir; parce qu'on ne sait pas jusqu'où la raison humaine peut aller en matiere de doctrine.

Suivons l'Auteur qui dans son septieme Chapitre examine le témoignage, les rai-

ſons d'y recourir en matiere de faits, ſes fondements, & ſa nature.

Comment pouvons-nous nous aſſurer que le Législateur de la Nature a parlé? Il n'eſt pas poſſible qu'il parle à chacun par les ſignes extraordinaires. Il auroit fallu les multiplier & les varier ſuivant les deſirs de chacun, enſorte qu'ils auroient ceſſé d'être des ſignes extraordinaires.

La révélation intérieure n'eſt pas dans l'analogie des êtres qui, comme nous, ſont deſtinés à être conduits par les ſens & par la réflexion.

Un homme ne peut pas vivre dans tous les lieux, & dans tous les temps. Il faut donc qu'il ait recours au témoignage pour tout ce qu'il ne peut pas voir par lui-même.

Le témoignage tire ſa force de l'analogie. (*) Nous jugeons que tous nos ſembla-

(*) J'ajouterois avec Campbell (Diſſert. ſur les miracles en réponſe à M. Hume, que l'Auteur cite lui-même plus bas, pour un autre ſujet) que nous

ſemblables ont les mêmes facultés eſſentielles que nous avons, & qu'ils en ont fait le même uſage que nous en ferions ſi nous nous trouvions dans le cas où ils ſe ſont trouvés. Le témoignage eſt donc croyable, ſur-tout lorſqu'il s'agit de choſes qui n'exigent pour être bien connues, que des yeux, des oreilles, & un jugement ſain.

Cependant il ne peut produire qu'une certitude morale, parce qu'il n'eſt pas impoſſible que les témoins ſoient trompeurs ou trompés. Mais l'expérience & la raiſon fourniſſent des regles pour juger ſainement de la validité du témoignage, auquel d'ailleurs il faut que nous nous fions dans une infinité de cas, comme nous nous fions à l'analogie pour le monde phyſique.

Dans

nous ajoutons foi au témoignage par une loi de la Nature, parce que nous ſommes faits en ſorte que nous n'en pouvons pas douter, à moins que nous ne ſoyons portés au doute par des raiſons particulieres. *Note du Journaliſte.*

Dans le huitieme Chapitre Mr. Bonnet examine la crédibilité du témoignage, & ses conditions essentielles, & applique ses principes aux témoins de l'Evangile.

La certitude considérée comme un tout, peut être par la pensée partagée en parties ou degrés, qu'on nomme degrés de certitude ou de probabilité. L'on connoît le degré de la certitude quand on peut assigner le rapport de la partie au tout.

La probabilité ne croît pas précisément comme le nombre des témoins qui l'attestent; mais le nombre des témoins augmente la probabilité.

Le mérite des témoins se détermine par leur capacité & par leur intégrité. La capacité dépend de l'état des facultés corporelles & intellectuelles; & l'intégrité de la probité & du désintéressement.

La tradition écrite a beaucoup plus de force que la tradition orale; & cette force croît par le concours des différentes copies de la même déposition, & encore plus par celui de différentes suites de copies. Par ces moyens la probabilité de la

tradition

tradition écrite approche indéfiniment de la certitude.

Si Dieu a parlé aux hommes, il a approprié ſon langage à leur nature qu'il n'a pas voulu changer. Les hommes ont plusieurs facultés intellectuelles, dont l'enſemble conſtitue la raiſon; c'eſt donc à la raiſon que Dieu s'eſt fait entendre par le langage des miracles. Ce langage ne pouvant pas s'adreſſer directement à chaque individu, il doit pouvoir être prouvé par le témoignage, qui ſuppoſe des faits & eſt ſoumis à la raiſon; donc le langage de Dieu eſt ſubordonné aux regles de la raiſon.

Les preuves de fait ſont palpables & à la portée de l'intelligence la plus bornée, du ſimple ſens commun ſecondé par des ſens bien conſtitués.

Mais les faits peuvent être altérés par l'impoſture ou par l'intérêt. Il faut donc que les témoins ſoient d'une probité & d'un déſintéreſſement connus, qu'ils ſoient en nombre ſuffiſant, & qu'ils embraſſent toutes les circonſtances eſſentielles des faits

qu'ils rapportent, ſans ſe reſſembler dans la maniere ni dans les termes.

Si de plus les faits atteſtés par divers témoins oculaires choquent leurs préjugés les plus anciens & les plus enracinés : ſi les témoins joignent à un ſens droit & à des mœurs irréprochables, des vertus éminentes, la bienveillance la plus univerſelle, la plus ſoutenue, & la plus active ; la faculté de faire des miracles, & la conſtance de ſouffrir les tourments & la mort pour ſoutenir la vérité de leur dépoſition ; que pourroit-on demander de plus pour ajouter foi à leur témoignage ?

On fait contre le témoignage des objections tirées de l'oppoſition des miracles avec le cours de la Nature, ou du conflict entre l'expérience & les témoignagnes rendus aux faits miraculeux. Répondons à ces objections avec l'Auteur dans le neuvieme Chapitre.

Un fait miraculeux eſt toujours un fait ſenſible & palpable ; il peut donc être l'objet du témoignage. Il ne faut que des ſens pour s'aſſurer qu'un homme eſt mort

& qu'il eſt reſſuſcité. Tant que les témoins ſont dignes de foi & ſe bornent à atteſter les faits, on ne peut raiſonnablement rejetter leur dépoſition. Mais s'ils s'avancent à déterminer la maniere, ils perdent beaucoup de leur autorité, parce que la maniere n'eſt pas du reſſort des ſens. S'ils aſſurent qu'ils la connoiſſent par révélation, il faut qu'ils prouvent cette révélation par des miracles; par des faits ſenſibles. Cependant s'ils ne font que rapporter le miracle à l'action de la Divinité, ils ne perdent rien de leur autorité, parce qu'ils donnent une ſolution naturelle d'un fait extraordinaire.

On preſſe l'objection en alléguant que la premiere condition du témoignage eſt que les faits atteſtés ne ſoient pas phyſiquement impoſſibles. L'expérience la plus conſtante dépoſe contre la poſſibilité phyſique de la réſurrection d'un mort; des témoins dignes de foi atteſtent qu'il eſt reſſuſcité: entre ces deux témoignages, il faut au moins ſuſpendre ſon jugement.

On répond qu'il faudroit ſans balancer prononcer contre les témoins ſi l'Athéiſme étoit demontré. C'eſt au contraire l'exiſtence de Dieu qui eſt démontrée; & l'expérience n'a jamais prouvé que Dieu ne puiſſe pas modifier les loix qu'il a preſcrites à la Nature.

Mr. Bonnet continue le même ſujet dans le Chapitre dixieme, qui commence par des conſiderations générales ſur l'ordre phyſique & ſur l'ordre moral.

L'ordre phyſique tient aux modifications poſſibles des corps; les miracles peuvent reſſortir d'une prédétermination phyſique; & s'il ne pouvoient reſſortir que d'une action immédiate de la Toute-puiſſance, elle peut ſuſpendre ſes loix; & le miracle n'eſt jamais contradictoire à l'eſſence des corps.

L'ordre moral tient aux modifications poſſibles de l'ame. L'enſemble de certaines modifications conſtitue le caractère moral

moral d'une ame, dont on juge par l'espece, par la multiplicité, & par la variété de ses actes. S'ils sont conformes à la vertu, s'ils tendent tous au même but, si ce but est le plus grand bonheur du genre humain; ils annoncent un caractere très-vertueux; & il n'est point probable qu'un témoin vertueux atteste pour vrai un fait qu'il sait être faux. Bien loin de découvrir dans les témoins de l'Evangile aucune raison de tromper, on y découvre divers motifs très-puissants de se taire, si l'amour de la vérité ne prédominoit pas dans leur esprit. De plus les témoins de cet ordre sont en assez grand nombre pour nous faire dire que leur imposture seroit une violation de l'ordre moral qu'on ne peut présumer sans choquer les notions du sens commun, d'autant plus que les témoins se sont exposés aux plus grandes calamités, à la mort même, pour soutenir leur déposition.

Il n'est pas probable qu'ils se soient trompés; car il s'agit de faits palpables.

Je n'en pourrois pas douter si j'en avois été le témoin : cependant le fait n'auroit pas été moins contraire à l'expérience.

Ainsi l'objection tirée de l'ordre physique n'a point de force, 1. parce que l'ordre physique & l'ordre moral sont de deux genres différents : 2. parce que nous n'avons point ici de certitude physique à opposer à la certitude morale : puisque l'ordre physique dépend de Dieu qui peut le changer ; & puisque l'expérience regarde le cours ordinaire de la Nature, & que le témoignage parle d'une dispensation particuliere.

L'onzieme Chapitre est destiné à examiner plus particulierement s'il est probable que les témoins de l'Evangile ont été trompeurs ou trompés.

Il est bien difficile de tromper sur des faits qui ne peuvent pas être crus par des hommes de bon sens, s'ils ne sont pas vrais ; sur des faits qui tombent sous tous les

les ſens, qui ſont d'une notorieté publique; qui ſe ſont paſſés dans des lieux & dans des temps fertiles en contradicteurs; qui combattent toute ſorte de préjugés. S'il étoit faux qu'un homme connu de tout le monde, & mort en public, fût reſſuſcité; qu'à ſa mort le pays fût couvert de ténebres, & que la terre eût tremblé; que des hommes ſans lettres parlaſſent toutes ſortes de langues; ſeroit-il facile de faire croire ces choſes à des contemporains, à des compatriotes? S'expoſeroit-on à tout ce que les hommes craignent le plus pour en ſoutenir la vérité? Le témoignage rendu à ces faits produiroit-il dans le monde une révolution plus étonnante que celle que les plus fameux Conquérants y ont jamais produite?

Il eſt impoſſible de ſe tromper ſur le rétabliſſement d'un paralitique & d'un aveugle, ſur la réſurrection d'un mort; & ſur-tout ſur celle d'un homme avec lequel on a vécu familiérement pluſieurs années, qui avoit été condamné à mort par

le Juge, qui étoit mort publiquement, qui conservoit les cicatrices de son supplîce, & dont on ne croit la résurrection qu'après avoir plus d'une fois conversé & mangé avec lui, & après avoir reconnu ou visité ses cicatrices.

Les miracles que nous considérons ici, tiennent l'un à l'autre; le don des langues à la résurrection & à l'ascension de J. C.; sa résurrection & son ascension à son pouvoir surnaturel, qui s'est manifesté par des miracles nombreux, variés, & opérés pendant plusieurs années. Si les témoins ont été trompés sur un de ces miracles, il faut qu'ils aient été trompés sur tous; la chose est-elle possible? Est-il possible qu'ils se soient trompés sur ceux qu'ils croyoient opérer eux-mêmes?

Le douzieme Chapitre répond aux objections qu'on fait contre le témoignage, & qu'on tire de l'idéalisme & des illusions des sens.

Si les objects extérieurs ne sont pas ce qu'ils nous paroissent, au moins ce qu'ils nous paroissent résulte de ce qu'ils sont

en

en eux mêmes & de ce que nous ſommes par rapport à eux. Les apparences à cet egard ne changent jamais; elles fourniſſent donc un fondement ſolide à nos raiſonnements. Quand il ſeroit démontré que l'Univers eſt purement idéal, il n'exiſteroit pas moins pour chaque ame individuelle.

Ainſi tombe l'objection tirée de l'idéaliſme; on a prévenu celle que fourniſſent les illuſions des ſens, lorsqu'on a ſuppoſé qu'il s'agiſſoit de faits palpables, nombreux, divers, & ſoumis à l'examen de pluſieurs ſens.

L'Auteur dans ſon treizieme Chapitre examine ſi lorsque le témoignage eſt contraire à l'expérience, celle-ci eſt oppoſée à elle même.

L'expérience perſonelle eſt néceſſairement très-reſſerrée, parce que les hommes ne peuvent exiſter en tous temps & en tous lieux. Ils faut donc qu'ils aient recours au témoignage.

Les témoins diſent, par exemple, que des morts ſont reſſuſcités; il eſt vrai, que l'ex-

l'expérience dit que les morts ne ressuscitent point; mais elle ne dit pas que cette résurrection est impossible. Ainsi le témoignage & l'expérience different, mais ils ne se contredisent point. L'expérience montre que suivant le cours *ordinaire* de la Nature, les morts ne ressuscitent point, & les témoins assurent que des morts sont ressuscités par une dispensation *extraordinaire*. Ce deux dépositions ne sont nullement opposées. (*)

(La suite dans les Journaux suivants.)

L.

(*) C'est à cette occasion que Mr. Bonnet dans une note cite la traduction Françoise de Campbell & les notes du Traducteur, en y renvoyant.

Bex-

BEYTRAEGE ZUM GEBRAUCHE &c. durch J. A. Lambert.

C'eſt à dire:

REMARQUES POUR CONTRIBUER A ÉTENDRE &c. par J. A. Lambert.

SECOND EXTRAIT. (*)

III. *Uſage de la ligne méridienne.*

La Méridienne a la propriété, par toute la terre, d'aller au pole. Donc, ſi l'on peut regarder le pòle comme infiniment éloigné, l'on pourra encore conſidérer la figure, dont il faut lever le plan, comme ſituée ſur une ſurface plane, & toutes les méridiennes qui la traverſent, comme paralleles. Toutes les lignes droites de la figure font par conſéquent des angles égaux avec les méridiennes qui les coupent; d'où l'on peut non ſeulement tirer la poſition de toutes les droites, mais encore

(*) Voyez le premier extrait dans le premier volume de notre Journal pag. 230 & ſuivantes.

encore déterminer la grandeur de plusieurs angles sans les mesurer.

En général l'avantage de la Méridienne consiste en ce qu'on peut la tirer dans un endroit quelconque, sans avoir recours à la position d'autres lieux. L'Astronomie nous enseigne les moyens de tirer la méridienne avec une grande exactitude. La Gnomonique nous fournir ceux de la tracer à peu près; pour cela on peut se servir des Cadrans solaires portatifs.

L'aiguille aimantée nous donne la méridienne la moins exacte, à cause de sa déclinaison; cependant on peut s'en servir en certains cas pour lever des cartes géographiques, pourvu qu'ensuite on ait soin de comparer & de corriger les erreurs.

Il faut bien faire attention que *l'utilité de la Méridienne dans la géométrie pratique résulte, non de ce que c'est une Méridienne, ou une ligne qui passe par le pole, mais de ce que l'on peut regarder le pole comme infiniment éloigné, & toutes les Méridiennes comme paralleles.*

Cela

Cela étant, il eſt clair que tous les points qu'on pourra regarder comme infiniment éloignés, nous rendront le même ſervice ; & quand même il y auroit quelque erreur, ou pourra la déterminer très-exactement pourvu que l'on connoiſſe à peu près l'éloignement du point que l'on aura choiſi.

C'eſt pourquoi *nous comprendrons à l'avenir ſous le nom de Méridienne toutes les lignes qui en peuvent tenir lieu.*

L'uſage général de la Méridienne, & il paroît qu'on ne s'en eſt guere ſervi, c'eſt de nous épargner la peine de meſurer un angle ; l'Auteur examine donc toutes les manieres d'employer cet avantage. Il enſeigne à ſe ſervir utilement de la Méridienne pour lever des plans, en ſe fondant ſur les théoremes ſuivants.

Lorſqu'en regardant un point de deux points de deux méridiennes différentes, on connoît les angles que les lignes viſuelles font avec les méridiennes, l'angle ſous lequel les lignes viſuelles concourent au point regardé, eſt connu, parce

qu'en

qu'en prolongeant une des deux méridiennes, on trouve des angles opposés du même côté entre des paralleles.

Connoissant la longueur d'une droite, & l'angle qu'elle fait avec une méridienne, si d'un point pris hors de la droite donnée de grandeur on regarde les extrêmités de cette droite & l'on mesure les angles que les lignes visuelles font avec la méridienne qui passe par le point d'où l'on observe, le triangle formé par les lignes visuelles & par la droite donnée de grandeur, est donné.

On sent combien ces théoremes sont utiles pour lever un plan. Il n'est pas difficile de les appliquer au cas dans lequel, on voit les deux mêmes objects de deux points, quoique depuis un de ces points on ne voye pas l'autre.

Ensuite l'Auteur résout en quatre manieres différentes, c'est à dire: par deux constructions géometriques, & par deux calculs trigonométriques, un problême qui revient à celui-ci.

Trois

Trois points étant donnés de poſition, & connoiſſant les deux angles que font les droites tirées de chacun des points donnés à un quatrieme point, déterminer la poſition de ce quatrieme point.

La ſeconde conſtruction géométrique fournit un inſtrument par le moyen duquel on exécute facilement cette opération, hors deux cas; lorsque les quatre points ſont dans la circonférence d'un même cercle, ou dans la même ligne droite; cet inſtrument eſt aſſez ſimple, conſiſtant en un cercle gradué & trois regles, qu'on peut fixer où l'on veut ſur le cercle.

IV. *Uſage des objets éloignés.*

On a déjà dit que le grand uſage des objets éloignés eſt de fournir des lignes qu'on peut regarder comme paralleles; nous allons voir à préſent quel eſt l'avantage qu'ont les lignes paralleles ſur celles qui ne le ſont pas, & ce qu'il faut ajouter à ces dernieres pour qu'elles puiſſent rendre le même ſervice que les paralleles.

Les paralleles sont toujours également éloignées, & ne font point d'angle; donc quand on peut avoir des paralleles on s'épargne la peine de mesurer un angle.

De plus les paralleles coupées par une troisieme ligne droite font les angles alternes égaux; donc quand on connoît un de ces angles on s'épargne la peine de mésurer l'autre. Cette propriété des paralleles nous met aussi en état d'en tirer par tout sur le terrein, pourvu qu'on connoisse leur déclinaison par rapport à une ligne dont on puisse déterminer la position partout.

L'Auteur montre ensuite comment on peut lever le plan d'un quadrilatere, qui n'a point de côtés paralleles, & sans se servir de base; parceque ce sont les bases qui occasionnent le plus grand embarras quand on veut lever le plan d'une grande étendue de terrein. Il remarque, que si deux côtés de ce quadrilatere font un angle assez petit pour qu'on puisse regarder ces côtés comme paralleles, les côtés op-

posés

posés à ceux-ci seront dans le plan plus petits que dans la réalité : dans plusieurs cas cela peut suffire, mais dans d'autres cette méthode produiroit une erreur plus ou moins considérable. Pour diminuer cette erreur, il faut connoître l'éloignement du point où aboutissent les lignes qu'on a regardées comme paralleles ; alors il s'agit de déterminer jusqu'à quel point un peut se contenter de connoître cet éloignement.

Tous les instruments causent quelque erreur dans la mesure des angles. Les plus exacts ne portent cette erreur qu'à quelques secondes ; les moins exacts à quelques minutes, & c'est le cas de la planchette ; c'est encore pis avec la boussole & les cadrans azimutaux. Il est clair que l'exactitude du plan dépend de celle des instruments.

Mr. Lambert einseigne à déterminer jusqu'à quel point on peut se contenter de connoître l'éloignement dont on a parlé. Ensuite il examine les différens cas qui peuvent

peuvent arriver quand on leve le plan d'un terrein, &

1mo. Lorsqu'il se trouve deux objets, en sorte que la ligne droite qui les joint, passe au travers du terrein, & qu'on puisse voir ces deux objets de dessus le terrein.

Ce cas a souvent lieu, & rarement on rencontre une plaine où il n'ait pas lieu. On en tire les avantages suivants.

D'abord, quand on est en ligne droite avec ces deux objets, l'un cache l'autre; & quand l'un cache l'autre, on se trouve en même ligne droite avec ces deux objets.

Si les deux objets sont élévés sur la surface de la terre, il est facile de trouver les points où leurs angles semblent se couvrir exactement; dans d'autres cas on peut se servir d'un à plomb qu'on laisse tomber devant soi. Un des objets peut être près du terrein dont on veut lever le plan, mais plus l'autre est éloigné mieux c'est. Le sommet d'une montagne éloi-

gnée,

gnée, ou d'une tour diſtante d'une mille au moins, ſont les plus utiles.

Il ſuit de ce qu'on vient de dire qu'on a une ligne droite qui traverſe tout le terrein, qui eſt comme réellement tirée, & ſur chaque point de laquelle on peut ſe poſer.

Mr. Lambert montre ici tous les avantages qu'on peut retirer de cette ligne pour lever le plan d'un terrein, en ſuppoſant que l'on ne s'écarte point de la droite qui paſſe par les deux objets éloignés. Mais ſi l'on s'écarte de cette ligne? D'abord ſi l'on ne s'en écarte que peu, enſorte que la droite ſur laquelle on eſt, faſſe un angle très-petit avec la droite ſur la quelle on devroit être, ce qui réſulte ſouvent de la poſition même de la planchette; il eſt clair qu'on peut dans ce cas ne faire aucune attention à cet écart. Si l'on s'écarte aſſez pour que l'angle ſoit remarquable, on peut cependant, en tirant par la nouvelle poſition de la planchette & par l'objet le plus éloigné une ligne droite, regarder cette ligne comme parallele à

la premiere, & il ne reste qu'à déterminer, par des opérations enseignées dans l'ouvrage même, la position de la planchette.

En général, tant que vous restez dans la droite menée par les deux objets, ou que vous vous en écartez assez peu pour que l'angle formé par la droite dont on vient de parler, & par la droite tirée par la nouvelle position & par l'objet le plus éloigné, ne soit pas considérable; vous pouvez vous servir de tous les avantages que donne la méridienne & dont on a déjà parlé. Plus l'objet le plus éloigné est loin, plus on peut s'écarter de la ligne sans risque; avec un objet distant de 10 milles, on peut s'écarter de 60 pieds sans que l'angle soit d'une minute.

Mr. Lambert enseigne ensuite à se tirer des cas où l'angle est de quelques degrés.

Lorsque l'on peut voir tous les angles du terrein dont on veut lever le plan, sans sortir de la même droite, & qu'outre cela on voit un horizon très-vaste, l'on

peut

peut lever le plan avec une chaîne ſeulement.

L'on peut même ne ſe ſervir que de la chaîne, lorsque l'on eſt privé d'un horizon vaſte & d'objets très-éloignés; mais l'opération devient plus longue.

Ce qu'il y a de ſingulier dans la ſolution de ce cas, c'eſt, qu'en prenant deux points à volonté, & conſtruiſant toute la figure néceſſaire pour lever le plan du terrein comme ſi ces deux points n'avoient pas été pris à volonté, on obtient non un plan géometral, mais un plan perſpectif, dont on ne connoît, ni la poſition de l'horizon, ni le point de vue, ni la diſtance de l'œil; & l'on ne peut trouver ces trois choſes qu'en connoiſſant réellement la poſition de quatre lignes de la figure.

V. *Uſage des lignes verticales.*

Les lignes verticales ſont celles qui ſont perpendiculaires à la ſurface de la terre, ou plutôt à la ſurface des eaux. Tant que l'on a ſuppoſé la terre ſphérique, on a pu les regarder comme ſe rencon-

trant à son centre; mais après qu'on a découvert que le globe terrestre est applati, on a commencé à les prendre pour ce qu'elles sont effectivement, c'est à dire, des demi-diamètres de la circonférence du Méridien. Comme la différence que produisent ces deux suppositions, n'est qu'une bagatelle en géométrie pratique, & qu'elle ne devient considérable que lorsque les lignes verticales passent par des points très-éloignés, nous nous en tiendrons à la première hypothese tant que nous le pourrons.

En pratique les lignes verticales ont de grands avantages sur les méridiennes, mais on n'en peut pas faire un si grand usage. Les avantages des lignes verticales se fondent sur les principes suivants d'Hydrostatique.

Les directions moyennes des forces qui pressent sur la surface des fluides, sont par-tout perpendiculaires à ces surfaces. Ces forces sont la pesanteur & le mouvement de la terre; & c'est par leur moyen

qu'on

qu'on détermine la courbure du méridien terreſtre.

On a donc deux façons de tirer par-tout des lignes verticales & des lignes horizontales, 1°. La ſituation des ſurfaces des fluides, qui eſt par-tout horizontale, & ſur laquelle toutes les verticales ſont par-tout perpendiculaires. 2. La direction de tous les corps qui pendent ou qui tombent, qui eſt par-tout perpendiculaire à la ſurface horizontale.

Toutes les lignes verticales ſe rencontrant au centre de la terre, qui eſt éloigné de 860 milles de ſa ſurface, on peut, dans presque tous les cas de la géométrie pratique, regarder ces lignes comme paralleles; & quand on ne le peut pas, on peut déterminer l'angle que font ces lignes. Donc, jusqu'à préſent, les lignes verticales ont les mêmes avantages que la méridienne.

Mais les lignes verticales ont bien d'autres avantages. 1°. On peut les tirer avec plus de facilité & d'exactitude que la méridienne.

 2. El-

2. Elles sont d'un usage général, étant par-tout également éloignées du centre de la terre; au moins si elles ne le sont pas, la différence, qui est une bagatelle, se détermine par la courbure du méridien terrestre, & même on la néglige; au lieu que, comme on l'a déjà vu, la méridienne ne peut pas servir par-tout.

3. Enfin, par-tout les lignes verticales servent à déterminer les surfaces horizontales, & par conséquent aussi celles qui ne le sont pas.

D'un autre côté on peut s'en servir moins que de la méridienne. Les paralleles qu'elles fournissent, sont dans des plans verticaux, dans lesquels nous avons peu de chose à mesurer. La Nature nous donne peu, ou même ne nous donne point de surfaces verticales; & celles que nous rencontrons, sont l'ouvrage de l'architecture, qui, par de bonnes raisons ne les fait pas exactement verticales.

On a donc restreint l'usage des lignes verticales à la mesure des hauteurs, & alors elles nous donnent tous les avanta-

ges

ges d'un triangle rectangle, dans lequel on connoît sans mesure la position des deux perpendiculaires, & dans lequel on peut facilement déterminer la position de l'hypothenuse, en mesurant un des deux autres angles.

Or, comme dans la pratique, on a moins souvent besoin de mesurer des hauteurs, que des lignes horizontales, il est clair que pour rendre l'usage des verticales plus commun, il faut s'en servir pour déterminer le côté du triangle qui est horizontal. Mais si les perpendiculaires sont très-inégales, comme elles le sont ordinairement, les deux angles aigus le sont aussi: conséquemment la plus petite erreur en mesurant un de ces angles, influe sur toute la ligne; & il faut observer la hauteur & l'angle avec toute l'exactitude possible. De plus, la plûpart des cas sont tels qu'une station ne suffit pas, parce que l'on ne peut pas mesurer un des côtés du triangle; & si l'on se sert de deux stations, il faut qu'elles soyent dans le même plan horizontal, ce qui rend l'opération

encore plus difficile & fort incertaine. Enfin quand on a une grande distance, la réfraction de la lumiere dans l'air se joint encore à tout cela, & il faut la déterminer en particulier.

Pour écarter, tant que l'on peut, toutes ces difficultés, il faut supposer que l'on peut mesurer les angles avec toute l'exactitude que les circonstances peuvent exiger: supposition que l'exactitude des instruments d'aujourd'hui rend admissible; outre qu'avec les micrometres & les lunettes d'approche on peut mesurer assez exactement de très-petits angles, & qu'on peut déterminer en plusieurs circonstances quelle peut être l'influence des erreurs dans les opérations.

L'Auteur montre ensuite comment on peut, par le moyen des lignes verticales, déterminer la proportion des lignes horizontales, & comment on peut s'en servir pour la pratique.

VI.

VI. *Usage du Soleil & des ombres qu'il jette.*

On a déjà vu l'usage du Soleil pour tirer la méridienne, & nous allons examiner quel usage on peut faire des ombres qu'il jette, & comment on peut généraliser cet usage.

Le principe sur lequel nous nous fonderons, c'est que l'on peut regarder le Soleil comme infiniment éloigné & ses rayons comme autant de lignes droites; ce qui nous ramene encore à des paralleles dont nous connoissons deux points, celui de l'objet qui cause l'ombre, & celui où l'ombre va tomber. Par-tout où le Soleil luit en même temps, on peut tirer des lignes paralleles aux premieres, &, par ce moyen, déterminer leur position; en y joignant encore quelques autres angles & quelques autres lignes, on parvient a différents problêmes sur la maniere de déterminer la position des objets. Nous omettrons les plus connus.

L'usage des ombres dans la géométrie pratique ne donne pas une grande exactitude; il ne peut donc servir que pour ce qu'on appelle *connoître à peu près* une chose. Le premier & le principal obstacle à l'exactitude, c'est la pénombre qui augmente avec l'éloignement, & devient toujours plus incertaine. Ensuite le mouvement du Soleil fait que, quand il faut observer plusieurs ombres, il faut, ou les observer dans le même instant, ou faire attention à la différence des temps.

En supposant que l'on ne cherche pas une grande exactitude, l'Auteur examine dans plusieurs problêmes, jusqu'à quel point le Soleil peut épargner la peine de mesurer plusieurs angles, & servir de seconde station.

Des plans qui sont effectivement verticaux, fournissent encore un moyen d'employer la lumiere du Soleil & les ombres qu'il jette, en supposant qu'on puisse exactement observer le temps, où la lumiere du Soleil commence & finit d'éclairer ces plans. Car dans cet instant le Soleil

leil eſt en ligne droite avec ces plans, & en plantant un bâton perpendiculairement en terre, ſon ombre ſera parallele au plan vertical.

On peut auſſi par ce moyen lever de deſſus une tour un plan paſſablement exact d'une partie de la ville : la hauteur de la tour ſervant de baſe pour cette opération; la grande difficulté eſt de trouver exactement l'inſtant que les côtés de la tour commencent & finiſſent d'être éclairés.

Le mouvement journalier du Soleil, fait, que ſans bouger d'un endroit, on ſe trouve tous les jours en ligne droite avec le Soleil, & les objets qui ſont au Levant, au Midi, & au Couchant. On peut, pour plus d'exactitude, ſe ſervir d'un à plomb qu'on tient devant ſoi. Si l'on obſerve avec préciſion les temps où l'on ſe trouve en ligne droite avec le Soleil & les objets, ou ſi l'on trace ſur un plan horizontal les lignes que forment dans cet inſtant l'ombre du fil à plomb, on connoîtra tous les angles azimutaux de ces ob-

jets. Si le lieu de l'obſervation eſt une fenêtre qui domine ſur une plaine, on peut déterminer ces angles à ſon aiſe. Enſuite en faiſant la même choſe à un des objets obſervés, on pourra déterminer très-exactement la poſition de tous les objets obſervés.

Pour abréger, on peut la nuit, ſur-tout pendant le clair de Lune, obſerver les temps auxquels des étoiles connues ſont préciſément ſur chacun des objets, ou lorſque l'étoile & l'objet ſont tous deux couverts par le fil: ſi l'on ſe ſert de plusieurs étoiles, on perdra moins de temps; & par le moyen des temps ou détermine les angles azimutaux des objets.

VII. *Uſage de la lumiere réfléchie.*

La réflexion de la lumiere nous donne deux angles égaux, celui d'incidence & celui de réflexion. Cette propriété à donné lieu au problême connu, trouver la hauteur d'un objet ſans meſurer aucun angle.

Pour

Pour résoudre ce problême, il faut mesurer réellement trois lignes droites; & deux circonstances empêchent de réduire la mesure de ces trois droites à celle d'une seule. La premiere circonstance est que l'on ne veut mésurer aucun angle; La seconde est que deux des lignes connues sont très-petites, & qu'on ne les choisit que pour déterminer la proportion de deux autres.

Mr. Lambert montre ensuite comment la réflexion de la lumiere épargne la peine de mésurer l'angle d'une seconde station, & double la base; deux avantages considérables, & qui valent bien la peine qu'on tâche de s'en servir pour la mésure des angles horizontaux.

Pour cela il nous donne le machine suivante. Décrivez sur une planchette, un grand cercle dont la circonférence soit divisée en degrés: élevez à son centre un axe perpendiculaire auquel on attache un miroir ensorte qu'il puisse tourner; au miroir on fixe une aiguille qui marque les degrés sur le cercle.

L'Auteur montre ensuite l'usage qu'on peut faire de cette machine; il enseigne encore à s'épargner la peine de faire tourner le miroir, en se servant d'un miroir cilindrique ou d'un miroir sphérique; & il remarque que tout cela ne peut guere servir que d'amusement, quoique ce fût certainement une chose digne de nos recherches, que le moyen de rendre plus utiles à la géométrie pratique les angles égaux, que la réflexion de la lumiere donne avec tant d'exactitude.

VIII. *Usage de la lumiere réfractée.*

Les regles de la réfraction de la lumiere par un milieu transparent ne sont pas moins sûres que celles de la réflexion de la lumiere: mais Mr. Lambert déclare n'avoir pas encore pu les rendre fort utiles à la géométrie pratique, en ce qui concerne la mesure de la distance des objets. Car autrement les lunettes d'approche servent beaucoup à mésurer exactement les angles, & l'on doit se servir de même de la réfraction de la lumiere dans l'air,

l'air, pour déterminer exactement la hauteur des objets trés-éloignés, & pour déterminer aussi leur position horizontale, lorsque l'on veut la plus grande précision.

On a déjà depuis long-temps voulu se servir de la chambre obscure & des lunettes d'approche pour déterminer l'éloignement des objets peu distants, parce que l'on sait que l'image que fait l'objectif, en est d'autant plus eloignée, que l'objet même en est plus proche: ce qui n'est que l'inverse d'un des premiers problêmes de Dioptrique. Quoique cette inverse ne soit pas d'une grande utilité, elle a cependant, comme toutes les inverses, quelque chose de beau & d'inattendu; & Mr. Lambert n'en parle ici que parce qu'il y a encore dans les Mathématiques quantité de problêmes qu'on pourroit renverser avec beaucoup d'avantage. Cette inversion, qui consiste dans le changement des choses données & des cherchées, peut en général avoir lieu, dans toutes les équations algébriques, sur-tout pour les parties qui ont une certaine proportion entr'elles.

Mr.

Mr. Lambert promet encore de montrer ailleurs que l'inverſion eſt une des plus riches ſources où l'on puiſſe puiſer des inventions neuves & ſurprenantes.

On peut voir dans l'ouvrage même la maniere de trouver la diſtance d'un objet par le moyen de la chambre obſcure.

Cette derniere peut ſervir avec plus d'utilité en nous donnant le plan perſpectif des objets, pourvu qu'on le copie avec exactitude: cet uſage dépend des inverſes des propoſitions de perſpective; car il faut trouver le plan géométral par le moyen du plan perſpectif. On trouvera ce dernier problême réſolu pour tous les cas principaux dans le traité de notre Auteur, qui a pour titre: *La Perſpective affranchie de l'embarras du plan géométral,* auquel il renvoye. Il ajoûte que la ſolution devient plus facile ſi l'on met la lentille, enſorte que ſon axe ſoit horizontal & perpendiculaire à la table qui reçoit l'image; car par ce moyen on a d'abord le point de vue, la ligne horizontale & la ligne de diſtance.

La chambre obſcure peut encore ſervir d'une façon très-avantageuſe, en l'arrangeant & en l'employant comme il ſuit.

On prend une de ces chambres obſcures qu'on peut plier & porter aiſément avec ſoi : on diſpoſe la lentille enſorte que ſon axe ſoit perpendiculaire à la table, & l'on tire par le point de rencontre une ligne droite. On regarde la diſtance de la lentille comme un rayon, & l'on porte les tangentes des angles ſur la ligne. Lorſque les objets ne ſont pas comme infiniment éloignés, il y a une correction à faire.

Pour meſurer un ou pluſieurs angles avec cette chambre obſcure, tournez-la juſqu'à ce que les deux objets qui ſont l'angle, tombent ſur la droite diviſée, & les degrés renfermés entre les deux objets vous donneront l'angle cherché. Il eſt clair que cet angle ne doit pas être de plus que de 40° ; s'il l'eſt, diviſez-le en deux, par le moyen de quelque objet ſitué entre les deux premiers. Plus les objets ſont proches de la chambre obſcure, plus la lentille

lentille eſt éloignée de la table; plus par conſéquent le rayon eſt grand, & plus auſſi l'angle cherché (qui eſt celui que les objets font au centre de la lentille) eſt juſte; & c'eſt ce qui fournit la correction dont on vient de parler.

On peut auſſi diviſer la ligne tirée ſur la table en parties égales, dont l'éloignement de la lentille à la table en ait 1000; alors ces parties feront, pour des objets éloignés, les tangentes des angles. Pour des objets moins diſtants il faut les diviſer par l'éloignement augmenté de la lentille pour avoir les tangentes. La premiere maniere eſt plus courte & demande moins de calcul.

IX. *Uſage du mouvement.*

S'il eſt vrai que l'idée que nous avons de la diſtance des objets ne nous vient pas de l'œil, mais du toucher & du mouvement, il eſt a préſumer que le mouvement peut nous aider à meſurer les diſtances & les poſitions des objets. Les ſecours qu'on peut tirer du mouvement

font

font encore très-bornés quant aux objets terrestres; ils sont bien plus étendus pour l'Astronomie, qui du cours apparent des astres déduit leurs cours réel & leur vraie position; cela se peut déjà pour les planetes & les cometes, & probablement l'avenir fera la même découverte pour les étoiles fixes, qui, sans doute changent aussi leur position respective.

Ce n'est pas le manque de principes suffisants qui rend le mouvement de peu d'utilité pour les objets terrestres; mais c'est le manque de moyens, & sur-tout de celui d'en faire l'application à des cas particuliers. Car, en supposant le mouvement uniforme & en ligne droite, on peut trouver l'espace parcouru par le moyen du temps & de la vîtesse; & pourvu que l'on sache seulement que la vîtesse est uniforme, l'on peut proportionner les espaces aux temps, & trouver la proportion qui est entre chaque partie de l'espace.

Mais il y a bien peu de cas où ce principe puisse servir. Le seul qui donne une vîtesse réellement assez uniforme, c'est le

mouve-

vement du ſon dans l'air. L'on pourra s'en ſervir lorsque 1000 pieds de plus ou de moins ne ſont pas de grande conſéquence, pourvu que l'on ſache le moment où le ſon commence, afin de pouvoir obſerver les ſecondes. On pourra donc ſe ſervir du mouvement du ſon.

1°. Par le moyen d'un Écho, en produiſant ſoi même le ſon & meſurant le temps écoulé jusqu'au moment de la réponſe. Le temps en ſeconde (comptant 1140 pieds de roi par ſeconde) donnera le double de la diſtance entre le lieu où l'on eſt & l'écho. Dans ce cas, l'erreur que l'on peut faire en comptant les ſecondes eſt diminuée de la moitié, mais celle qui réſulte de l'inégalité du mouvement du ſon reſte.

2. Par le moyen des orages. Le coup de tonnere & l'éclair partant au même inſtant, & l'éclair ayant une vîteſſe qu'on peut regarder comme infinie; comptez les ſecondes qui s'écouleront entre l'éclair & le coup,

&

& vous aurez la diſtance de l'orage.

3. Par le moyen de l'Artillerie. Ce moyen eſt ſemblable aux précédent. Comme les vaiſſeaux ſe donnent des ſignaux avec leur canon, on pourroit ſe ſervir très-avantageuſement du même moyen pour meſurer des diſtances.

Le mouvement journalier de la terre autour de ſon axe fournit la plus grande partie des moyens qu'on a pour trouver la différente longitude des villes, &, en général, la poſition de tous les points de la terre. On ne s'eſt gueres ſervi jusqu'à préſent que des phénomenes céleſtes pour cet effet, & il n'y a que peu de temps que les Académiciens françois ont commencé à employer la poudre à canon, dont on peut voir la lumiere très-loin, quand on l'allume pendant la nuit ſur une haute montagne.

Peut-être pourroit-on encore ſe ſervir des orages, ſur-tout dans les pays plats. L'avantage qu'en pourroit retirer la géographie

graphie est assez considérable pour qu'il valût la peine de faire quelques essais.

Nous renvoyons à l'ouvrage même ceux qui voudront savoir comment Mr. Lambert se sert des orages, parce qu'un extrait clair de cet endroit est impossible, & que le mettre ici tel qu'il est, nous meneroit trop loin.

Notre Auteur remarque que les Aurores boréales pourroient être employées de même que les éclairs & avec une utilité plus générale, parce qu'on les voit de plus loin, si pourtant il y arrive des changements subits, & que l'on puisse observer en deux endroits différents au même instant.

Les autres mouvements que nous voyons sur la terre, ne sont pas assez réglés, pour que l'on puisse comparer d'une maniere aisée & sûre le temps, l'espace, & la vîtesse, pour en déduire la distance & la position de l'espace parcouru. On peut mesurer l'espace qu'on a parcouru par le nombre de pas qu'on a faits, & l'on a imaginé pour cela des machines qui

qui marquent le nombre de pas, ou de tours de roue.

Mr. Lambert montre ensuite comment l'on peut, pour s'amuser, lever le plan & connoître à peu près la longueur & la distance du chemin qu'on voit parcourir à un homme à pied ou en voiture. Il enseigne encore à faire la même chose pour un vaisseau &c.

X. *Usage des Quadrilateres.*

On peut se servir très-utilement des quadrilateres quand on leve des plans, sur-tout quand on fait des cartes géographiques.

On trouve dans notre Auteur comment l'on peut avec une seule station, lever le plan d'un rectangle, mais sans en connoître l'échelle.

Mais comme cela se borne au seul cas où les quatre objets font des angles droits, Mr. Lambert montre comment on peut l'étendre à tout quadrilatere.

L'on trouve encore la solution du Problême suivant. Décrire un quadrilatere donné,

donné, de façon, que les ſommets de ſes angles ſoient dans quatre droites données de poſition; notre Auteur enſeigne auſſi comment on peut appliquer ce problême à la détermination du cours des cometes.

XI. *Uſage des lignes droites.*

L'on a déjà remarqué que pluſieurs ſolutions deviennent inutiles, lorsque les objets, dont on veut lever le plan, ſont en ligne droite, ce qui ſemble ôter aux lignes droites une partie des avantages que leur uniformité leur donne. Mr. Lambert a cherché ſi cette diminution ne peut pas être compenſée par quelqu'autre avantage, & ſi l'on ne pourroit pas trouver le moyen de lever le plan de trois objets qui ſont en ligne droite, non ſeulement auſſi facilement, mais encore avec moins de peine que ſi ces objets faiſoient un triangle. Car enfin, il y a tant de lignes droites au monde ſur lesquelles ſe trouvent trois objets & même plus, & il eſt

ſi facile de prendre un objet en ligne droite avec deux autres!

Notre Auteur enſeigne donc à lever en deux ſtations le plan des objets en ligne droite, & cela, ſoit que les deux ſtations dépendent l'une de l'autre ou n'en dépendent point; il ſuffit ſeulement que d'une ſtation l'on puiſſe voir l'autre.

DE CHARLEMAGNE.

MORCEAU TIRÉ DE L'ALLEMAND, DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE PAR MR. CRAMER.

Charles, fils de Pepin, gouverna pendant plusieurs années un vaste empire, avec un succès qui répondoit à l'élévation de son ame. La constitution intérieure de ses états étoit telle qu'il n'y avoit qu'un génie aussi extraordinaire que le sien, qui pût soutenir cette monarchie dans le degré de splendeur auquel elle étoit montée. Il avoit sous sa domination un nombre infini de peuples, qui se méprisoient & se portoient envie réciproquement. La concorde avoit disparu du milieu des Francs, & la jalousie régnoit entre les habitants de l'Austrasie & les Neustriens. Les autres peuples qui anciennement étoient libres, n'avoient été soumis la

plupart

plupart que par la force victorieuse de ses armes. Les Lombards & les Bavarois n'obéïssoient qu'à contre-cœur. Il n'y eut jamais de guerre plus sanglante & plus ruineuse que celle qu'il fit aux Saxons. Wittikind ne mérita pas moins que Charlemagne le nom de héros : il ne lui manquoit que d'être aussi prudent, aussi heureux, & aussi puissant que lui. On pouvoit regarder les Danois comme des voisins d'autant plus dangereux, que Geodfroy leur Roi étoit intrépide & grand politique. Le caractere belliqueux & les excès des Huns & des Sarrasins les rendoient redoutables. La Noblesse de l'état étoit brave à la vérité, mais inquiete & accoutumée à prendre part au gouvernement. Le pouvoir dont jouissoient les Ducs & les Comtes qui gouvernoient les provinces, les faisoit penser souvent à l'indépendance. Le Monarque avoit-il besoin d'une armée ? Il étoit à certains égards soumis aux états, qu'il falloit consulter, afin qu'ils fournissent leurs vassaux. Les nouvelles monarchies se soutiennent

pour l'ordinaire plus long-tems, & même sous des Princes médiocres, parce qu'elles ont toujours sur pied des armées qui ne dépendent pas des autres parties de l'état, & qu'il y a des loix qui non seulement les soumettent au Prince, mais qui les font même servir à contenir dans l'obéissance le reste des sujets. Telle n'étoit pas l'armée de Charlemagne. Il fut obligé de partager l'autorité souveraine avec la Noblesse & le Clergé; & malgré cela, personne, ni avant ni après lui, n'a gouverné l'Occident avec plus de bonheur, & n'a joui d'un pouvoir plus illimité que le sien. Outre ces obstacles qui s'opposoient à sa domination, il eut encore l'ignorance & la barbarie de son siecle à surmonter. Les arts & les sciences avoient été inconnus jusqu'à lui; mais de tout l'espace des six premieres siecles qui s'écoulerent depuis ce Prince & sous ses descendants, le temps de son regne fut sans contredit celui où l'on vit le plus de lumieres & de savoir. Quant à son pere & à ses conquêtes, on peut comparer Pepin

à Phi-

à Philippe de Macédoine, & Charles à Alexandre. Ses talents & ses actions l'éleverent même en quelque sorte au dessus de Louis XIV. Car il exécuta par lui même ce que Louis a fait par Colbert. On a coutume, lorsqu'on veut louer de grands Princes, de les mettre en parallele avec Auguste, le fondateur de la monarchie Romaine, dont Horace & Virgile ont transmis le nom à la postérité. La comparaison avec Charlemagne seroit peut-être plus noble & plus souvent employée, s'il avoit eu de pareils hommes pour panégyristes, ou si on lisoit un *Eginhard, les Chroniques du Moyen Age*, & *les Capitulaires*, avec autant de plaisir qu'on lit *Dion* & *Suétone*.

Charles possédoit tout ce qui peut concilier à un Prince la considération & le respect. La Nature ne lui avoit refusé aucune des qualités extérieures qui font sur les peuples une impression favorable. Il étoit fort & robuste, sa taille sans être trop haute, étoit avantageuse; il avoit l'œil vif, & le nez beau. Les Savants

ont presqu'autant parlé de sa barbe que de son caractere. Monter à cheval, nager, chasser, c'étoient des occupations auxquelles des peuples aussi belliqueux que les Francs, trouvoient un plaisir infini. Il les surpassoit tous dans ces exercices. Autant sa cour étoit brillante, autant y avoit-il de simplicité dans ses vêtements; j'en excepte ces jours de cérémonie, où il convenoit que le Chef soutînt la gloire de l'état. Il se rendit sur-tout recommendable aux peuples par son goût pour leurs vêtements nationaux; il ne porta des habits à la Romaine qu'à Rome; deux fois seulement, & pendant peu d'heures, uniquement pour déférer aux instances du Pape.

Il fût héros dès son enfance. Il triompha par-tout où il se trouva en personne; & ce qui est plus remarquable encore, c'est que la victoire accompagna toujours ses Généraux. Aucun Prince ne paya mieux de sa personne dans le danger; aucun ne sut l'éviter avec plus de sagesse. Il surmonta, & même sans efforts, ces dangers

dangers auxquels les grands conquérants ne ſont que trop expoſés, je veux dire les conjurations. Ses projets étoient vaſtes, & les moyens qu'il employoit pour les exécuter étoient ſimples. Il conduiſoit les plus grandes entrepriſes avec une facilité admirable, & achevoit les plus difficiles avec une rapidité étonnante. Son Regne vît naître de toute part des troubles ſans nombre, & cependant il pacifia tout.

Il mit des bornes au pouvoir des nobles qui à l'exemple de leurs ancêtres, cherchoient en opprimant le clergé à s'élever toujours plus. Il les employa dans toutes ſes entrepriſes, & ne leur laiſſant pas aſſez de loiſir pour former des projets, il les obligea à n'être occupés que de ſes intérêts. Comme ſon empire étoit d'une extrême étendue, il avoit à craindre que ceux qu'il établiſſoit ſur les frontieres, ne fuſſent tentés de ſe révolter. Par cette raiſon il eſpéra trouver plus de zele & de fidélité dans le clergé. Delà vient qu'il fonda en Allemagne pluſieurs

Evêchés qu'il combina avec des Fiefs importants. Les Evêques n'étoient pas simplement des Pasteurs dans leurs Evêchés; c'étoient encore des Seigneurs & des Juges qui jouissoient de tous les droits anciennement attachés aux Fiefs. Il avoit principalement en Saxe un grand nombre de pareils vassaux. Il ne craignoit pas non plus que ces peuples, ennemis jurés du Christianisme, gagnassent les Evêques, & fissent entrer dans quelque conjuration des Prélats qui avoient un trop grand besoin de son secours pour se maintenir contre les Infideles; d'ailleurs outre l'attachement qu'il avoit droit de se promettre de ces Ministres, il pouvoit encore se flatter que leurs instructions rendroient insensiblement cette Nation plus docile, & moins sauvage.

S'il étoit demeuré toujours renfermé dans sa chere ville d'Aix, les efforts & les rébellions de tant de peuples inquiets auroient, si non renversé, du moins considérablement ébranlé son trône; mais ceux de ses vassaux qui penchoient à la

révolte,

révolte, n'osoient que bien rarement faire paroître leurs dispositions, ayant sa présence à craindre à chaque instant. Sa cour n'avoit point de résidence fixe; il étoit présent par tout, & faisoit lui-même les arrangements nécessaires, par-tout où une partie du corps immense de l'état menaçoit de s'écrouler.

De son temps les Danois redoutables sur mer, pilloient les vaisseaux & dévastoient presque toutes les côtes de l'Europe. Celles de ses états souffrirent beaucoup de leurs pirateries. Mécontent de n'être pas aussi respecté sur mer que sur terre, il résolut de se rendre maître de l'Océan. Le projet étoit hardi, les forces des Normands étant aussi considérables qu'elles l'étoient. Mais chez ce Prince, résoudre & exécuter étoit la même chose. Son courage & son génie triomphoient de tous les obstacles. On ignoroit alors l'art de construire de gros vaisseaux; il trouva le moyen d'en faire de cinq ou six rangs de rames. Lui-même apprit aux matelots à lancer à l'aide des leviers les

vaisseaux en mer, à côtoyer le rivage, à attaquer, à se defendre; & bientôt il eut une flotte de quatre cents Galeres. Peut-être même auroit-il subjugué tout le Nord, si les invasions des Sarrasins, & de nouveaux troubles en Italie ne l'en eussent empêché.

Il ne se contenta pas de rendre ses sujets redoutables; il voulut encore les enrichir. Dans cette vue, il résolut de faire avec le temps de l'Allemagne & de l'Austrasie le centre du commerce de l'Asie & de l'Europe. Il fit lui-même des plans de canaux qui devoient réunir le Danube, le Rhin, & le Rhône. Il se proposa d'ouvrir de nouveaux chemins par la Mer du Nord dans la Mer Noire, & de ces deux Mers dans la Méditeranée. Le Canal par lequel il vouloit réunir le Rhin & le Danube, devoit avoir trois cents piés de largeur, & assez de profondeur pour porter des vaisseaux de guerre; mais le terrein par lequel il devoit passer, se trouva mou & trop marécageux; & comme l'art de dessécher les terres & de les affermir, étoit encore

encore inconnu, il fallut, après avoir poussé l'entreprise jusqu'à mille pas, s'en désister.

Quelque peu de succès qu'ait eu ce projet, il prouve pourtant la force du génie de son Auteur, & mérite d'autant plus l'admiration, que les sommes immenses qu'il absorba, ne chargerent point les sujets de Charlemagne, & ne porterent aucune atteinte aux avantages, qu'il sut leur procurer par des voies plus heureuses. Les trésors que le butin qu'il fit à la guerre, mit entre ses mains, contribuerent sans doute beaucoup à lui faire soutenir de pareilles entreprises; cependant le desir qu'il avoit de faire du bien à ses sujets, alloit si loin, qu'il leur donna la plus grande partie de ces richesses. Il étoit persuadé qu'un Monarque n'est jamais plus riche que lorsque ses sujets sont opulents; & que jamais il n'a de droit incontestable à leurs trésors, que quand c'est de sa bonté qu'ils les tiennent; c'est pourquoi il répandit au milieu de ses peuples avec la plus grande générosité, les sommes

immenſes qu'il avoit ramaſſées en Italie, & celles que ſon fils Pépin trouva dans le camp des Huns vaincus. Peut-être auſſi avoit-il en vue d'adoucir un peu par l'abondance, l'humeur trop guerriere des Allemands; mais il manqua ſon but. L'or des Pannoniens fit éclore le goût du luxe & de la volupté dans les divers états de l'empire. La pauvreté qui en avoit fait de ſi vaillants ſoldats, devint mépriſable. Ces maux cependant qui ſont toujours inſéparables de la proſpérité, ne pouvoient gagner beaucoup ſous un Prince qui ſavoit les réprimer par de ſages ordonnances ſoutenues de ſon propre exemple. Ce ne fut que ſous des Rois foibles que la Monarchie trouva ſa perte dans ce qui fait ſous des Princes ſages le bonheur, & la gloire d'un état. Les Allemands, ces peuples autrefois invincibles, ne furent enſevelis ſous leur propre grandeur, que ſous la domination d'un Louis le débonnaire & de ſes deſcendants.

Charles étoit auſſi économe que libéral. Un Pere de famille peut apprendre

dans

dans ſes loix l'art de gouverner ſa maiſon. On y voit les ſources pures & ſacrées, dans lesquelles il puiſa les richeſſes. Le ſoin avec lequel il ordonna d'adminiſtrer ſes domaines, paroîtra toujours incroyable à quiconque n'a pas lu ſes capitulaires. Les plus petits détails, n'échappoient pas à ſa vigilance. Ceux qui connoiſſent les cours d'aujourd'hui, s'imagineroient-ils qu'un Monarque qui commandoit depuis la Baltique jusqu'aux Pyrenées, & qui eut presque toujours des guerres à ſoutenir, ait pris ſoin de ſes forêts, des paturages, des ruches, de la pêche, du jardinage, de l'agriculture, en un mot, de tout ce qui appartient à l'économie rurale, au point qu'on étoit obligé de lui en faire le rapport le plus exact & le plus circonſtancié? Il nommoit jusqu'aux fleurs & aux herbes qu'il vouloit qu'on cultivât dans ſes jardins. Charlemagne, qui le croiroit! s'occupoit de la rue, de la ſauge, du romarin, & de bien d'autres plantes ſemblables. Il ordonna de vendre les poiſſons, & les œufs de ſes

métairies, les herbes ſuperflues de ſes jardins, & de les porter en compte. On dira peut-être qu'il avoit fait dans la ſcience de l'économie, plus de progrès qu'il ne convient à un Empereur, mais qu'on ſe ſouvienne que cet Empereur qui gouvernoit avec tant de ſoins ſes Domaines, répandit parmi les Francs les richeſſes des Lombards, & les tréſors des Huns qui avoient pillé la terre.

Grand Législateur, il fit d'excellents réglements; il fit plus encore, il les fit obſerver. Les Rois ſes fils étoient ſes premiers ſujets, miniſtres de ſon pouvoir, & modeles de l'obéiſſance qu'il exigeoit. On trouve dans ſes loix un eſprit de prudence qui embraſſe tout, & une force de perſuaſion qui entraîne les cœurs. Il obvie aux prétextes que les hommes inventent pour ſe diſpenſer de leurs devoirs. Les négligences furent réparées, les abus ou abolis, ou prévenus, ou étouffés dès leur naiſſance. Charles ſavoit punir les violateurs des loix; il ſavoit auſſi pardonner à propos. Enfin il porta ſi loin l'art

l'art de gouverner, qu'il adoucit le caractere des peuples barbares de son empire, peuples qui ne connoissoient avant lui d'autre félicité que celle de vivre dans une liberté sauvage; il les soumit au joug de la raison, à celui des loix & de la religion.

La différence des droits & des coutumes de ses états étoit un vice caché, & funeste à la monarchie. Il comprit l'embarras qui résultoit des décisions contraires des loix Romaines, Allemandes, Saliennes, Ripuariennes, Bavaroises, Saxonnes, & Lombardes. Il résolut en conséquence de faire un Code commun pour tous ses peuples. Il voulut tirer des loix déjà connues ce qu'il y avoit de meilleur, corriger ce qu'elles renfermoient de défectueux, ajouter ce qu'il y manquoit, & en faire disparoître les contradictions. Il fit rassembler pour cet effet les loix qui étoient déjà écrites, & écrire celles qui ne l'étoient pas. Il est fâcheux qu'il n'ait pu conduire à sa fin une aussi belle entreprise. Les Francs auroient sans doute été heureux d'a-

voir

voir un pareil Code, dont les différentes parties se seroient soutenues, & conservées dans une intime liaison; mais quoique Charles n'ait pu achever cet ouvrage par des raisons qu'Eginhard n'indique pas; il donna cependant de temps en temps les loix les plus salutaires, & dont la sagesse se manifeste, sur-tout lorsqu'on pense aux tristes conjonctures de ces temps-là. Ce Monarque étoit si occupé du soin de son empire, qu'il avoit toutes les nuits des tablettes sous son chevet, pour y marquer ce qu'il imaginoit d'utile, dans les moments où il ne dormoit pas.

A l'exemple d'Alexandre Sévere, il conféroit de tout avec les plus habiles de ses conseillers. Il minutoit lui-même les loix qu'on soumettoit ensuite au jugement des états civils & ecclesiastiques, après l'approbation desquels elles étoient rendues publiques. Le but principal de ces loix étoit de corriger les désordres qui regnoient parmi le clergé. Outre les réglements généraux qui concernoient tous ses sujets, il améliora les loix des Saliens,

des

des Ripuariens, des Saxons, des Lombards, & y ajoûta de bons suppléments. Charles avoit des Ducs & des Comtes: les premiers conduisoient les Armées, & les seconds rendoient la justice dans les provinces. Afin qu'on pût appeller de leurs arrêts, il établit à sa cour divers Tribunaux qui confirmoient ou cassoient ces sentences. Ces Juges supérieurs s'appelloient Comtes Palatins, parce qu'ils étoient Officiers du palais de l'Empereur.

Charles avoit d'excellents Généraux, & de prudents Conseillers; mais ce qui mérite encore plus l'admiration, il n'avoit point de favori. Il régnoit par lui-même. Faustrade fut de toutes ses femmes la seule qui eut un peu trop de crédit auprès de lui. Théodulfe, Evêque d'Orléans, exalte il est vrai, la piété de cette Princesse; mais ces éloges se trouvent dans une épitaphe, & le Panégyriste étoit Poëte. Fiere & cruelle, elle prit une fois l'ascendant sur son époux au point de le faire entrer dans ses fureurs, contre quelque

ques grands de l'Empire: Auſſi cette démarche penſa t-elle perdre l'Empereur; car il ſe trama une conſpiration ſecrete & dangereuſe, qui ne tendoit pas moins qu'à lui ôter la vie; mais elle fut découverte & diſſipée peu avant le terme, où elle devoit éclater.

La piété de Charles étoit plus éclairée, qu'on n'auroit lieu (vu la ſuperſtition & les ténebres de ce temps,) de l'attendre d'un Prince qui pendant tout ſon regne fut occupé de guerres continuelles. Il exigea des eccléſiaſtiques qu'ils donnaſſent à leurs diſciples des idées raiſonnables de la religion; il écrivit lui-même, ou fit écrire ſous ſon nom, contre le culte des images. Il ordonna expreſſément par un Capitulaire, qu'on n'employeroit que des hommes raiſonnables, & d'un âge mûr, pour copier les Stes. Ecritures. Il fit revoir & corriger avec grand ſoin le vieux & le nouveau Teſtament. Il écrivit à ſes Abbés & à ſes Evêques, les exhortant à s'appliquer à l'étude des ſciences humaines. Il vaut mieux, dit-il, faire le bien

que

que le connoître, mais il faut le connoître pour le faire. Il assistoit avec zele au service divin. Il ne négligeoit pas même les exercices qui se faisoient alors de nuit. J'avoue que les voies qu'il employa pour faire embrasser le Christianisme aux Saxons vaincus, sont peu conformes à l'esprit de notre sainte religion. On peut dire qu'il les força à changer une superstition contre un autre, puisqu'on les conduisit au baptême l'épée à la main. Mais qui oseroit exiger avec équité d'un génie, quelque grand qu'il soit, dès qu'il appartient au huitieme siecle, qu'il égale dans toutes ses parties un génie même médiocre du dix-huitieme ?

Rien ne mérite plus l'admiration de la postérité que son amour pour les connoissances solides & pour les arts utiles. Les Sciences avoient été entiérement bannies de l'Allemagne depuis les désordres occasionés par les Barbares qui inonderent tout l'Occident. Comment auroient-elles pu fleurir, ou seulement se soutenir, les peuples n'ayant pas d'occupation plus

preſſante que celle de conſerver leur vie & de défendre leurs poſſeſſions ? Il s'élevoit de temps en temps, il eſt vrai, de grands hommes, pour diſſiper ces ténebres presqu'univerſelles ; mais leurs efforts ne produiſoient que des effets paſſagers. Les Eccléſiaſtiques étoient aſſez habiles lorsqu'ils ſavoient lire & écrire. Charles, qui ſe portoit à tout ce qui eſt véritablement grand, mit fin à cette éclipſe générale des ſciences & des arts. Ils les ranima dans ſes états ; il appella tous les hommes à talent qu'il put découvrir ; il les combla de récompenſes ; & l'intimité dans laquelle il vivoit avec eux, réveilla le goût & l'amour de l'étude. En ceci il fut encore le premier qui donna l'exemple & la leçon tout enſemble. Son palais devint le temple des Muſes. La grammaire, l'éloquence, la poéſie, l'arithmétique, l'aſtronomie, étoient les ſciences qu'il chériſſoit le plus. Il fut à plaindre de ce que la providence ne jugea pas à propos de faire naître ſous ſon regne de plus grands hommes qu'un Alcuin, un Pierre de Piſe,

un

un Téodulfe, & d'autres semblables. Aussi s'ecria-t-il avec raison, vu cette disette d'heureux génies, ah si j'avois une douzaine d'hommes aussi doctes qu'Augustin & Jérome! Certainement il auroit plus fait avec eux qu'Auguste avec ses Horaces & ses Virgiles, ou Louis XIV. avec toutes ses académies. C'est ce qu'on peut conclure de la réponse que fit Alcuin avec un peu de dépit à ce vœu si sage. „Quoi, Sire, le Maître des cieux & de la terre, n'a eu que deux hommes de ce mérite transcendant, & vous en voulez douze!

Malgré cela il se forma bientôt deux académies à sa cour; on élevoit dans l'une de jeunes Nobles auxquels il distribuoit des récompenses, suivant les progrès qu'ils avoient faits dans les sciences. L'autre consistoit en savants qui s'assembloient dans son palais pour s'y entretenir sur des matieres relatives aux arts & aux belles-lettres. Quelques nombreuses que fussent ses occupations, il se ménageoit toujours assez de loisir pour assister à ces conférences. Chacun des membres de

cette

cette célèbre assemblée avoit pris un nom différent du sien propre. Charles s'apelloit David, Alcuin Flaccus Albianus, L'Archevêque de Mayence Damætas, & celui de Trêves Macérias, Vala étoit Arsenes, Adélard, Abbé de Corbie, Augustin, & Angilbert, jeune Cavalier, élevé à la cour, Homere. Charles pour inspirer le goût des sciences à ses sujets, & leur en donner l'exemple, poussa la complaisance, jusqu'à apprendre dans sa vieillesse l'art de bien former les lettres. Il comprit que pour dissiper l'ignorance de son siecle, il falloit qu'il fût non seulement le Monarque, mais encore le Docteur de ses sujets; & il le fut en effet. Non content de reprocher aux Moines & aux Abbés qui lui écrivoient, la grossiéreté de leur style & la barbarie du Latin de leurs Lettres, il entreprit de faire une grammaire pour son peuple, dans laquelle il corrigea plusieurs mots francs qui étoient moitié étrangers & moitié Latins. Il parloit aussi bien cette derniere langue que sa langue maternelle. Peut-être étoit-

il

il avec cela le meilleur Poëte de ſes immenſes états. Un auſſi bel exemple fit naître le goût de l'imitation, chez les Moines, chez les Laïques, chez les Courtiſans, & même chez le beau ſexe, parmi lequel on compta des Aſtronomes. L'amour des ſciences devint dans l'eſpace de vingt ans la mode de la cour: & comment cela n'auroit il pas été, puiſque Charles s'occupoit, même pendant les heures de ſes repas frugaux, à entendre la lecture des anciens? Il perfectionna la Muſique dans le ſervice divin, & fit venir pour cela les meilleurs chantres d'Italie. Les édifices qu'il fit conſtruire, prouvent ſon goût pour les arts. Aix étoit ſon ſéjour favori; il y fit bâtir un temple & un palais ſuperbe, où les regles alors connues, furent exactement obſervées.

Du moins eſt-il certain qu'il liſoit Vitruve. On lui fit préſent d'un cabinet dont le colomnes d'ivoire étoient travaillées d'après les principes de cet Auteur, & Eginhard aſſure, que cet ouvrage étoit réellement dans le goût des anciens

ciens Romains. Les bains chauds furent une des raifons principales qui porterent Charles à préférer Aix aux autres villes, & à l'embellir. Ces bains ornés de fieges magnifiques & de degrés de marbre, étoient fi vaftes, que cent perfonnes pouvoient s'y baigner à la fois. L'Allemagne, la France, & l'Italie montrent encore bien des reftes des édifices conftruits fous cet Empereur.

Si le Monarque étoit grand, l'homme ne l'étoit pas moins. Charles fut presque conftamment maître de fes paffions. Sa tempérance étoit grande: il lui devoit cette fanté ferme que ni fes campagnes, ni les foins du Gouvernement, ni fes favantes occupations n'avoient pu altérer. Il avoit l'art de defcendre jusqu'à la familiarité, fans avoir à craindre qu'on s'écartât du refpect qui lui étoit dû. Il n'y eut que lui qui ofa s'expofer à fe mettre à la nage avec les foldats de fa garde, dans les bains chauds d'Aix. A la guerre il fembloit n'être qu'un foldat, quoiqu'il fut un grand Capitaine. Sans oublier fon

rang,

rang, il converſoit avec les courtiſans comme s'il eût été leur égal. On ne ſauroit diſconvenir qu'il n'aimât la gloire & les éloges; mais c'étoit de maniere qu'aucun flatteur ne pouvoit le corrompre. Inconſtant dans ſes amours, il manqua quelquefois à la fidélité conjugale; auſſi fut-ce presque là l'unique tache de ſa vie: mais qui n'auroit quelqu'indulgence pour un Charlemagne? On n'a pas beſoin de demander à préſent comment la monarchie des Francs s'éleva vers la fin du huitieme ſiecle à un ſi haut degré de grandeur, & acquit tant d'éclat. La Providence ſuſcita Charles qui fut digne du nom de Grand; elle le doua d'un génie ſupérieur, & enchaîna la victoire à ſon char, pour montrer que les talents & les vertus des Princes ſont les ſeules cauſes du bonheur des peuples.

Oeuvres du Comte Algarotti, traduites de l'Italien &c.

Troisieme Extrait. (*)

Nous voici parvenus aux Essais sur différents sujets, essais qui occupent le troisieme volume de cette collection, avec l'épigraphe générale, tirée de Lucrece:

Floriferis ut apes in saltibus...

Le premier essai roule sur la nécessité d'écrire en sa propre langue. Il a pour épigraphe ces deux vers d'Horace;

Atque ego cum græcos facerem, natus mare citra,
Versiculos, vetuit me tali voce Quirinus.

Une lettre adressée par l'Auteur au P. Bettinelli Jésuite, nous apprend que le Comte

(*) Voyez le premier & second extrait dans notre Journal tome I. pag. 1. & suivantes, & tome II. pag. 275. & suiv. *Note du Journaliste.*

Comte avoit composé en François un écrit fort goûté du P. Bettinelli, grand amateur de la langue françoise; & qu'à cette occasion le Comte avoit fait les réflexions contenues dans cet essai.

Un des grands avantages que les Anciens avoient sur nous pour ce qui regarde la littérature, & sur-tout l'éloquence & la poésie, est qu'il n'étoient point distraits par différentes sortes d'études, & encore moins par celle de plusieurs langues. Les Grecs se bornoient à la leur, & les Romains n'ajoutoient au latin que le grec.

Les modernes sont forcés d'apprendre plusieurs langues, outre les deux langues savantes. Une des conséquences qui en résultent, est que nous préférons quelquefois d'écrire dans une langue étrangere que nous trouvons plus belle ou plus universelle que la nôtre. Les Savants n'écrivent qu'en latin qu'ils regardent comme le langage de l'univers & de l'éternité.

Mais chaque nation a sa maniere de concevoir les choses, & d'arranger & d'ex-

d'exprimer ses pensées. Chaque langue a son génie particulier qui dépend de tout ce qui constitue le caractere d'un nation. Les langues orientales sont pleines de métaphores hardies. Le latin, que parloit un peuple guerrier, est moins sonore & moins doux, mais plus hardi & plus concis que le grec. L'italien est maniable, harmonieux, & rempli d'images. Le françois est dégagé & aimable. L'espagnol grave & pompeux. L'anglois est aussi libre que la nation qui le parle.

Pour écrire dans une langue étrangere il faudroit, comme Protée, changer de forme & se dépouiller de son naturel (*) Cepen-

(*) Il nous semble que l'Auteur confond un peu le génie des peuples avec leurs langues. Les Occidentaux n'imagineront pas les métaphores hardies qui sont communes dans l'Orient; mais ils pourront écrire purement dans les langues orientales. Ceux qui écrivent en latin, en italien, en espagnol, en anglois, feront usage d'une langue moins douce & plus hardie que le grec; ils n'ôteront pas à l'italien sa souplesse & son harmonie, ni à l'espagnol sa pompe, ni à l'anglois sa liberté, en un mot, ils n'ôterons pas à ces langues les quali- tés

Cependant il faut avouer que, par exemple, plusieurs François du siecle passé ont bien écrit en italien, comme Raphaël du Fresne, Ménage, & Régnier Desmarais.

Il est moins difficile d'écrire dans une langue vivante que dans une langue morte, parce que les nations européennes ont beaucoup d'analogie dans leur maniere de penser, & parce qu'on peut s'aider beaucoup du commerce de ceux qui naturellement parlent la langue étrangere dans laquelle on veut écrire. La chose est fort différente pour les langues mortes, pour le latin par exemple.

Nous ne pouvons nous servir d'aucune des expressions fondées sur les mœurs, sur le

tés qui y tiennent; mais ils ne sauront pas en faire usage comme les nationaux, parcequ'ils n'auront pas le génie personnel qui accorde avec celui de le langue. Mais si Mr. Algarotti pense qu'on ne doit point écrire dans une langue étrangere, je doute qu'on puisse être en état de la juger. *Note du Journaliste.*

le gouvernement, & ſur la religion des Romains; & leur langue n'a point d'expreſſion qui convienne aux mœurs, au gouvernement, & à la religion de nos temps.

Suppoſons qu'on évite ces écueils. Qui pourra s'aſſurer d'avoir employé le mot qu'il falloit pour faire naître dans l'eſprit du lecteur préciſément l'idée qu'on veut; ſans parler de ces idiotiſmes, ou façons de parler qui dépendent uniquement de l'uſage?

Il eſt impoſſible que le ſtyle ſoit naturel & uniforme, parce que ceux qui veulent écrire en latin, ſont obligés de mendier les expreſſions chez des Auteurs qui n'avoient ni le même génie, ni le même ſtyle. (*)

Le nombre des Auteurs latins qui nous reſtent eſt ſi petit, que les Romains mêmes n'y trouveroient pas aſſez de mots pour

(*) Qui appercevra ces impropriétés, & cette diverſité de ſtyle dans un moderne qui écrit avec goût, & auſſi purement qu'il eſt poſſible? *Note du Journaliſte.*

pour exprimer toutes leurs idées. Comment y trouverions-nous ceux qui nous sont nécessaires pour indiquer tant de nouvelles découvertes & inventions? Nous ne pouvons pas imaginer de nouveaux mots; nous n'avons aucun droit sur les langues mortes, qui ne nous appartiennent pas. (*)

Il est sans comparaison plus difficile d'écrire en vers. La poésie demande beaucoup de force, de délicatesse, & de choix dans les expressions. Le poëte latin devroit

(*) Elles n'appartiennent à personne, précisément parce qu'elles sont mortes. Je ne vois pas pourquoi les modernes ne pourroient pas introduire dans le latin de nouveaux mots tirés du grec, de nouvelles périphrases formées de mots latins, & mêmes de mots nouveaux. Je sens bien qu'il faut être difficile à cet égard, & que cette liberté ne doit être accordée que lorsqu'on est assuré que la langue latine manque des mots dont on a besoin. Mais dans ce cas elle est permise,

- - - dabiturque licentia sumpta pudenter.

Horat. ad Pisones v. 51.

Note du Journaliste.

devroit donc avoir à sa disposition toutes les richesses de la langue latine; & ce ne seroit pas assez. Les poëtes du siecle d'Auguste inventoient des mots & des métaphores: c'est ce qu'un moderne ne sauroit faire dans une langue morte. Aussi tous ceux qui se sont mêlés de versifier en latin, ne sont que des rapsodistes: ils cousent ensemble des lambeaux empruntés des poëtes anciens qui nous restent. On s'apperçoit même souvent que les anciennes expressions ont amené la pensée, au lieu que la pensée devoit amener les expressions.

La conclusion de notre Auteur est, "qu'on ne sauroit trop applaudir à l'usage "qui semble aujourd'hui prévaloir, d'é-"crire en sa langue maternelle, *sur-tout* "*quand il s'agit de sujets, où l'imagi-*"*nation a beaucoup de part.*"

Cette limitation est remarquable, & le judicieux Comte s'explique plus clairement dans une de ses pensées diverses, (*) où il dit "On

(*) Tome V. pag. 446 - 448. *Note du Journaliste.*

"On doit écrire dans sa langue mater-
"nelle, quand il s'agit d'éloquence, de
"poésie, ou de matieres qui apartiennent
"proprement à l'esprit. Ce n'est qu'alors
"que nos ouvrages pourront plaire à nos
"contemporains, & passer à la postérité.
"Mais, lorsqu'il est question de matieres
"scientifiques, de choses utiles ou néces-
"saires à la société civile, il seroit à sou-
"haiter que les gens de lettres de tous les
"pays s'accordassent à écrire dans une
"langue commune à tous les peuples. Il
"y eut autrefois un Allemand rempli de
"zele pour le bien public, qui imagina je
"ne sais quel idiome formé de nombres,
"lequel auroit servi comme de chiffre
"universel à toutes les nations de la terre.
"D'autres ont souhaité que l'on cherchât
"un langage philosophique, composé de
"peu de racines, qui exprimassent les
"idées substantielles des choses, à peu
"près sur le modele de la langue Chinoi-
se.

(*) Voyez tome III. essai I. *Note du Journa-liste.*

"se. Mais, sans multiplier des inventions
"superflues, n'avons-nous pas la langue
"Latine pour servir de langue universelle?
"Elle est déjà, chez les nations de l'Eu-
"rope, la dépositaire de la Religion &
"des Loix: ne sauroit-elle l'être des dé-
"couvertes que l'on fait dans la Physique,
"dans la Médecine, dans les Arts? Il se-
"roit triste que ces découvertes restassent
"long-temps ensevelies dans une langue,
"avant de recevoir une nouvelle vie par
"la traduction qu'on en feroit en une au-
"tre. Et il n'y auroit point de risque que
"nos bibliotheques fussent surchargées de
"livres Latins modernes. Enfin, il fau-
"droit qu'on se comportât en cela com-
"me on le fait à l'égard des bâtimens pu-
"blics: ils sont presque tous construits
"sur le même modele; sauf aux particu-
"liers de bâtir à leur gré leurs propres
"habitations."

Le sujet du second essai est la langue Françoise; l'épigraphe, aussi tirée d'Horace, est,

----Se-

- - - *Sectantem lævia nervi*
Deficiunt animique - - - - (*)

Le françois est la langue que parle depuis long-temps une nation réunie sous un même souverain; l'italien est la langue d'un pays divisé en plusieurs états; cependant la premiere n'est soumise aux regles que depuis peu; & la seconde en a eu depuis sa naissance. Voila le phénomene; (**) en voici l'explication.

"Une langue est formée, lorsqu'elle a "des écrivains qui, tant en prose qu'en "vers, fournissent des expressions pour "tous les objets & pour toutes les pensées."

L'Italie

(*) Cette épigraphe me semble injurieuse & peu fondée; en tout cet article je ne trouve pas la solidité, les vues utiles, & la philosophie de Mr. Algarotti. *Note du Journaliste.*

(**) Le phénomene tel qu'il est exprimé ici, n'existe pas: de tout temps la langue françoise a eu des regles auxquelles elle a été soumise; l'Auteur vouloit dire que la seconde s'est perfectionnée beaucoup plus tard que la premiere. *Note du Journaliste.*

L'Italie eut d'abord le Dante, qui aussi savant qu'on pouvoit l'être alors, doué d'une imagination vive & forte, entreprit de parler de tout, choisissant avec un jugement exquis les expressions les plus commodes de tous les idiomes d'Italie. Le même siecle vit naître les Villani, le Passavanti, & plusieurs autres Auteurs très-polis, & sur-tout Boccace & Petrarque; qui traitant des sujets plus populaires & plus riants, mirent la derniere main à la langue italienne, comme Raphaël perfectionna la peinture, en joignant la douceur & les graces à la force & à la majesté de Michel-Ange.

La langue françoise n'eut avant François I, ni regles, ni préceptes, ni Auteurs estimables. Ce Prince travailla si heureusement à polir le langage, qu'il marchoit à grands pas vers la perfection, lorsque Catherine de Médicis devint Régente, & introduisit en France nombre d'italianismes. Ensuite vint Ronsard qui gâta la langue parce qu'il fit des tentatives indiscretes pour la perfectionner. Quelque

temps après vint Malherbe, poëte exact, mais de peu d'imagination; qui introduisit dans le style poétique, la symmetrie que le Nautre à depuis mise dans les jardins, qui devroient, autant que la poésie, seconder la Nature & présenter ses plus grandes beautés.

Enfin le Cardinal de Richelieu fonda l'Académie Françoise sur le plan de celle qui étoit déjà établie à Florence sous le nom de *la-Crusca.* Mais celle-ci fondée lorsque la langue italienne étoit déjà formée par des écrivains illustres depuis deux siecles, n'eut qu'à recueillir les mots qui se trouvoient dans ces ouvrages immortels. Les Médicis en fondant l'Académie de *la Crusca* créerent un corps de Trésoriers, lorsque la caisse étoit remplie de richesses.

L'Académie Françoise à son établissement trouva la France presque entiérement destituée de bons Auteurs. Elle ne put s'occuper qu'à dégrossir & à épurer la langue en faveur de ceux qui écriroient dans la suite. Elle la rendit plus simple & plus unie, lui donna une marche toujours

égale en l'assujettissant aux loix séveres d'une syntaxe inexorable, &, comme on l'a dit, en donnant une Grammaire aux François, l'Académie leur ôta la Poésie & la Rhétorique.

Aussi s'éleva-t-il contre l'Académie Françoise des plaintes, qui n'ont pas encore cessé. Fénelon, la Motte le Vayer, St. Evremond, Moliere peut-être, Racine, les Dacier, Bayle, Sanadon, Rollin, l'Abbé Du Bos, Voltaire &c. tous s'écrient contre le joug que les François se sont imposés à cet égard; mais personne n'ose le sécouer en suivant les vues que l'illustre Fénelon présenta à l'Académie même.

C'est ainsi que Mr. le Comte Algarotti résoud la question qu'il s'est proposé d'examiner. Un de nos Académiciens (*) l'a considérée sous une autre point de vue. Qu'il nous soit permis de donner ici le résultat de ses réflexions.

Le

(*) Mr. Bitaubé dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin pour l'an 1769, pag. 427-436. *Note du Journaliste.*

Le favant Académicien remonte à l'origine des langues italienne & françoife. Avant l'incurfion des Barbares, la langue latine étoit répandue dans les Gaules comme dans l'Italie; mais probablement cette langue étoit plus corrompue parmi le peuple dans le premier de ces pays que dans le fecond.

Les Hérules, les Goths, & les Lombards qui inonderent l'Italie, avoient fervi dans les armées des Empereurs, avoient été long-temps en commerce avec les Romains, & s'étoient familiarifés avec leur langue, ces peuples s'étoient beaucoup policés. Dion Caffius attribue aux Goths, à l'exclufion des autres Barbares, le favoir & la politeffe des Grecs. Théodofe aimoit & cultivoit les lettres.

Les Gaules furent la proie des Francs, qui eurent peu de commerce avec les Romains, enforte que la langue latine devoit être peu répandue parmi eux. Ils l'adopterent telle qu'ils la trouverent dans le pays qu'ils conquirent, c'eft à dire, fort

fort corrompue, & la corrompirent d'avantage.

La langue italienne & la langue françoise sont issues de la latine. La premiere, née sans beaucoup d'altération d'une langue parfaite, a conservé les germes de cette perfection, & s'est trouvé presque entiérement formée à sa naissance. Il a été facile de lui donner le peu qui lui manquoit. La seconde, s'étant beaucoup écartée de son origine, a dû se former d'elle même, & c'est l'ouvrage de plusieurs siecles. Le moule dans lequel fut jetté la langue françoise, étoit détruit en plusieurs endroits; celui dans lequel on a jetté la langue italienne, n'étoit qu'usé.

Ajoutez d'un côté la douceur du gouvernement des Lombards, & de l'autre la férocité des Francs, les possessions que l'empire grec conserva long-temps en Italie; les Papes dont plusieurs furent très-éclairés; la multitude des états, qui tenoient les esprits en haleine; & vous aurez plus de raisons qu'il ne faut pour juger

que

que les ténebres de l'ignorance furent moins épaisses en Italie qu'ailleurs.

D'ailleurs la langue italienne est très-poétique, caractere qu'elle a conservé de la langue dont elle dérive. Elle est forte quand elle le doit, & toujours douce, agréable, & harmonieuse au point d'inspirer les Musiciens. Très-riche en rimes, pouvant en sécouer le joug, se permettant l'abondance des épithetes, ne se réfusant pas aux inversions; elle a pu se fixer plutôt que la Françoise, qui de l'aveu général, n'est pas si propre à la poésie; car les poëtes peuvent bien perfectionner une langue, mais ils n'en détruisent pas le caractere; & une langue poétique enflamme le talent. . . . .

Il nous semble que Mr. Bitaubé s'attache plus à ce qui a précédé la naissance de la langue italienne; que Mr. le Comte Algarotti s'étend d'avantage sur ce qui a suivi cette naissance; & que ces deux essais contiennent la réponse complette à la question proposée. Revenons.

Nous

Nous ne nous arrêterons pas sur le troisieme essai destiné à prouver que les Italiens doivent renoncer à la rime dans les pieces de quelque étendue, & ne la conserver que dans les sonnets, les chansons &c. Nous écrivons en François, & l'Auteur convient que la poésie françoise ne peut pas se passer de rimes.

Dans le quatrieme essai sur la durée des regnes des Rois de Rome, le Comte Algarotti entreprend de confirmer la Chronologie de Newton. Cet essai a été analysé & considéré dans d'autres journaux.

Nous passons au cinquieme sur la bataille de Zama, avec l'épigraphe.

> *Quam multa vident pictores in umbra & in eminentia, quae nos non videmus ?*

tirée de Ciceron.

La journée de Zama décida du sort de Carthage & de celui de l'univers. Le succès de cette journée dépendit, selon le Chevalier Folard, de la colonne dont Scipion fit usage & qui lui donna la victoire.

Le

Le Comte en examinant le texte de Polybe fait clairement voir que la prétention du Chevalier Folard est destituée de fondement.

Dans le sixieme essai, qui a pour épigraphe ce vers de Voltaire,

Nous seuls en ces climats nous sommes les Barbares.

l'Auteur trace l'histoire rapide de l empire des Yncas.

Les Grecs & les Romains ne sont pas les seules nations qui méritent notre attention. Si les productions de l'Amérique ont enrichi notre Physique, son histoire peut enrichir notre législation & notre morale.

Dans l'Amérique septentrionale la République des Iroquois tient le premier rang par les conquêtes de ces peuples, par leur amour pour la liberté, par leur ardeur pour la gloire, par leur justice, leur intrépidité, leur constance, la maturité de leurs déliberations, leur promptitude dans l'exécution, & le desintéressement de leurs chefs.

L'Amérique méridionale nous offre de beaux modeles dans les Péruviens. Une famille s'éleve peu à peu à la domination du Pérou & du Chili, employe pour parvenir à un grand but les moyens les plus ſinguliers & la politique la plus conſommée, & donne des exemples de piété, de magnificence, & de courage.

Manco-Capac vers le milieu du treizieme ſiecle fut le Romulus de cet empire. Mais le Romain ſe dit fils de Mars à la tête d'une troupe de bandits; le Péruvien s'annonça pour fils du Soleil ſans partiſans. Il ſe dit envoyé pour tirer les hommes de l'état dans lequel ils croupiſſoient. Il leur enſeigna les arts les plus néceſſaires, & ſe conduiſit avec tant de prudence qu'il raſſembla nombre de ſauvages, ſe mit à leur tête, & fonda la ville de Cuſco, qui devint bientôt la Rome de ce vaſte empire. Ses ſucceſſeurs & deſcendants avec de plus grandes forces eurent de plus grands ſuccès.

Les Yncas étoient à la fois miſſionaires & conquérants. Les dogmes qu'ils enſeignoient,

noient, étoient qu'il y a un Dieu invisible créateur de tout; (*) que le Soleil est son image visible; & qu'ils étoient fils du Soleil & envoyés pour enseigner aux hommes les loix de la vie sociale, la religion, & les peines & les récompenses de la vie à venir. Ils enseignoient cette doctrine à la tête d'une armée, & n'attaquoient qu'en cas d'obstination & d'incrédulité. Pour autoriser leur mission ils ne faisoient valoir d'autres miracles, que le bonheur de leurs sujèts. Ils leurs enseignoient à filer la laine & le coton, & à cultiver les terres. Ils punissoient l'oisiveté comme un vol public. On donnoit aux aveugles & aux boiteux les ouvrages qu'ils pouvoient exécuter. Les vieillards étoient chargés de chasser les oiseaux des terres ensémencées.

Les terres conquises étoient partagées en trois portions égales, dont une étoit pour

(*) Ils l'appelloient Pachacamac. *Note du Journaliste.*

pour le Soleil, une pour les Yncas, & une pour les habitans.

Ces richesses donnoient de la majesté à la religion, & cette majesté étoit augmentée par une certaine austérité qu'on y avoit mêlée. Les Vierges consacrées au Soleil en sont une exemple.

La magnificence du temple, des fêtes qu'on célébroit à l'honneur du Soleil, & de tout ce qui avoit quelque rapport au Souverain, étoit poussée au plus haut point. Ces Princes, chefs de la religion, de la jurisprudence, & du militaire, avoient concentré en eux toute l'autorité. Ils ne prenoient jamais d'épouse que dans leur famille. Ils visitoient souvent les provinces, & veilloient avec un soin continuel au maintien de la justice & à l'observation des loix.

La famille des Yncas, dont le Roi étoit chef, s'élevoit infiniment au dessus des autres, & étoit presque regardée comme au dessus de la condition humaine. Cependant Manco-Capac honora du titre

d'Yncas

d'Yncas les premiers peuples qui se soumirent à lui.

Les Yncas couvroient toutes leurs expéditions militaires du prétexte de la religion. Cependant ils toléroient tous les cultes qui n'étoient pas directement opposés au leur, & savoient prévenir ces divisions qui dégénerent en sectes, & bouleversent les états.

Ils laissoient dans leurs emplois les généraux des peuples vaincus, en les subordonnant à l'Ynca qui gouvernoit la province. Ils attiroient à leur cour les enfants de ces généraux, sous prétexte de leur faire honneur, mais en effet pour les garder comme ôtages, & pour leur inspirer des sentiments avantageux au gouvernement.

Les Yncas envoyoient des colonies dans les provinces conquises, y bâtissoient des temples & des forteresses, & les ornoient d'aqueducs & de grands chemins. Ils vouloient sur-tout que leurs sujets parlassent la langue de la capitale.

. . . .

Ils étoient très-exacts sur la discipline militaire. Ils soumettoient à des épreuves rigides les jeunes Yncas avant de les armer chevaliers, & ne regardoient la paix que comme une préparation à la guerre. Mais ils défendoient aux peuples toute science comme un secret du gouvernement. Ils ne les instruisoient que dans les arts méchaniques; & ils y ont eu des succés étonnants. Pour s'en convaincre il suffit de comparer les arts des Péruviens avec leur stupidité. Par la force de la législation, l'agriculture y étoit portée à une grande perfection; les restes des forteresses, des ponts, des canaux, des grands chemins, des temples, nous donnent une grande idée de ces ouvrages. On ne peut pas comprendre comment ces peuples sans l'usage du fer & des machines, ont construit des édifices, qui par la grandeur & la magnificence, égalent ceux des Romains & des Egyptiens.

On ne sauroit assez admirer les sages réglements que les Yncas avoient établis dans leurs vastes états, & sur-tout ceux

qui

qui regardent l'éducation des enfants. Pour s'en former une juste idée il suffit de remarquer que si un jeune homme commettoit quelque faute, on punissoit sévérement le pere & légérement le fils. Aussi de treize Rois qui ont gouverné le Pérou, douze ont été excellents.

M. le Comte Algarotti dans son septieme essai examine pourquoi les grands Génies paroissent ensemble & fleurissent dans le même temps; question qu'exprime l'épigraphe tirée de Paterculus.

Quis enim abunde mirari potest, quod eminentissima cujusque professionis ingenia in eandem formam & in idem arctata temporis congruant spatium?

L'Auteur rapporte & réfute les réponses qu'on à faites à cette question, & conclut par nier le fait qu'elle suppose.

On a rapporté ce phénomene littéraire tantôt aux causes physiques, tantôt aux causes morales. Les uns ont dit qu'il y a des siecles favorables au génie, comme il y a des années heureuses pour les fruits de la terre. Mais pourquoi ces bénignes

fluences ne s'étendroient-elles que sur un petit nombre d'artistes & d'écrivains? (*)

D'autres ont recours aux causes morales; à la tranquillité de l'état, à sa grandeur, & sur-tout à la faveur des Souverains.

On répond que la tranquillité de l'état ne contribue en rien au développement des esprits; qu'au contraire c'est dans les temps de trouble & de confusion que paroissent les grands hommes. Le siecle de Periclès, & celui de César & d'Auguste n'ont été rien moins que tranquilles.

A la grandeur des états, on peut objecter la Toscane, petit pays qui a produit nombre d'esprits supérieurs en tout genre.

L'Histoire montre que la faveur des Princes a été autant nuisible que favorable à la république des lettres. D'ailleurs les Souverains véritablement savants, ou guidés

(*) Ce *pourquoi* resteroit sans réponse, qu'il ne deviendroit pas pour cela une bonne réfutation. *Note du Journaliste.*

guidés par ceux qui le sont, ne peuvent que prévenir la décadence des lettres, & soutenir un certain nombre d'Auteurs médiocres. (*)

Mr. Racine, Fils, dans son *discours sur la décadence des esprits*, pense qu'après le regne de l'ignorance ou du faux, le succés ou l'autorité d'un seul qui apperçoit la lumiere de la vérité, suffit pour ouvrir les yeux, même de ceux qui travaillent dans des genres différents, parce que tous imitent la Nature, & se servent réciproquement d'exemple. C'est ainsi que Corneille excita les talents, & fut le pere de cette foule d'écrivains & d'artistes qui brillerent en France dans le siecle de Louis XIV.

Il est incontestable que les succès d'un génie heureux sont un puissant éguillon pour ceux qui s'attachent au même art, ou à des arts qui ont quelque affinité avec celui-

(*) La protection la plus puissante donne bien l'envie d'exceller, mais non les forces pour réussir. *Note du Journaliste.*

celui-là. "Les leçons que donne Horace "dans sa Poétique, pourroient, à peu "de chose près, s'approprier à la Peintu-"re, à la Sculpture, à l'Architecture, à "la Musique."

Mais tous les sujets sur lesquels s'exerce l'esprit des hommes, sont-ils liés si étroitement? Quel rapport trouvera-t-on entre les beaux Arts & la Physique ou la Métaphysique? L'histoire nous enseigne que les arts & les sciences n'ont pas toujours marché d'un pas égal. Pendant que les Grecs excelloient dans l'éloquence, dans la poésie, & dans les beaux arts, ils étoient fort ignorants en Physique. Pendant que les Romains possédoient les Orateurs & les Poëtes les plus parfaits, Virgile & Horace mettoient dans le même rang le flux & le reflux de la mer, l'inégalité des jours d'été & d'hiver, & les différentes phases de la lune. Pendant que l'Italie moderne nourrissoit dans son sein ces grands hommes qui ont ressuscité les arts & les beaux jours d'Athenes & de l'ancienne Rome, on s'occupoit de la Philoso-phie

phie scholastique; au contraire pendant que Galilée jettoit les fondemenrs de ce superbe édifice que Newton a élevé, le Marino avec un petit nombre d'imitateurs, malgré le nombre & le poids des auteurs de bon goût, couvroit la littérature italienne de cette tache qui la défigure encore aux yeux de plusieurs étrangers. Pendant que les arts & les lettres florissoient le plus en France, la Physique étoit hérissée de matiere striée & de tourbillons, & le Parlement songeoit à donner un arrêt en faveur d'Aristote & contre la Philosophie moderne. Tant il est vrai que les succès d'un grand génie se bornent aux arts analogues à celui dans lequel il excelle (*)

Son exemple ne produira pas dans tous les pays (**) l'effet que l'exemple de Corneille

(*) Et même pas toujours. Le Giotto étoit ami intime du Dante; & l'excellent poëme du dernier ne rendit pas le premier meilleur peintre. *Note tirée de l'Auteur.*

(*) J'ajouterois, ni dans tous les temps. *Note du Journaliste.*

neille produisit en France. Les pays qui parlent la même langue & sont sujets au même maître, ont une capitale, un centre où se réunissent les talents de la nation, & d'où leur influence se répand jusqu'aux extrémités les plus éloignées. Mais dans les pays séparés en divers états, l'influence du génie trouve à peu près les mêmes limites que l'autorité du Souverain. De-là vient que le nom & les chef-d'œuvres d'Homere & du Dante demeurerent si long-temps stériles en Grece & en Italie.

Mr. le Comte Algarotti pense "que "dans les contrées où les arts & les sciences ont pris naissance & reçu leur premiere culture, les hommes qui y excellent, doivent paroître les uns après les autres & à certains intervalles de temps; mais qu'au contraire ils doivent paroître comme en troupe dans les pays où "les arts & les sciences, redevables de leur origines & de leurs progrès à un "autre climat, viennent à être transplantés comme des objets étrangers."

En

En effet il faut beaucoup de temps pour découvrir, polir, perfectionner, & réduire en système tout ce qui forme le corps d'un art ou d'une science; il en faut beaucoup moins pour exécuter un bel ouvrage & faire de grands progrès dans les arts & dans les sciences qu'on trouve déjà perfectionnées. C'est ainsi que les Russes ont en peu de temps atteint dans les arts de la guerre & de la navigation qu'ils ont reçus des autres, un degré de perfection où les inventeurs ne sont parvenus qu'après une étude de plusieurs siecles.

La raison & l'histoire disent également que les arts qui se perfectionnent les premiers, sont ceux qui, dépendant surtout de l'imagination, n'exigent pas une longue suite d'observations. La Poésie sera la premiere; elle sera suivie de la Peinture & de la Sculpture; après, viendront les Sciences qui dépendent d'une longue chaîne de principes & d'observations, & sont des marques certaines que le génie de la nation est parvenu à sa maturité.

turité. C'eſt ce qui arriva dans la Grece. La Poéſie parut avec éclat dans Homere, parvint à ſon plus haut point ſous Philippe & ſous Alexandre, & ſe ſoutint juſqu'au temps de Callimaque & de Théocrite. Lorſque la Poéſie étoit à ſon plus haut degré, on vit briller l'Éloquence, l'Hiſtoire, la Peinture, & la Sculpture. La nation atteignit ſon point de maturité du temps d'Archimede. Ainſi les Grecs inventeurs des arts & des ſciences, mirent environ ſix ſiecles à parvenir à la maturité.

A préſent, conſidérons les Italiens, non pas inventeurs, mais reſtaurateurs. Chez eux la poéſie renaquit la premiere avec le Dante; elle atteignit ſon plus haut période ſous Jules II. & ſous Léon X., temps au quel fleurirent auſſi l'Hiſtoire, la Peinture, la Sculpture, & l'Architecture. Cet état de force dura en Italie juſqu'au ſiecle ſuivant qui vit naître le Chiabrera ſupérieur à tout les Lyriques italiens, & le Galilée fondateur de la bonne Phyſique. Il n'y a que trois ſiecles depuis le Dante juſqu'à

jusqu'à Galilée. Il est plus facile de renouveller que d'inventer.

Les anciens Romains & les François du siecle passé reçurent les arts & les sciences toutes formées ; & ils y firent des progrès rapides. Il est à présumer que l'unité du gouvernement y contribua beaucoup. Il faut dire la même chose de l'Angleterre.

"Il paroît donc que ceux qui ont trai-"té notre question, ont cherché avec "beaucoup d'esprit & de subtilité, la rai-"son d'un fait qui n'existe que dans leur "imagination." (*)

L'hui-

(*) Il nous semble que l'Auteur résoud fort bien une partie du problême proposé Quand il s'agit d'invention, on invente & on perfectionne d'abord ce qu'il y a de plus facile. Ensuite, les hommes encouragés par les prémiers succès, secondés par les lumieres acquises, passent à des choses plus difficiles. Il est naturel qu'avec de plus grandes forces, & un plus grand nombre de champs où l'on puisse s'exercer, il y ait plusieurs hommes qui se distinguent dans le même temps.

Quand

L'huitieme essai, qui a pour épigraphe les mots tirés d'Horace,

- - - - Alterius sic
Altera poscit opem res, & conjurat amice.

roule sur la question si les différentes qualités des peuples viennent de l'influence du climat, ou de la législation.

Bodin,

Quand il s'agit d'adopter les inventions d'une autre nation, il est aussi naturel qu'un grand nombre de bons génies, animés par la nouveauté, par l'utilité, & par la beauté des arts & des sciences, s'y livrent avec ardeur, & y réussissent.

Mais pourquoi ces hommes qui se sont illustrés, ne sont-ils pas suivis d'autres qui se distinguent également? Pourquoi Sophocle, Euripide, Démosthene, Platon, Zeuxis, Apelle, Lysippe, Protogene chez les Grecs; le Bembe, la Casa, Fracastor, Sannazar, Guichardin, Michel-Ange, Raphaël, le Titien, le Correge chez les Italiens, Paschal, Corneille, Racine, & tant d'autres Auteurs du siecle de Louis XIV. chez les François; Lucrece, César, Cicéron, Salluste, Tite-Live, Virgile, Horace &c. chez les Romains, n'ont ils pas eu des successeurs dignes d'eux? *Note du Journaliste.*

Bodin, l'Abbé du Bos, & sur-tout Montesquieu attribuent tout aux causes physiques, & principalement au climat. Machiavel & Hume prétendent que c'est aux causes morales que les nations doivent & leur destinée & leurs qualités. Mr. le Comte Algarotti soutient avec Hippocrate qu'il faut attribuer le caractere des nations au concours des causes physiques & des causes morales; mais que l'influence des dernieres est plus forte & plus marquée que celle des premieres. Notre Auteur prouve toutes les parties de sa these par l'histoire ancienne comparée à la moderne, ayant soin, lorsqu'il est nécessaire, de comparer une nation à elle même en différents siecles, sous différents gouvernements, & professant des religions différentes. On sent qu'il n'est pas possible de donner un extrait d'une foule de faits & de passages d'Auteurs anciens & modernes.

Nous passons donc au neuvieme essai sur le Paganisme, auquel l'Examen du Prince de Machiavel a fourni cette épigraphe.

Tourner l'art du raisonnement contre le bien de la Société, c'est se blesser d'une épée qui ne nous a été donnée que pour nous défendre.

Le but de l'Auteur est de montrer que le Paganisme même a été utile aux hommes. La multitude ne se conduit point par la raison; elle a besoin d'une autorité, & d'une autorité extraordinaire. La fondation des religions a été une entreprise salutaire; & le dessein de ceux qui ont tâché de les abolir, a été pernicieux. Aussi de tout temps on a rendu les plus grands honneurs à Numa, & à Zoroastre, & l'on a puni les Protagoras & les Diagoras, & défendu certains livres. Ce n'est pas que les recherches sur la nature & le culte des Dieux, fussent interdites aux Philosophes; mais elles l'étoient au peuple, qui ne peut pas les comprendre, & qui est fait pour bien agir, non pour bien raisonner. C'est pourquoi les Souverains, sans entrer dans aucune dispute philosophique, se couvrirent de l'autorité divine, & inventerent des images sensibles

qui

qui peignissent aux yeux du peuple la Divinité invisible qu'ils partagerent en plusieurs Dieux de différentes figures & dénominations pour s'accommoder à la foiblesse des hommes, comme le remarque Pline. Les Romains attribuerent à leurs Dieux un caractere bienfaisant; & toutes leurs institutions tendoient au bonheur des hommes. Vitruve nous avertit que l'examen qu'ils faisoient des entrailles des victimes, avant de bâtir des villes ou de dresser des camps pour y séjourner, avoit pour but de juger par leur constitution de la salubrité de l'eau & du climat. On sent l'avantage que les Chefs de l'état tiroient des auspices & des augures pour conduire le peuple, & encourager ou retenir les armées.

Tant que les Romains observerent exactement la religion, ils jouirent d'une grande prospérité, qui s'évanouit avec le respect pour le culte. C'est ce qu'ont remarqué Tite-Live & Ciceron parmi les anciens, & Machiavel parmi les modernes. Polybe attribue les vertus des Ro-

mains à leur attachement pour la religion; & il rejette sur le peu de cas qu'en faisoient les Grecs de son temps, tous les vices qui les deshonoroient.

L'Auteur avoue que la religion poussée à l'excès a causé des malheurs. Mais les Payens, même les moins philosophes, ont distingué la religion de la superstition. Ce ne sont pas, dit Ciceron, (*) les seuls philosophes qui ont fait cette différence, mais aussi nos ancêtres.

La religion, qui est si utile aux états, ne dérange pas le cerveau des particuliers. On n'a qu'à jetter les yeux sur les grands hommes en tout genre qui sont sortis des nations les plus religieuses. Les principes de la religion n'ont rien de contraire aux beaux arts, ni aux arts méchaniques. Ils n'ont aucune liaison marquée avec les principes de la Philosophie; mais cette sublime science s'éleve assez haut pour voir par-tout la main du Créateur. Voudroit-

(*) De nat. Deor. lib. II. Cap. 28. *Note de l'Auteur.*

droit-elle, en supprimant une vérité si grande & si utile, ôter au peuple le motif le plus puissant qu'il ait pour être vertueux?

Au contraire, tout vrai Philosophe, s'il est obligé de parler de quelque vérité dont on puisse abuser, suivra l'exemple de Platon, qui consulté par Denis sur quelques points délicats de Métaphysique, non seulement dit son sentiment en mots couverts, mais de plus pria Denis de brûler sa réponse après l'avoir lue.

"Si les fausses religions n'ont pas été "inutiles à la Societé civile, & si elles "n'ont pas aveuglé ceux qui les professoient, on doit avouer que l'eclat de la "verité même ne pourra que donner de "nouvelles forces à notre entendement; "& que le genre humain doit tirer une "utilité infinie de la parole de Dieu; c'est "à dire, de cette religion qui fidellement "observée, rend l'homme heureux dans "cette vie, & souverainement heureux "dans l'autre."

Des

Descartes fait le sujet du dixieme essai, dans lequel notre Auteur examine les œuvres de ce Philosophe, & en montre les erreurs & les emprunts d'une maniere qui ne permet pas un extrait. En voici la conclusion. (*)

"Par tout ce que nous venons de dire, "il n'est pas fort difficile d'apprécier Des-"cartes. Tant par son mérite réel que sur "l'idée qu'on a de lui en France, il est à "plusieurs égards, comparable à Cor-"neille, ce génie supérieur à qui ses "compatriotes donnent le nom de grand, "aussi bien qu'à notre philosophe. Ils "prétendent que l'un a introduit au théa-"tre, dont il est le fondateur, les trois "unités, d'action, de temps & de lieu; "que l'autre a amené dans la philosophie, "qu'il a créée, les idées distinctes, & la "vraie méthode; & qu'ainsi nous som-"mes redevables à l'un des plaisirs les plus

"déli-

(*) Oeuvres du Comte Algarotti, édition de Berlin Tom. III. pag. 383-386. *Note du Journaliste.*

« délicats de l'esprit, & à l'autre de l'art
« de penser juste. A les entendre, ne di-
« roit-on pas qu'avant Descartes l'univers
« étoit plongé dans les ténebres de la plus
« profonde ignorance que ce philosophe
« est venu dissiper tout d'un coup; &
« qu'avant Corneille nous n'avions aucune
« production dramatique réguliere? Ce-
« pendant plus d'un siecle avant le poëte
« François, le Trissin nous avoit donné
« *Sophonisbe*, la premiere tragédie mo-
« derne faite selon les regles; & le Se-
« cretaire Florentin avoit fait paroître la
« *Mandragore*, comédie comparable à
« tout ce que les anciens ont de plus beau.
« On doit avouer que ni Descartes ni Cor-
« neille ne se sont fait scrupule d'emprun-
« ter des étrangers tout ce qui pouvoit
« leur convenir. Tous les deux connurent
« mieux les regles de leur art qu'ils ne les
« suivirent, & ils se laisserent dominer
« par leur imagination. Les pièces de l'un
« sont à peu près la peinture fidelle de
« l'homme, comme la Physique de l'autre
« est l'image véritable de l'univers. Quoi-

« qu'on

« qu'on fasse sonner si haut le nom de
« Corneille, de tant d'ouvrages dramati-
« ques qu'il a donnés, il n'y en a qu'un
« très-petit nombre qui se soutienne au
« théatre; & pour Descartes, on ne lit
« gueres que ses œuvres mathématiques.
« Ne seroit-ce point faute de bien con-
« noître l'idole, qu'on lui prodigue tant
« d'encens?

« Ce n'est pourtant pas que nous vou-
« lions jeter de l'ombre sur le nom bril-
« lant de ce philosophe. On l'admirera
« toujours pour la vaste étendue de son
« génie, pour avoir reculé les bornes de
« l'Algebre en l'appliquant à la Géomé-
« trie, pour avoir su se faire une école si
« nombreuse; & malgré tous ses défauts
« on le regardera comme un des flambeaux
« du monde philosophique. On trouve
« dans tous ses écrits, des traits marqués
« d'un grand génie: à quelque petite
« chose près, sa dissertation sur *la Mé-*
« *thode* est un chef-d'œuvre, & comme
« le coup d'œil d'un aigle qui promene
« ses regards sur le monde scientifique.

« Si

"Si on lui refuse donc la gloire d'avoir "été le confident de la Nature, & d'avoir "appris aux hommes à penser; si on ne "dit pas avec quelques-uns de ses parti- "sans, que le même ordre que Dieu a "mis dans le ciel & entre les étoiles, se "trouve dans l'esprit & entre les pensées "de Descartes; au moins doit-on lui assi- "gner un rang des plus honorables parmi "les précepteurs du genre humain. Les "philosophes doivent en user à l'égard de "Descartes, comme les érudits en usent "à l'égard de Jupiter, qu'ils ne font des- "cendre de l'Olympe où les poëtes l'ont "élevé; que pour le remettre sur le trône "de Crete où les historiens l'ont placé."

On parle du Commerce dans le onzieme essai, dont l'épigraphe tirée de Virgile, est

Naviget, hæc summa est - - -

Cet essai contient une histoire très-abrégée du commerce.

Le anciens n'en faisoient pas grand cas. La guerre qu'Auguste déclara aux Arabes, semble la premiere tentative que

les anciens aient faite pour s'emparer du commerce par la force des armes.

On prétend que le premier traité de commerce est celui que Justinien fit avec Ellesteé Roi d'Ethiopie. Ce Prince devoit fournir des secours à l'Empereur contre les Persans, & l'Empereur devoit obliger ses sujets à tirer les soyeries de l'Ethiopie, non de la Perse, comme ils faisoient auparavant.

Nous ne suivrons pas notre Auteur dans le reste de cet essai, parce que ce sujet a été depuis lui traité à fond par plusieurs écrivains très-estimables.

K.

(L'extrait des autres volumes dans les journaux suivants.)

DE-

DESCRIPTION DE L'ARABIE, par Mr. Niebuhr &c.

SECOND EXTRAIT. (*)

Un voyageur qui veut décrire un pays en homme inſtruit & éclairé, doit ſuivre la méthode des bons peintres qui faiſant d'abord attention au *coſtume* & au local, tâchent de ſaiſir les attitudes & les geſtes des perſonnes dont ils veulent tracer le caractere. Les lumieres de la phyſique ſervent à nous éclairer ſur le climat & le local d'un pays; & l'eſprit obſervateur joint au commerce du monde nous met au fait de ce qui concerne les mœurs. Un peintre ne peut jamais bien exécuter un tableau, que d'après un deſſein exact & fini: de même un voyageur qui veut être

(*) Voyez le premier extrait de cet ouvrage dans le ſecond volume de ce Journal, pag. 306 & ſuivantes.

être instructif par les détails, doit posséder l'art de peindre la nation en grand, ou de la dessiner telle qu'il faut la concevoir dans chaque fait particulier.

En suivant cette méthode, Mr. Niebuhr donne premièrement des notices générales du climat de l'Arabie, des sentiments que les Arabes ont sur leur noblesse, de leur Religion, Caractere, Mœurs & usages, quant à l'hospitalité, à la polygamie, & a la façon de penser, soit naturelle, soit artificielle; je veux dire quant à leur savoir dans l'Astronomie, la Chymie, la Médecine, l'Eloquence, & la Poésie. A ces notions générales qui font connoître le physique du pays & le moral des habitants, il joint encore des traits intéressants & curieux tirés de l'histoire naturelle de l'Arabie, ou des observations rares & bien choisies sur les substances métalliques & végétales de ce pays, sur les animaux, l'agriculture, & les différentes productions de la presqu'isle.

Dans l'Arabie comme dans la plûpart des pays de la Zone torride, il n'y a que deux

deux ſaiſons, ſavoir, la ſaiſon ſeche & la ſaiſon pluvieuſe. C'eſt à la diverſe tranſpoſition & durée de ces deux ſaiſons de l'année dans les pays chauds, qu'il faut attribuer la variété de leurs productions. La nature agiſſant près de la ligne avec toute la force de ſon influence directe, n'a pas beſoin d'appeller à ſon ſecours les ſaiſons intermédiaires qui ſont néceſſaires dans les pays tempérés, où le principe végétal, qui tend chaque année à ſon dernier terme, nous retrace dans l'arriere-ſaiſon la caducité d'une vieilleſſe débile & infirme. Comme la chaleur vitale ſe retire alors au ſein de la terre, cette chaleur n'eſt reproduite que par l'action graduelle & ſucceſſive du principe de la végétation, dont l'impreſſion ſi ſemblable à celle qui fait éclorre le germe du génie & de la penſée, rend la ſaiſon des fleurs pleine de délices & de ſalubrité pour l'homme. Si la variété des ſaiſons offre aux Européens des plaiſirs très-variés, l'uniformité ſtable & permanente des temps ſecs & humides fournit aux Arabes les

moyens de régler de la maniere la plus sûre tous leurs travaux rustiques. Dans l'Jemen le temps pluvieux commence vers le milieu du mois de Juin & finit vers la fin de Septembre. La saison pluvieuse tombant dans les plus grandes chaleurs, c'est la nature qui fait les frais de la température de l'air; & c'est un vrai bonheur pour ce pays, comme c'en est un pour ces imaginations brûlantes qui sont si sujettes à donner dans les paradoxes, lorsque le sang froid de la raison trace la forme de leurs images, & mesure la force de leur accès. La côte orientale de l'Arabie ne jouit pas de la même température d'air, puisqu'à Maskat & dans le pays montagneux, la saison pluvieuse commence à peu près le 21 Novembre & dure jusqu'au 18 Fevrier. Dans la province d'Oman, le *Seif*, ou le temps humide, est compris entre le 19 Fevrier & le 20 Avril. Ainsi la nature dont les opérations se reglent & se modifient sur le local, en variant l'époque des pluyes, a varié en même temps le sort des divers habitants de l'Arabie.

Une

Une Athmosphere dont les révolutions périodiques ont tant de diversité quant à leurs termes, doit aussi avoir beaucoup de variations par rapport aux divers degrés de chaleur. A Sana, capitale de Jemen, le thermometre de Fahrenheit n'a jamais passé le 85 degré depuis le 18 jusqu'au 24 Juillet; au lieu que dans la province voisine de Tehama, qui est sur les bords de la Mer rouge & par conséquent plus basse que l'Jemen, le thermometre étoit presque toujours au 98 degré depuis le 6 jusqu'au 21 Août. La chaleur devient alors insupportable par une espece d'inertie ou une sorte de calme total de l'air, que le moindre souffle de vent ne vient rafraichir. Pendant qu'il gele dans les nuits d'hiver à Sana, le thermometre est à Lohéja, ville maritime de la province de Tehama, au 86 degré, comme dans les plus grandes chaleurs de nos étés. Ces observations météorologiques font voir, que l'Arabie ressemble à quelques contrées de l'Amérique, où la différente hauteur des différens pays met une si

grande diversité dans l'intensité de la chaleur. Les Arabes nomment leurs Chaleurs les *Smum*, & c'est aussi de ce nom qu'ils appellent un vent mortel qui souffle dans le désert entre Bazra, Bagdad, Alep & la Mecque dans les plus grandes chaleurs. Comme les dangers auxquels un peuple est exposé, le rendent inventif pour s'en garantir, les Bedouins, ou les habitants du désert ont un pressentiment de l'arrivée du Smum, soit par l'odorat, soit par quelque autre signe que l'expérience leur fournit, de sorte q'entrainés par un instinct physique ils se jettent d'abord à terre tandis qu'un sentiment d'humanité les fait crier pour avertir tous les étrangers de se précautionner de la même maniere contre le danger. Un Chirurgien françois qui vouloit braver ce phénomene pour l'observer, ne se rendit pas à l'avis des habitants, & périt avec les imitateurs de son audace. L'air rendu trop ou trop peu élastique est également préjudiciable à l'homme. Le vent brûlant qui vient de la Lybie, & parcourt l'Egypte dans le temps

où

où l'air est imprégné des exhalaisons du Nil, est peut-être la cause des maux qui affligent les Egyptiens. En Arabie, une espece de Zéphyr tant soit peu plus chaud que l'air de ce pays ne l'est dans les grandes chaleurs, suffit pour étouffer l'homme, en rendant la respiration impossible par le défaut d'un air élastique & propre à respirer. En considérant la cause de cet état, il est aisé de concevoir qu'on à pu faire revenir ceux qui paroissoient morts d'épuisement, & que des personnes différemment accablées de lassitude n'en ont pas également souffert. Il y a même une espece d'analogie entre l'état de ces épuisés & celui des noyés, qui secourus à temps ont été rendus à la vie.

Nous ne connoissons pas ces ravages causés par les vents brûlants du midi; mais nous savons au contraire par l'expérience que la succession trop subite du chaud au froid altere nos humeurs. Il n'en est pas de même dans les isles du Golfe Persique, où l'Auteur en imitant la conduite des nationnaux, n'a, à ce qu'il

assure, jamais si bien dormi que quand son lit exposé en plein air étoit entiérement humecté de l'abondante rosée qui tomboit pendant la nuit. Selon le récit de ce témoin oculaire, tous les habitants de l'isle de Charedsi & de Maredin couchent en plein air depuis la mi-Mai jusqu'au mois d'Octobre. Ce qui fait penser que ce n'est pas l'alternative du froid & du chaud, du sec & de l'humide qui est vraiment nuisible, mais l'alliage des parties impures qui tombent avec la rosée. Un air aussi pur que celui de ces isles ne contenant aucune de ces parties hétérogenes, servoit à restaurer les forces & à donner un nouveau principe d'activité & de vie.

Un pays dont le physique est monté sur un ton d'uniformité presque invariable, imprime aux habitants une façon de penser à peu près semblable; non parce que le moral doit être déduit du climat; mais parce que c'est sur le climat qu'on voit que les nations reglent leurs genres de vie, d'où naissent les mœurs & les notions publiques. L'Arabe dont le genre de

vie

vie est fort simple, ne reconnoit pour authentiques d'autres titres de noblesse que ceux qui sont attachés à la qualité de Souverain & de Législateur. Les descendants des Seigneurs qui ont joui de la souveraineté dans leurs cantons, se croient ennoblis par l'indépendance qu'ils ont sû conserver & perpétuer dans leurs familles. Comme l'Arabe ne sépare jamais l'idée de puissance de celle d'élévation, il ne regarde pour nobles que ceux qui peuvent se soutenir par eux-mêmes. La difficulté qu'a l'Oriental de séparer le nom de la chose, & le signe de ce qu'il doit signfiier, est la principale cause de ce qu'en Orient la noblesse est si peu variée. C'est à la postérité des *Scheichs* ou Seigneurs indépendants, & à celle de Mahomet, que se réduit toute la noblesse Arabe. Les *Schérifs* ou *Emirs* qui prétendent être issus du Prophete, sont fort nombreux. L'Auteur allegue une raison très-plausible de cette propagation qui va presqu'à l'infini, & qui tiendroit du prodige, si l'on ne savoit avec quel soin on s'empresse d'appar-

 tenir

tenir à une famille décorée des plus hautes distinctions.

Tous ces prétendants à la couronne & au Sacerdoce étoient persécutés sous les Califes, & dispersés dans plusieurs provinces : ils s'allierent donc avec les familles les plus puissantes. Ayant besoin d'appui & se trouvant nécessités a renforcer leur parti, ils ne firent pas difficulté de se servir de la voye d'adoption, & donnerent les noms de Schérif & de Seid à ceux qui les pouvoient seconder. Les Schérifs de Maroc qui sous le nom de *Sidi* (Seigneur) regnent encore aujourd'hui sur l'ancienne Mauritanie, font voir ce que le zele de la religion a pu opérer en faveur de ces descendants de Mahomet, dont la puissance à force d'être absolue est devenue terrible. Entre tous ces Schérifs les originaires de la province de Hedsiâs, sont réputés les plus nobles, parce qu'ils se sont le moins mésalliés. Les deux branches principales sont celles de Hassan & de Hossein, tous deux petits fils de Mahomet par sa fille Fatimah, épouse d'Ali,

qui

qui fut le quatrieme Calife ou vicaire du Prophete. Il est très-remarquable que ces deux branches soient réellement distinctes, par la profession des armes que l'ainée à suivie, & par la profession des lettres à laquelle la branche cadette à été constamment attachée. Ainsi les gens de la plus haute extraction parmi les Musulmans, & qui plus est des saints, se font un mérite de la culture de l'esprit, & ne croient pas se dégrader en faisant de l'étude une de leurs principales occupations. C'est dommage que le goût des belles connoissances n'ait pas plus percé dans ce pays, puisque des gens de qualité attachés aux lettres par état seroient intéressés eux-mêmes à les protéger.

On est si soigneux de conserver & de multiplier la sainte race des Schérifs, qu'on n'est pas traité d'ignoble quoique la Mere fût esclave. La réponse que fit sur cette matiere délicate un Turc à Mr. Niebuhr dépose en faveur de la fermeté de la foi & de la confiance que les Orientaux mettent dans la vertu de leurs épouses. L'on,

lui dit le bon homme, n'est-il pas toujours or qu'on le mette dans une bourse de soie ou dans une de cuir? Si les Orientaux avec toutes les précautions qu'ils prennent pour se garantir des embûches de l'amour, devoient encore craindre d'échouer, ils seroient les plus malheureux des hommes. En Occident où les sentiments remplacent les verrouils, & où l'on se contente de la certitude morale, l'on fait aller de pair l'origine maternelle avec celle que l'on a du pere. Ainsi les diverses façons de juger se reglent sur les coutumes & les façons d'agir des peuples.

Cette diversité se fait voir dans les choses qui regardent la religion; comme dans tout le reste. L'intolérance mahometane, par exemple, n'est pas civile comme en Europe, mais simplement religieuse & personelle. Il y a des Banians dans le Jemen; à Mascat ils ont des pagodes dans leurs maisons, & ils brûlent publiquement leurs morts. L'Jman leur défendit d'amener leurs femmes; mais ce ne fut point par un scrupule de religion; ce

fut

fut pour prévenir les violentes disputes qui s'étoient une fois élevées parmi les Musulmans au sujet d'une belle Indienne. Pour les Chrétiens & les Juifs qui vivent tranquillement dans ce pays, ils n'ont qu'à éviter tout commerce avec des filles Mahométanes, & à s'abstenir de passer sur le saint district de la Mecque.

Les trois sectes de *Sunni*, de *Schia*, & de *Zeidi* sont répandues dans toute la presqu'isle. Le Souverain du Jemen qui est en même temps Iman ou prêtre, regne sur des Sunnites, quoiqu'il soit lui-même de la secte des Zeidites, sans avoir jamais besoin de publier des édits de pacification. La race des Juifs qui étoit autrefois si nombreuse en Arabie, s'est encore conservée dans les régions montagneuses de la province de Hedsjâs, où il y en a des tribus entieres soumises à leurs Scheichs nationnaux & qui ne dépendent de personne. Cette contrée paroît être la seule où la nation Juive ait pu conserver son ancienne forme sociale; & c'est à cause de la parfaite uniformité qui se trouve en-

tre les tribus des Arabes & les douze tribus d'Israël. Pour les Chrétiens au contraire, il n'y en a que quelques foibles restes; & de tant d'églises florissantes il n'y a plus que celle de Basra; ce qu'il faut sans doute attribuer aux guerres presque continuelles que les Arabes firent aux Grecs, qui soupçonnés d'intelligence avec leurs anciens maîtres se retirerent apparemment dans les pays des Empereurs de Constantinople, ou périrent dans les guerres intestines de l'Arabie. Les Chrétiens de St. Jean & de St. Thomas qu'on a trouvés dans la Perse & aux Indes, paroissent être des fugitifs de l'Arabie qui a contenu les plus anciennes églises de l'Orient, & où il y a encore des Sabéens ou des Chrétiens de St. Jean. La grande communication qu'il y a eu entre l'Arabie & l'Abyssinie ou le *Habbesoh*, a dû aussi procurer l'avancement du Christianisme dans ce pays, que le Patriarche Cophte d'Alexandrie a su réduire à sa jurisdiction spirituelle.

Par

Par cet exposé fidèle de l'Auteur l'on voit clairement que la rage de faire des prosélytes n'a jamais prédominé en Arabie. Ils admettent dans leur communion tous ceux qui veulent y être admis; mais ils ne forcent personne, & ne mettent point d'entraves aux consciences. A Mocha si un matelot à l'insu du Capitaine va demander à être circoncis, & si son maître le reclame à temps, il lui est d'abord livré. Pour soulager les prosélytes qui sont pauvres, le Gouverneur de Mocha est obligé de payer à chacun un écu & un quart par mois. Mais pour ne pas entretenir la paresse, on lui retire sa pension d'abord qu'on découvre qu'il fait un métier. Le gouvernement ne s'embarasse alors plus de la personne du nouveau converti, & ne le gêne en aucune maniere, ni par rapport à son commerce avec les Européens, ni à l'egard des voyages de long cours. Quant aux vices que l'on joint aux pratiques religieuses de toutes les croyances, les Mahometans n'en sont pas plus exempts que les autres peuples.

Un Janniſſaire de Bagdad à qui un Citoyen devoit de l'argent, alla lui en demander le payement au terme qui étoit échu : le débiteur, contrefaiſant le béat, pria le militaire de ſe ſouvenir de Dieu & de ſon Prophete, de ne pas ſe fâcher & de prendre patience. Ce langage déplut au ſoldat, & il commença à bruſquer ſon débiteur. Le caffard ne diſcontinuant point de lui parler ſur ce ton doucereux, la patience échappa au Janniſſaire & au mot de Prophete il fit un juron qui parut ſi outrageant au dévot, que pour n'avoir plus rien à démêler avec cet impie, il alla le dénoncer au Cadi. Le Cadi n'aiant pas plus de lumieres, que l'accuſateur n'avoit de ſentiments, fit pendre l'accuſé comme blaſphémateur. On traite de blaſphême en Orient ce qui dans un cas ſemblable ne feroit pas regardé ſur ce pied-là en Occident, parce que toute la doctrine Muſulmane ſe réduit à deux dogmes, qui ſont l'unité de Dieu, & la miſſion du Prophete. Aiuſi un homme qui manque de reſpect à Dieu & à ſon Apôtre, eſt cenſé

avoir

avoir renié la foi, & les loix en le retranchant de la communion des Croyans, sévissent contre lui comme s'il eût apostasié.

Cette sévérité dans la façon de penser religieuse tient au caractere grave & sérieux des Arabes, qui le contractent dans tout le cours de leur éducation. A peine retirés du Haram, où ils ne restent que jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans, ils sont toujours auprès du pere qui ne prend pas soin de les distraire par des amusements assortis à leur âge, ou par des arts agréables, comme la Musique & la Danse. Le beau-sexe étant exclu de toutes les compagnies, la conversation n'est pas assaisonnée de ces agrements que l'esprit des femmes y fait mettre. L'Arabe rendu sérieux avant que l'usage de la raison le puisse rendre tel, devient indocile, roide, & opiniâtre dans le temps où il ne devroit être que ferme. C'est à cette inflexibilité du caractere Arabe qu'il faut attribuer la durée invariable des opinions & des usages qui regnent dans ce pays depuis tant de siecles. Un

esprit qui épuise toute son attention à considérer un seul objet, devient incapable de contempler un objet tant soit peu différent de son idée favorite. A force de prendre des soins pour faire tenir ses notions à son genre de vie, à sa condition, & à son être, il s'identifie en quelque maniere avec ses opinions; & pour les lui ôter, il le faudroit refondre.

Les hommes peu pliables le sont par deux raisons; ou bien ils se rendent tels par la force de la réflexion, ou bien par l'uniformité de l'exercice. Il faut de la variété à l'homme, & un genre de vie monotone nous est enfin à charge. L'Arabe qui n'a pas assez de connoissances pour se distraire suffisamment par l'étude, cherche les plaisirs champêtres & aime à se trouver dans les places publiques, où l'on voit les ouvriers du Jemen porter leurs outils, & travailler à leurs ouvrages. Ce n'est pas l'ennui qui chasse l'Arabe de sa maison, puisqu'un peuple qui a peu de notions, n'a pas plus de desirs: or l'ennui vient seulement offusquer l'entende-

ment

ment & hébéter l'ame de ceux qui sujets aux vertiges d'un cerveau brûlé, font des comparaisons trop desavantageuses entre les biens qu'ils possedent & ceux qu'ils voudroient avoir. Comme tout dépend de la connoissance de ces biens, vrais, ou supposés, & du sentiment d'affection que l'on joint à leur recherche, cette maladie de l'ame n'afflige donc pas les peuples que nous regardons comme demi-sauvages; mais l'ennui venant d'un sens exercé dans ce que les plaisirs ont de plus piquant, cet ennemi de notre félicité, la vient troubler au sein des délices & poursuit le plus opiniâtrement ceux qui s'étudient à fixer la notion des plaisirs, & à en perpétuer l'usage, ou en variant les amusements à l'infini, ou en les voulant prolonger au delà de leur terme.

Quand l'esprit d'un peuple n'est pas monté sur le ton d'un savoir léger & superficiel, il n'est ni chicanneur, ni sophistique. Les querelles sont vuidées très-souvent à l'amiable, & l'on a vu s'appaiser en Arabie les esprits les plus échauffés

par

peut penser sans frémir à la foule de maux qu'entraîne l'idée de légalité jointe au désir de se venger. C'est par le frein des loix qu'on a apprivoisé les hommes ; & avant que de leur avoir fait quitter ce que la passion avoit d'illimité & de féroce, on ne put entamer aucun plan de police. Qu'on n'aille pas accuser d'ignorance & de bêtise les prêtres & les hommes lettrés du moyen âge, pour n'avoir pas corrigé les mœurs du siecle.

Ces mœurs fondées sur des vices que l'on regardoit comme licites, n'étoient pas susceptibles de correction. Chaque réforme d'un peuple ne peut jamais aller au delà des termes de l'institut social. Est-il mauvais, comme il l'est en Arabie & comme il l'a été autrefois en Europe? Tous les préceptes ne feront que pallier le mal. C'est la sanction législative qui doit faire les prémiers fraix de l'éducation publique & nationale; & les instructions morales iront d'autant plus loin qu'il y aura plus de solidité dans cette base.

Le

Le mot honneur qui s'adapte également à la personne & à ce qui lui appartient, fit naître mille usages & jugements parmi les nations. On sait à quel point les Orientaux sont cauteleux sur l'article de la pureté & de la fidelité conjugale. Il faut que les mœurs des Arabes du désert soient bien innocentes, puisqu'ils mettent l'état de vierge au-dessus de la plus riche dot, & renvoient une fille sur le compte de laquelle on pourroit avoir des soupçons. Les voyageurs aiment à faire des contes, & le certificat demandé par un Arabe au Cadi que sa fille s'étoit disloquée les membres en tombant d'un chameau, doit être relegué au temps des Fées. Comme il ne faut jamais porter de jugement trop universel, l'Auteur semble se réconcilier avec l'usage, en disant qu'un nouveau marié qui porteroit le trouble dans la famille de son épouse, passeroit pour un rustre dans les meilleures villes de la presqu'isle. Parce que les Arabes connoissent le foible qu'ils ont d'être trop défiants, ils se sont privés eux-mêmes du droit de tuer leurs femmes

femmes; & les parents d'une femme qui a eu le malheur de succomber à la fureur homicide de son mari, peuvent le poursuivre.

Par une bizarrerie dont il n'y a des exemples que parmi les nations divisées en tribus & familles, il est permis à tous les parents d'une fille prise dans les pieges d'un séducteur malhonnête de lui faire payer la séduction au prix de la vie. Graces à la police des Occidentaux, tous ces usages atroces sont abolis depuis long-temps, & les loix prenant tous les citoyens sous leur défense, moderent & reglent les peines sur ce qu'il y a eu de volontaire ou d'involontaire dans les délits.

L'Auteur auroit pu se passer de s'étendre, comme il a fait, sur la circoncision & particulierement sur celle des filles. Car malgré le soin qu'il a pris de faire dessiner cette opération subie par une fille âgée de dix-huit ans, la main tremblante du jeune dessinateur n'a pas pu bien achever son dessein. Ces sortes d'usages tiennent au pays & au climat, com-

me

me un certain mal des maris Arabes nommé *Marbûd*, qui ne paroît pas être universel en Europe & tel qu'on soit obligé de recourir aux sortileges pour s'en préserver. A fin de parler tout de suite de tous les articles qui se rapportent à cette matiere, l'Auteur dit que l'état de mariage n'est pas en Orient aussi peu réglé qu'on le croit en Occident. Il en est des polygames comme des yvrognes qui sont plus fréquents dans un pays que dans l'autre, mais qui ne forment jamais des classes & des branches particulieres. Parmi les gens aisés de l'Arabie on trouve rarement un homme qui ait plus d'une femme, parce qu'il y a de certaines loix génantes pour les maris qui vivent dans la polygamie, & qu'ils n'éprouvent pas toujours la vérité de cet apophtegme de Mahomet, qu' une source devient toujours plus abondante, à mesure qu'on y puise d'avantage. Il n'est pas non plus vrai de dire que les peres vendent leurs filles à celui des prétendants qui leur offre le plus, puisque pour peu qu'un homme soit à son aise, il dote ses

ses filles. Cette dot appartient exclusivement à la femme qui en dispose à sa volonté. De plus le mari est obligé de lui assigner une certaine somme marquée dans le contract de mariage, qu'il doit s'engager devant le Cadi à payer à son épouse au cas qu'il voulût faire divorce avec elle. La femme a le droit de demander le divorce, tout comme le mari la peut répudier. De sorte que tout bien considéré, les mariages Mahométans ne sont pas formés sur le modele des états absolus & despotiques. La femme aiant son bien en propre & pouvant retenir l'impétuosité & la fougue de son mari par la nécessité où il se trouve de lui payer une certaine somme, au cas qu'il se sépare d'elle, la discorde ne regne pas plus dans les maisons des Musulmans que dans celles des Chrétiens. C'est ce qui fait présumer que la population & le rapport numérique des deux sexes est à peu près en Orient comme en Occident, & les extraits des baptisteres de quelques églises des Indes fournis par l'Auteur semblent établir cette propor-

proportion. Une observation sur les eunuques paroît favoriser l'opinion avantageuse que l'on doit avoir de la population dans les pays orientaux: c'est qu'il y a plus d'eunuques blancs & noirs dans le serrail du Sultan à Constantinople, que dans tout le reste de l'empire Turc. En Arabie cet usage dénaturé est entiérement ignoré; & les Arabes sont trop bons Musulmans pour permettre qu'on outrage la loi de la nature.

Rien ne fait tant d'honneur à cette nation que sa grande hospitalité. Le soin de loger & de nourrir les passants est aussi ancien que le monde, & tire son origine d'une ére qui coincide avec celle de l'age d'or, où les hommes ne reconnoissoient d'autre rang que celui de frere. La nation Arabe étant une des plus anciennes nations du monde, on y voit encore aujourd'hui des traces de la simplicité originaire du genre humain. Il y a des hôtelleries publiques dans la province, où l'on fournit gratuitement aux voyageurs les provisions les plus nécessaires. Plu-

 sieurs

sieurs fois les Scheichs ou Seigneurs de villages vinrent offrir leur table à Mr. Niebuhr & à ses compagnons, qui les remercierent de leurs offres; les Seigneurs eurent soin de leur envoyer ce qu'ils avoient de meilleur & de plus exquis. L'Arabe presse chacun, qu'il soit Chrétien ou Mahométan, de partager avec lui son dinet & souper frugal; au lieu que les Turcs, s'ils mangeoient en compagnie, se mettroient dans un coin, pour ne pas être apperçus & ne pas être obligés de faire à quelcun l'honneur de l'inviter.

La politesse des Turcs va aussi de pair avec leur hospitalité. L'arrogance de cette nation conquérante s'étend jusqu'aux cochers & aux palefreniers. Celui qui avoit loué les chevaux à M. Niebuhr dans son voyage d'Alep, ne l'appelloit que *Dsiaur*, nom qu'il donnent, lorsqu'ils sont en colere, à leurs chevaux ou à d'autres animaux. Le Turc traitant en maître dur & orgueilleux tous les étrangers qui sont soufferts par le gouvernement, a des manieres aussi hautaines envers les Juifs

&

& les Grecs que s'ils étoient ses propres esclaves. Un Turc que la Caravane de l'Auteur rencontra sur le grand chemin de l'Asie Mineure, força un de leur compagnie, qui étoit un négociant grec, de descendre de cheval & de tenir l'étrier au Turc. Au lieu que les pauvres Scheichs Arabes, qui avoient loué des chameaux à l'Auteur, lui prêtoient leur dos pour monter sur son chameau.

Malgré l'ancienneté & la simplicité des mœurs de la nation Arabe, sa langue a cependant subi de grands changements. On n'entend pas plus à la Mecque l'Arabe du Koran, qu'à Rome le Latin du siecle d'Auguste. Ce dialecte réputé saint, est actuellement une langue morte que l'on apprend dans les écoles & les Académies. Les premieres sont sur les grandes places des villes, & l'on y voit étudier les jeunes Arabes; chaque étudiant est assis devant son pupitre, & n'est point distrait par le bruit que font les passants. Cet air studieux & recueilli de la jeunesse Arabe ne vient pas tant d'un plus haut degré
 d'at-

d'attention, que du phlegme qui leur a été communique par l'exemple de leurs peres & de leurs maîtres. Ce que l'on apprend à un esprit dont l'attention se concentre sur un seul objet, se grave dans sa mémoire en caracteres ineffaçables & qui ont autant de durée que l'airain.

Les deux Académies de Jemen sont dans les villes de Zebid & de Damâr. La premiere est pour la secte des Sunnites & la seconde pour les Zéidites. Comme l'Iman adhere à la secte de Zéidi, celle-ci est dominante dans le pays; mais nonobstant sa qualité de prêtre, il ne laisse pas de protéger également l'Académie des Sunnites. Il paroît qu'on n'y est pas fort dans le goût de la controverse, puisque si cela étoit, le zele des controversistes auroit surement porté l'Iman à rendre la croyance un peu plus uniforme. Les savants de ces endroits consacrés aux muses Arabes apprennent à fond la langue du Koran, étudient les principaux commentateurs de ce livre sacré, qui contiennent l'explication de leurs loix & la dé-

cision

cision des principaux cas de conscience; & ils joignent à cette étude celle de l'histoire du siecle de Mahomet. C'est à cette façon d'étudier de laquelle la littérature profane est entiérement bannie, qu'il faut attribuer l'attachement invariable qu'ils ont pour leur religion. La littérature juive dans les Synagogues & Académies de l'ancienne institution est à peu près sur le même pied & a produit le même effet.

Le Koran étoit écrit en caracteres cufiques inconnus du temps de Mahomet, dans le Jemen. Aujourd'hui les savants orientaux ont beaucoup de peine à déchiffrer les inscriptions des monnoyes & des monuments qui portent ces caracteres, parce qu'ils ne sont pas semblables aux lettres dont se servirent les *Hamiares*, anciens habitants de la partie méridionale de la presqu'isle, & qu'ils avoient reçus de leurs *Tobba* ou souverains. Ce terme est un nom de dignité comme celui des Pharaons. Ces Tobba étoient de la secte des Mages, & leurs caracteres

doivent ressembler à ceux qu'on a trouvés tracés sur les ruines de Persépolis. Il est arrivé à la langue primitive de Jemen, ce qui est arrivé à l'ancienne langue des Egyptiens, tombée dans l'oubli, parce que l'usage en fut prohibé par les Ptolomées. Le Chaldéen a eu le même sort, & les Curdes sont le seul peuple qui le parle encore, quoiqu'avec quelque altération. Le Syriaque n'a pas été plus à l'abri de la destruction du temps; & ce n'est que dans quelques villages situés sur les frontieres de la Syrie, qu'on a conservé les traces de l'ancienne langue du pays, tout comme il y a une contrée entre le Hedsiâs & le Jemen où l'on a le moins altéré l'ancien Arabe. Il en est des langues comme des mœurs qui ne sont gardées pures & sans mêlange que dans les quartiers les plus reculés & qui sont en même temps les moins fréquentés.

Ce qui nous intéresseroit le plus, seroit de savoir la valeur du *Dinar*, monnoye d'or frappée par les Califes de Bag-

dad.

dad. L'Auteur a fait deſſiner, entre autres, deux médailles d'or dont une vaut un peu plus que ſix écus, & l'autre quatre écus & quelques gros; mais il eſt incertain laquelle de ces monnoyes a été le vrai Dinar. Peut-être ces monnoyes frappées ſous divers regnes paſſoient-elles également pour des Dinars. Les Juifs qui avoient l'intendance de la monnoye de Bagdad, connoiſſoient probablement déjà en ce temps-là ce que la pierre philoſophale a de réel, ſavoir, l'art de monnoyer. Le *Dirhem* eſt une ancienne monnoye d'argent que l'Auteur évalue à la quarantieme partie d'une Livre Sterling. La ſuperſtition des Mahométans les rend extrêmement ſcrupuleux ſur ce qu'avoit valu cette piece d'argent, puiſque les amendes pécuniaires impoſées pour certaines fautes commiſes contre la loi, doivent être payées en Dirhems. Ce qui pourroit faire penſer que les Mahométans ne ſont pas fort éloignés de croire à la vénalité des indulgences. Cette voye abrégée, ſi elle n'a pas été inventée

tée par les riches, présuppose au moins une grande envie de le devenir.

L'oracle de toutes les Académies Musulmannes, & où l'on va demander la décision de tous les points controversés, est l'Académie du grand Caire appellée Dsiamea el Ashar. Tandis que Bagdad, cet ancien siege des Califes, subsistoit dans sa splendeur, on y alloit puiser la doctrine & demander des décisions. Mais après que le Califat de Bagdad fut détruit par Holagou petit fils de Genghiz-Khan, le Calife d'Egypte qui s'étoit érigé en rival de celui de Bagdad, prétendit à la jurisdiction spirituelle sur tous les pays Musulmans. Comme il ne faisoit ombrage à personne, & vivoit de la vente des titres & du revenu de quelques mosquées, on laissa subsister cette ombre des anciens Pontifes Musulmans jusqu'à la réduction de l'Egypte par les Turcs, qui effacerent jusqu'à la derniere trace du Califat. Le Caire ayant été si long-temps le siege de ces grands prêtres, c'est sans doute la présence de ce souverain directeur des con-

consciences qui a donné tant de relief à l'Académie, & aux savants de cette ville.

Les Arabes n'aiment pas seulement le sérieux de la théologie, mais aussi les charmes de la poésie. La versification semble ne leur rien couter; car il y a souvent dans les caffés publics des versificateurs & des rapsodistes qui au gré des assistants font leurs récits en prose ou en vers. La verve poétique des Arabes du désert passe pour être la plus féconde & la plus riche de l'Arabie. Un Scheich de ces Arabes ayant été jetté en prison à Sana, vit s'envoler un oiseau du toit d'une maison qui étoit vis à vis de l'endroit où il étoit enfermé. A la vue de l'essor que prenoit l'oiseau, qui planoit librement dans les airs, l'idée de la liberté dont étoit privé le Scheich, vint tellement échauffer son imagination, qu'il composa un poëme sur l'amour irrésistible de la liberté, & sur l'œuvre méritoire qu'on feroit de le remettre dans l'usage de ses droits primitifs, vu que les Musulmans

croient faire une bonne œuvre en laiſſant ſortir un oiſeau de ſa cage, & que l'homme valoit plus qu'un oiſeau. Comme les gardes ne pouvoient ſe raſſaſier d'entendre le récit de ces vers, ils les prônerent à d'autres, qui porterent la nouvelle à l'Iman, lequel charmé du poëme fit grace au poëte. Dans bien des pays on auroit regardé le ſujet de ce poëme comme trop intereſſé & trop partial de la part de l'Auteur; mais en Arabie où l'uniformité des ſentiments fait entrer chacun dans les idées nationales de l'autre, on goûta la poéſie & les ſentiments du Scheich. Les vaudevilles ne courent pas moins en Arabie que dans les grandes villes de l'Europe, puisqu'il y a des pauvres Mullas ou prêtres qui ſont conteurs & fabuliſtes de profeſſion. Les affaires d'état n'occupant pas beaucoup les Arabes, qui d'ailleurs n'aiment pas à cauſer, il y a dans tous les caffés publics, des chantres qui récitent les hauts fait des Amadis Muſulmans, ou des hiſtoriettes de la cour des Califes, & particulierement de celle

de Harun-er Raſchid qui eut un bouffon fort renommé en Orient.

Dans les ſciences exactes les Mahométans ont encore fait moins de progrès que que dans les connoiſſances agréables. En fait d'Aſtronomie ils n'ont que la notice hiſtorique des aſtres. L'Auteur a apporté du Caire un livre où les Aſtériſmes ſont marqués dans le même ordre, que dans l'Uranométrie de Bayer. Avec le ſecours des tables d'Ulugh-Beigh ils peuvent calculer les éclipſes de la lune. On prétend que les Bramins & les Parſis ſont plus experts dans le calcul que les Muſulmans. Un Anglois avoit aſſuré à Mr. Niebuhr, qu'un Bramin avoit prédit aſſez juſte le paſſage de Vénus par le Soleil en 1761. On ne ſera pas étonné que les Arabes n'ayent pas pouſſé plus loin leurs études aſtronomiques, ſi l'on conſidere, qu'ils ne contemplent les Aſtres que dans des vues aſtrologiques. La manie de vouloir lire les deſtinées des hommes & des états dans les conſtellations, eſt venue de la même origine qui a fait naître le Polythéiſme. Il n'y

avoit pas à aller bien loin, pour passer du culte des astres à l'idée de leur influence dans le sort des hommes. La premiere de ces notions ayant été effacée par les lumieres répandues dans la plus grande partie de l'Orient sur l'unité de Dieu, la seconde considérée comme indépendante de l'autre, est restée. Rien n'arrête plus les progrès des sciences, & ne fait échouer d'avantage ceux qui s'y appliquent, que quand on déraisonne dans l'usage qu'on fait d'une doctrine. En jettant un homme dans des offices vils & dégradants vous êtes toujours le maître d'avilir les plus belles dispositions du monde; & les idées les plus sublimes subissent la même altération, lorsque notre ardeur de savoir dégénere en esprit de vaine curiosité. Le même désastre est arrivé à la grande notion de l'unité de Dieu qui, traitée par les Mystiques & par les Charlatans du Musulmanisme, a été rendue entiérement méconnoissable. On ne peut réellement lire sans pitié les tours que l'Auteur raconte des Derviches, & les fêtes de leurs ordres pour-

pourroient servir d'école à plusieurs de nos joueurs de gobelets. Ces faits comparés avec le caractere sensé & sérieux des Arabes paroîtroient incroyables, si l'on n'avoit pas soin de se rappeller les Flagellants & les Fakirs des Indes.

Les Arabes ne sont pas plus avancés dans la théorie de la Médecine que dans les autres sciences spéculatives. Chacun est son propre empirique selon que la nature, l'expérience, & la tradition lui fournissent des remedes. Le ver des nerfs, *vena medinensis*, est une maladie particuliere de ce pays. Les Arabes attribuent la cause de cette maladie à la mauvaise eau qu'on boit en certains endroits. On ne sent rien du mal, jusqu'à ce que le ver commence à percer la peau. Il n'est pas plus épais qu'un fil, mais quelque fois de la longueur de deux ou trois pieds. Les Arabes le roulent tous les jours sur un épieu de bois très-mince, & se gardent bien de trop le tirer pour qu'il ne se rompe pas; le ver employe quelques semaines à sortir entiérement. Une au-

tre maladie de la peau est la lepre qui est de trois especes, dont une seule, nommée *Dsuddam*, est contagieuse. Avec toute la foi que les Musulmans ont en la prédestination, ils obligent cependant les lépreux à vivre à l'écart. En quelques endroits on les envoye à l'isle de Bahhrain. A Basra ils vivent dans un quartier qui leur est assigné, d'où ils sortent toutefois pour demander l'aumône. Un de ces malheureux étant devenu amoureux d'une fille lui fit vendre une chemise très-fine qu'il avoit portée sur son corps, afin qu'on l'enfermât dans le quartier des lépreux. Cet Arabe n'étoit pas plus honnête que le Décemvir Appius qui pour posséder la fille de Virginius, la fit déclarer esclave. Le Romain & l'Arabe également tyrannisés par l'amour ne furent pas plus justes l'un que l'autre; & en croyant aimer ils n'étoient épris que de l'amour le plus violent de leur propre luxure. Comme chaque pays a ses avantages, il a aussi ses inconvénients; & les maux physiques des Orientaux qui tiennent au climat

à la

à la transpiration, & à des insectes minces, vifs, & agissants, se font voir dans les parties externes du corps. Leur régime étant beaucoup plus réglé que celui des peuples du Nord, ceux-ci sont attaqué d'un plus grand nombre de maladies internes.

Quant aux richesses de Jemen, l'Auteur assure qu'il n'y a dans ce pays d'autre or que celui qu'on y transporte. Les ducats de Venise y ont grand cours, & les grandes sommes qu'on y envoye dans ces especes pour le caffé ou les épiceries des Indes, ont fait demander aux Arabes si les Venitiens avoient la pierre philosophale. L'Arabie & les Indes sont un abîme qui engloutit les métaux fins, dont abonderoit sans cela l'Europe. Tout ce que les historiens Grecs nous disent des richesses de l'Arabie, paroît se rapporter au grand commerce qui s'est fait de tout temps dans ce pays, où l'on a porté l'or du Habbesch & des pays situés vers la côte orientale d'Afrique avec tous les produits des Indes; car il n'y a que des mines de fer dans ce pays. L'Encens est seulement

cultivé ſur la côte de l'Arabie qui eſt au Sud-eſt, & on en vend pluſieurs autres eſpeces qu'on y apporte du Habbeſch, de Sumatra, de Siam, & de Java; de ſorte que le Jemen n'eſt que le dépot des plantes odoriférantes & des drogues médicinales. Une des plus riches productions de Jemen eſt le Caffé qui eſt un Perou pour ce pays. L'arbre croît ſur le côté occidental de la haute montagne qui traverſe le Jemen. Il en vient auſſi du Habbeſch qui eſt ſous le même degré de latitude & où il y a d'auſſi hautes montagnes. L'arbre qui produit le baume de la Mecque, ne croit pas ſeulement aux environs de cette ville mais en pluſieurs autres endroits de la presqu'isle. Pour la Manne on la trouve dans pluſieurs endroits, mais l'Auteur a négligé de s'informer s'il en tombe aux pieds de la montagne de Sinaï.

Le Jemen eſt fertile en grain, en bled de Turquie, orge, ſucre, tabac, indigo, ſéné, & ſel. La fertilité du ſol va jusqu'au-décuple, tout comme dans les pays in-

innondés par le Nil à l'exception du district d'Alexandrie, où la fécondité va jusqu'au centuple. A Basra où les champs sont fertilisés par les eaux de l'Euphrate & du Tigre, la terre porte jusqu'au vingtuple & dans les endroits du Diarbekir & de la Mésopotamie, où le sol est seulement humecté par la pluye, la fecondité n'excede jamais la proportion d'un à quinze. Le temps de la semence & de la moisson varie selon la position & la hauteur rélative des contrées.

L'animal le plus remarquable de l'Arabie est le cheval, & particulierement l'espece de ceux que l'on nommé Kochlâni, ou chevaux dont l'origine est connue depuis très-long-temps. Ces chevaux réputés nobles sont élevés par les Bedouins entre Basra, Merdin & la frontiere de la Syrie. Ils ne sont ni beaux, ni grands, mais extrêmement agiles & les meilleurs coursiers, avec cela doux, patients, & attachés à leurs maîtres. On prend des précautions juridiques pour attester la noblesse de ces chevaux, & on s'en sert seu-

lement

lement comme de chevaux de ſelle. Il n'y a aucun rapport plus marqué entre une certaine race d'hommes & une certaine race d'animaux qu'il n'y en a entre l'Arabe Bedouin & ſon cheval. L'un ſemble être exactement fait pour le genre de vie de l'autre. Auſſi les Turcs qui aiment des chevaux de parade qui ſoient beaux, grands, & vigoureux, ne font-ils pas à beaucoup près autant de cas de ces Kochlâni qu'en font les Arabes. Dans la province de Jemen on n'eſt pas ſi entiché de la nobleſſe de ces chevaux & ceux qu'on fait ſortir de ce pays, ſont trop beaux & trop grands, pour être de la race de Kochlâni. Les Anglois donnent quelque fois à Mocha jusqu'à mille ecus pour un cheval, & ils valent le double dans les Indes.

(La ſuite dans les Journaux ſuivants.)

DEI DISCORSI TOSCANI DEL DOTTORE ANTONIO COCCHI, Medico ed Antiquario Cesareo, dedicati a Sua Eccellenza la Signora Contessa d'Oxford. In Firenze 1761. Appresso Andrea Bonducci. Parte prima & seconda.

C'est à dire:

DISCOURS TOSCANS, DU DOCTEUR ANTOINE COCCHI, Médecin & Antiquaire de l'Empereur, dédiés à S. E. Madame la Comtesse d'Oxford. à Florence chez André Bonducci. in 4to. La 1re partie de 251 pages, sans la dédicace, l'éloge de l'Auteur, & la note de ses ouvrages, qui en ont 70, & la 2de de 280 pages.

Antoine Cocchi étoit de *Mugello*. (*) Il naquit le 3 Août 1695 & mourut le 1 Janvier 1758. Il joignit aux plus pré-

(*) C'est un district de Toscane, qui a toujours été aussi fertile en personnes de mérite, que le reste de cette heureuse province, reconnue pour l'Attique de l'Italie. *Note du Journaliste.*

précieux talents de l'esprit les plus belles & les plus aimables qualités du cœur. Il s'attacha à la Médicine, & se distingua dans toutes les connoissances qui sont nécessaires ou utiles à cet art important & difficile. Il ne négligea point la Physique, les Mathématiques, & la Métaphysique. Il excella dans la littérature. Il posséda non seulement le Grec & le Latin, mais aussi les langues Orientales. Il fut le premier qui traduisit en Latin le joli roman de Xenophon d'Ephese. (*) Il pratiqua la Médecine avec le bonheur que méritoient ses grandes lumieres; car on pouvoit dire aussi de lui; *cet homme-là sait tout; même la Médecine.* Ses Discours toscans passent pour être les plus élégants que ce siecle ait vu paroître en Italie. Il voyagea beaucoup, sur-tout en Hollande où il frequenta Boerhave, & en Angleterre où il connut Newton, & où il fut connu de la Princesse de Galles qui l'invita à s'y

(*) Imprimé à Londres en Grec & en Latin, l'an 1726.

s'y fixer par l'offre d'appointements confidérables. S'étant rendu en Toscane, il fut fucceffivement Profeffeur en Médecine dans l'Univerfité de Pife, en Philofophie dans l'Univerfité de Florence, Profeffeur émérite en Anatomie à Pife avec l'obligation de donner des leçons publiques dans le célebre hôpital de Ste. Marie Neuve de Florence, Antiquaire du Grand-Duc de Tofcane, un des quatre Médecins confultants &c.

Le premier difcours de cette collection roule fur l'Anatomie, & fut prononcé le 19 Septembre 1751 dans le théatre du grand hôpital de Ste. Marie neuve.

Le mot Anatomie, corrompu plutôt que tiré du Grec, fignifie tantôt l'art de mettre par la diffection fous les yeux les parties qui conftituent le corps des animaux, & tantôt le recueil des connoiffances acquifes par la diffection. Cette fcience eft une partie de la Phyfique, ou plutôt de l'Hiftoire naturelle, & fe borne à connoître la figure, la compofition, & l'arrangement des parties. Tout ce qui

eft

eſt hors de ces limites, n'eſt pas Anatomie. En elle-même elle eſt facile & certaine, puisqu'elle voit & manie ſon ſujet.

De-là réſulte la principale utilité générale qui l'accompagne; c'eſt la connoiſſance de la vérité. Cette ſcience eſt néceſſaire pour expliquer comment l'animal vit, ſent, ſe meut, ſe propage, & meurt. Elle eſt utile tant à la Médecine théorétique qu'à la Médecine pratique.

On peut objecter qu'Hyppocrate n'étoit pas grand anatomiſte; que Celſe & Galien ſe contentent d'une connoiſſance ſuperficielle des principaux viſceres, & jugent les recherches Anatomiques entiérement inutiles; & que Locke a compoſé une diſſertation ingénieuſe, & qui n'a jamais été publiée, qui tend à prouver que l'Anatomie rafinée eſt peu utile pour la Médecine.

L'autorité de Locke eſt de grand poids: non ſeulement il étoit fort judicieux; mais de plus il étoit grand Médecin. C'eſt la juſtice que lui rend Sidenham. Mr. Cocchi ſavoit par une tradition certaine que Locke eut

eut beaucoup de part aux ouvrages de cet Esculape de l'Angleterre; & il avoit parmi ses livres un volume considérable d'écrits originaux de Locke qui roulent sur la Médecine, & qui montrent que ce Philosophe aimoït & cultivoit beaucoup cet art salutaire.

Aussi, notre Auteur est bien éloigné de mépriser les objections de ces grands Médecins. Il les rapporte dans toute leur force les réduisant à un seul raisonnement, dont voici la substance. Les opérations d'où dépendent notre vie & notre santé, s'exécutent dans des parties & par des mouvements que l'Anatomie la plus subtile ne peut pas connoître: donc elle ne nous est d'aucun secours, ni pour connoître la cause des maux, ni pour prévoir les effets des remedes, qu'on peut découvrir par la simple expérience.

Cette objection se réduit à dire que puisque on ne peut pas connoître toute la fabrique du corps des animaux, on peut négliger ce qui est à notre portée: conclusion dont M. Cocchi fait aisément sen-

tir le faux par des raisonnements & par des exemples. Ensuite il prouve que les Chirurgiens ne peuvent pas se passer de l'Anatomie.

L'utilité de cette science a été reconnue de tout temps, malgré les puissants obstacles que lui opposoient les préjugés & l'ignorance.

L'Auteur examine si les Égyptiens étoient Anatomistes, & ne trouve aucun fondement pour l'affirmative. Il trouve qu'il est plus sûr d'attribuer l'origine de notre Anatomie aux Grecs. On en trouve des traces dans Homere; elle fut cultivée par les Pythagoriciens, par Démocrite, Hyppocrate, Diocles, Passagoras, & Aristote, qui n'étudierent que le corps des animaux.

Il semble qu'Erophile ait été le premier qui ait dissequé des corps humains, sous la protection de Ptolomée fondateur de la Monarchie d'Egypte & de la célebre école d'Alexandrie.

Ensuite l'Égypte passa sous la domination d'Auguste & de ses successeurs. Alors

Alors on cessa de disséquer les corps humains. Galien, qui vécut environ deux cents ans après la conquête de l'Egypte par les Romains, dit que les seuls Médecins d'Alexandrie montroient les vrais os des hommes, & qu'il valoit bien la peine d'aller en Egypte pour les voir. En effet Galien y alla. Alexandrie conservoit sans doute encore quelque squelette laissé par les anciens Anatomistes.

Rufus d'Ephese qui vécut sous Trajan, assure que de son temps on ne disséquoit que des animaux. C'est ce que pratiqua Galien, qui par ses écrits sauva l'Anatomie d'un entier oubli.

Ensuite pendant onze siecles, les Grecs, les Arabes, & les Latins ne firent que répéter ce que Galien avoit dit, & abandonnerent totalement l'Anatomie.

Depuis le rétablissement des lettres, la plus ancienne dissection du corps humain, dont les Auteurs fassent mention, est celle qui fut faite à Bologne l'an 1316 de notre ere. Les Jurisconsultes mirent en question si ces dissections étoient permi-

ses;

ſes; toujours on les pratiqua en Italie, eſt ſur-tout à Bologne. Cette ſorte d'Anatomie paſſa à Paris où ſe forma le célebre Veſale, qui répandit par toute l'Europe cet art qu'il avoit perfectionné, & le ramèna en Italie, où il fut appellé par les Vénitiens, & par Côme le Grand-Duc de Toſcane. Il eſt probable que Veſale par le crédit qu'il avoit auprès de Charles Quint, obtint l'arrêt de Salamanque, par lequel ces diſſections furent déclarées licites. Les Papes, & ſur-tout Leon X. & Clement VIII. les autoriſerent.

Après cette hiſtoire rapide de l'origine & de la renaiſſance de l'Anatomie, Mr. Cocchi paſſe à conſidérer les différentes manieres de l'enſeigner, & à détailler celle qu'il ſe propoſoit de ſuivre.

Le ſecond diſcours eſt deſtiné a examiner l'uſage que les anciens faiſoient des bains d'eau froide. L'Auteur ſe propoſe de montrer que l'uſage extérieur de l'eau froide n'eſt ni nouveau ni déraiſonnable; que preſque toutes les nations du monde l'ont

l'ont pratiqué ou par forme d'exercice, ou comme un rite de religion; que les Egyptiens l'ont introduit dans la Médecine des Grecs, comme un remede, qui par ſon efficace naturelle & par la ſtructure de notre corps, pouvoit conſerver la ſanté, & même guérir de pluſieurs maladies, étant pris avec précaution, & ſuivant les regles de l'art, que les meilleurs Médecins Grecs & Romains obſerverent exactement. (*)

L'eau eſt en pluſieurs cas un excellent remede. Auſſi les meilleurs Médecins de tous les âges & de tous les pays ordonnent de boire abondamment de l'eau pure, plus ou moins chaude ou froide, dans les fievres ardentes & aiguës, & en pluſieurs autres maladies; & les Médecins modernes d'Italie en font avec ſuccès boire peu à la fois, mais ſouvent, conformément à la méthode d'Heraclide de Tarente.

L'uſage

(*) Cette eſpéce de propoſition eſt tirée de l'épilogue de l'Auteur. *Note du Journaliſte.*

L'uſage extérieur de l'eau tiede ou froide n'eſt pas moins ſalutaire. Il eſt vrai que les hommes ont pour la plûpart quelque répugnance pour le froid. Cependant on voit dans les faſtes de l'antiquité & dans les relations des voyageurs modernes, que presque tous les peuples ont aimé & aiment à nager dans l'eau froide. C'eſt la néceſſité qui a introduit cet uſage. Les premiers habitants de tous les pays vivoient dans les bois, & s'arrêtoient près des rivieres, qui leur fourniſſoient le bain & la boiſſon.

Les peuples policés conſerverent cette coutume. Dans Homere, Diomede, & Ulyſſe ſe lavent dans la mer à l'aube d'un jour de printemps. Nauſicaa avec ſes compagnes ſe lave par plaiſir dans une riviere pendant l'arriere-ſaiſon, & peut-être en hiver. Nous apprenons de Virgile que les premiers habitants d'Italie plongeoient leurs enfants dans l'eau froide & dans la glace. On ſait que les bains froids furent en uſage chez les Lacédémoniens, les Germains, les Celtes, & qu'ils le ſont

font chez quelques peuples du Nord & des deux Indes, non seulement pour les enfants, mais aussi pour les adultes des deux sexes.

Les descriptions & ce qui reste des bains de Rome, montrent qu'il y avoit des baignoires pleines d'eau froide, dans lesquelles on pouvoit nager. Pline dit qu'au temps d'Auguste s'introduisit la mode de se faire jetter sur le corps beaucoup d'eau froide, au sortir du bain chaud, ensorte qu'on voyoit de vieux consulaires trembler en sortant du bain.

Voilà ce que l'Auteur appelle faire usage de l'eau froide par forme d'exercice. Les anciens s'en servoient plus souvent par religion. Il n'y a peut-être pas eu une nation qui n'ait cru se rendre agréable aux Dieux par les bains froids. De-là tant de lustrations chez les Egyptiens, chez les Grecs, & chez les Barbares. Le superstitieux de Théophraste ne passoit pas, en se promenant par la ville, près d'une fontaine sans y plonger la tête.

Les Médecins obſerverent les effets de cet uſage ſi commun. A cette occaſion l'Auteur fait une digreſſion deſtinée à prouver que les Egyptiens excelloient dans la Médecine, & l'enſeignerent aux Grecs, & que le nepenthe d'Hélene n'étoit que l'opium.

Il ſemble que les Egyptiens ſe ſervirent des bains froids, non au hazard, mais ſur une exacte connoiſſance des forces du corps humain. Euripide voyageant en Egypte avec Platon, fut attaqué d'une maladie grave, dont les Médecins du pays le guérirent par les bains froids de l'eau de la mer. Hyppocrate recommande en pluſieurs endroits les bains froids, & il en fit ſouvent uſage. Pour bien comprendre la doctrine de ce grand maître, qui eſt court & obſcur, il faut ſe rappeller ce que les découvertes modernes nous enſeignent de l'eau froide & de la conſtitution extérieure de notre corps.

Le froid condenſe. La peau qui nous couvre, eſt compoſée de petites écailles, & percée de pores, qui ne ſont que les extré-

extrêmités ouvertes des canaux, tant excrétoires qu'abſorbants.

Le premier effet que l'eau froide produiſe ſur le corps humain, eſt la preſſion, qui eſt plus grande que celle de l'eau chaude, parce que l'eau froide eſt ſpécifiquement plus peſante, & parce que l'eau chaude, qui raréfie nos parties ſolides & fluides, diminue par-là-même l'effet de la preſſion.

La condenſation que l'eau froide occaſionne, retient l'humidité dans les vaiſſeaux excrétoires, & conſerve la flexibilité des fibres; au lieu que les bains chauds font évaporer jusqu'à vingt onces de fluide, & roidiſſent les fibres.

La preſſion & la condenſation rapprochent les parties des fluides & augmentent l'action des vaiſſeaux; & ces deux effets peuvent être fort conſidérables, parce qu'ils ſe font ſur des canaux extrêmement petits & très-éloignés du cœur, qui par ſon action pourroit diminuer ces effets.

L'Académie del Cimento a remarqué que l'eau renfermée dans un vaſe de verre, au moment qu'on la plonge dans la glace, deſcend, monte, s'arrête, remonte & fait pluſieurs mouvements irréguliers. Le bain froid doit faire le même effet ſur nos vaiſſeaux, qui ſont bien plus ſouples que le verre; & il en doit réſulter dans nos fluides un mouvement qui les tire de la dangereuſe ſtagnation, dans laquelle ils croupiſſent ſouvent.

Les parties les plus éloignées de notre corps ont l'une avec l'autre une ſympathie inexplicable mais certaine; ainſi l'effet que l'eau froide produit ſur les extrêmités des nerfs, ſe communique aux parties intérieures.

Ce qu'on vient de dire montre que les bains froids augmentent le mouvement du ſang, & par conſéquent la ſéparation qui ſe fait dans la partie corticale du cerveau, d'où réſulte la promptitude & la vivacité de l'eſprit. (*)

Puiſque

(*) *L'alacrità*, dit le texte. *Note du Journaliſte.*

Puisque les bains froids ne peuvent que faire valoir nos forces: on peut déduire de ce principe les précautions qu'il faut prendre pour s'en servir, & que prenoient les Anciens, & sur-tout Agathinus qui exerça la Médecine à Rome sous Trajan. Oribase nous a conservé un précieux fragment où cet Auteur parle du sujet que nous traitons.

La premiere précaution est celle de la température du bain. Les Anciens s'en tenoient à celui qu'on pouvoit aisément souffrir, selon la regle générale d'Hyppocrate. Les modernes fixent cette température à 46 ou 47 degrés du thermometre de Farenheit. Cependant l'eau qui n'est pas plus froide que l'athmosphere, peut rafraîchir, parce qu'elle est plus dense que l'air, & parce qu'elle nous débarasse de l'athmosphere qui nous entoure & qui est toujours plus chaude. Il ne faut donc pas s'étonner si Hyppocrate prescrit quelquefois de se baigner dans l'eau commune en été.

Le bain peu froid ne ſera pas inutile, & le bain très-froid ſera moins dangereux qu'on ne penſe, s'il dure ſeulement deux ou trois minutes, & ſouvent moins d'une; & ſi le patient a les canaux aſſez élaſtiques.

Si le bain fut, dans le Cidnus, dangereux pour Alexandre, & mortel pour l'Empereur Frédéric I, c'eſt ou par un effet de leur conſtitution particuliere; ou parce que le ſang qui étoit fort raréfié par la chaleur, fut chaſſé par les veines, dont la fraicheur de l'eau avoit augmentée la force, dans le ventricule droit du cœur en ſi grand abondance, qu'il ne put être aſſez promptement renvoyé dans le ventricule gauche.

Le bain chaud fait ſouvent le même effet; & Hyppocrate avertit que l'uſage imprudent des bains peut produire des battements de cœur, des défaillances, & la mort. C'eſt pourquoi notre Auteur exhorte à ne pas entrer dans le bain froid quand

quand on a chaud, & même à attendre que la digestion soit faite.

Il pense que le bain froid est nuisible lorsque nos fluides trouvent quelque obstacle insurmontable, ou quelque fracture dans les canaux qu'ils traversent: qu'il est très-utile pour conserver la santé & prolonger la vie, parce qu'il accélere le mouvement des humeurs, augmente la transpiration insensible lorsqu'elle est empêchée par des matieres épaisses qui bouchent les pores, & la diminue, lorsqu'elle devient trop abondante à cause du relâchement des parties, auxquelles elle rend leur élasticité. D'après Celse il conseille à ceux qui sont sujets aux foiblesses de tête, ou à quelque petite douleur de cette partie, de se laver la tête & le visage avec l'eau froide. Hyppocrate en prescrit l'usage dans les maux de tête qui accompagnent les fievres & autres maladies graves; & Avicenne se guérit d'une semblable maladie par l'application de la neige. Pline l'ancien, & l'Empereur Alexandre Sévere prenoient presque tous les

jours des bains froids (*), & très-rarement ou jamais des bains chauds.

Lorsque les canaux sont trop forts, ou trop étroits, ou trop remplis, ou séparés par une fracture considérable: lorsque les fluides sont trop abondants, trop subtilisés, trop épais, d'une figure extraordinaire, qu'ils ont trop de vitesse, ou qu'ils s'arrêtent dans quelque grande cavité, sur-tout s'ils sont corrompus, le bain froid ne peut faire aucun bien, & peut quelquefois faire du mal. Au contraire, lorsque les canaux sont foibles, trop lâches, trop ouverts, ou n'ont que de légeres fractures, les bains froids pris avec précaution, ne peuvent être qu'utiles. C'est ce que M. Cocchi prouve par des exemples & par des autorités.

Ensuite il explique un aphorisme d'Hyppocrate, & un passage de Celse, que

(*) Ce fut aussi la coutume d'Apollonius de Tyane, qui vécut presqu'un siécle, à ce qu'assurent les Auteurs. *Note du Journaliste.*

que felon lui on a mal entendus. Il croit que la maladie dont le Médecin Mufa guérit Augufte avec des bains froids, des laitues, & de l'ers, étoit un commencement d'Atrophie; & que Marcellus fi tendrément pleuré par Virgile, mourut non dans un bain froid, mais dans les bains chauds de Bayes (*).

L'hiftoire naturelle eft le fujet du troifieme Difcours. M. Cocchi le lut à Florence à l'occafion du rétabliffement de la Société Botanique de cette ville. Cette

(*) M. Cocchi allegue en faveur de fon fentiment la traduction italienne de ces vers de Properce.

At nunc invitæ magno cum crimine Baiæ,
Quis Deus in veftra conftitit hoftis aqua?
His preffus ftygias vultum demifit in undas,
Errat & in veftro fpiritus ille lacu.

fans indiquer où ces vers fe trouvent. Ce font les vers 7 - 10 de la 18 Elegie du Livre III. C'eft ainfi que M de Longchamps les traduit.

„ Bains déteftés! depuis qu'un crime affreux „ a fouillé leurs eaux. O Bayes! Quelle divi- „ nité mal-faifante s'eft arrêtée fur tes ondes? „ c'eft dans le Styx qu'elles ont englouti Mar- „ cellus. Son ombre eft encore errante fur tes „ lacs. *Note du Journalifte.*

Société, fondée par le célebre Micheli & destinée uniquement à la Botanique, en conservant son nom, a étendu ses soins à toute l'Histoire naturelle, ou plutôt à toute la Physique. C'est donc avec raison qu'au rétablissement de cette Société notre Auteur parle de l'utilité des observations des loix de la Nature.

Les talents de l'esprit ne suffisent pas au bonheur de l'homme; il faut qu'il y ajoute les forces du corps, & par leur secours les propriétés des autres corps. Ils suivent dans leur action réciproque des loix invariables, que l'homme étoit intéressé à connoître, & qu'il ne pouvoit apprendre que par l'observation. Le recueil historique de ces observations constitue l'expérience qui est la base de tous les arts. Les arts sont la source des commodités & des agréments de la vie; & comme les combinaisons des choses sont infiniès, il n'est aucune vérité physique si petite qui ne puisse avoir un nombre innombrable de conséquences étonnantes. Les anciens ont ignoré la figure & la gran-

grandeur de la Terre, & ont été privés d'un commerce très-avantageux, uniquement parce qu'ils n'avoient pas remarqué une propriété ſimple & conſtante de l'aimant, dont ils connoiſſoient quelques autres vertus.

Voulez-vous vous convaincre de l'utilité des obſervations? Rappellez-vous que la circulation du ſang, qu'Empédocle & Hyppocrate avoient ſoupçonnée, que Michel de Ville-neuve, Colomb & Céſalpin avoient devinée, & que Harvey a miſe en évidence, nous a rendus capables de diſtinguer ce qu'il y a de vrai & de faux dans les mémoires de Médecine écrits pendant deux mille ans; que les obſervations de Redi ont à jamais chaſſé de la Phyſique les générations équivoques (*): conſidérez les avantages qu'on retire de la péſanteur de l'air découverte par Torricelli. La vraie Médecine n'eſt

(*) Elles n'ont oſé reparoître que dans le Syſtême de la Nature, ouvrage plein d'erreurs, de contradictions, & de hardieſſe. *Note du Journaliſte.*

fondée que sur les observations. Quand elles passent des Savants aux Souverains, elles contribuent beaucoup à la félicité publique. Toujours elles guérissent les hommes de la crédulité, & les empêchent d'être la dupe des imposteurs.

Les observations font sentir combien est utile l'intelligence du Grec, non seulement à cause des noms, même modernes, employés dans les Sciences, lesquels sont tirés de cette langue; mais encore plus à cause des belles & utiles connoissances, qu'ont puisées chez les observateurs Grecs, Colonna, Saumaise, Ray, & d'autres. Il n'est pas douteux qu'un bon critique ne fasse d'autres découvertes de cette espece, en bien expliquant les passages difficiles des anciens. Mais, est-il surprenant qu'on ait méprisé l'étude de cette langue, lorsqu'on a traité d'inutiles, l'analyse moderne & la Médecine, malgré les découvertes qu'on a faites à l'aide de la premiere, & les avantages manifestes que le genre humain retire de seconde.

Les

Les lumieres de l'entendement sans la paix de l'esprit, ne suffisent pas au bonheur de l'homme. C'est l'observation qui en nous faisant connoître les loix de la Nature, nous donne la paix de l'esprit, au point qu'un Philosophe souffre plus tranquillement que les autres, la haine, l'envie, l'orgueil des hommes. Il seroit peut-être à souhaiter qu'on prît le parti contraire à celui qu'embrassa Socrate. Quelques-uns de ses disciples furent si peu modérés, qu'ils devinrent les tyrans de leur patrie.

Si quelques grands ont honte de ces études, c'est à tort. Alexandre employa des sommes immenses en faveur de l'histoire des animaux; Mithridate fit nombre d'expériences; les Ptolomées en Egypte protégerent ces Sciences, les principaux Romains écrivirent des traités d'Agriculture; Pline fut honoré des premiers emplois & de la confiance des Empereurs; & Juba Roi de Numidie, vaincu & conduit à Rome par César, passa tranquillement le temps de son malheur

dans

dans l'étude de la Nature, étude qui contribua à lui attirer la faveur d'Auguste, & à lui faire soutenir avec honneur la dignité royale qu'il transmit à son fils.

Il est vrai que chacun peut devenir Philosophe & faire des découvertes sans le secours des Académies; mais l'expérience montre que la réunion des forces de plusieurs est utile pour acquérir de nouvelles connoissances & les répandre dans le public.

Le quatrieme discours contient l'éloge de Pierre Antoine Micheli, fondateur de la société Botanique de Florence.

Ce célebre Botaniste qui mourut le 2 Janvier 1737, naquit le 10 Decembre 1679. Dans son enfance il commença à étudier les plantes dans le livre de Matthiol, par l'envie qu'il avoit de connoître celles qui, jetées dans l'eau, étourdissent les poissons. Il prit goût à cette étude, & y fit des progrès considérables en interrogeant les paysans qui ramassent les herbes, en consultant les savants qui étoient à sa portée, & en lisant attentivement

le

le peu de livres qu'il put se procurer.

Insensiblement il se consacra tout entier à la Botanique, pour laquelle il abandonna le métier de Libraire, que ses parents qui étoient pauvres, lui avoient fait apprendre; & de son propre mouvement il se mit à parcourir la Toscane en herborisant.

Il avoit toutes les qualités nécessaires, la délicatesse & la force des sens, la sagacité & la netteté de l'esprit, la mémoire, & la constance. Il ne se laissoit point gouverner par l'imagination; il n'acquiesçoit qu'au témoignage des sens; il n'adoptoit ni hypotheses ni erreurs. Il possédoit au plus haut degré le talent d'abstraire des invidus les seules idées propres à constituer l'essence nominale des choses, & de former les genres & les especes suivant les différents degrés d'abstraction.

Aussi Mr. Micheli ne tarda pas à parvenir sans maître au plus haut point des connoissances botaniques. Il avoit, il est vrai, reçu sur ce sujet quelques lumieres

de

de deux ou trois de ſes amis; mais ces lumieres étoient peu de choſe, & ne regardoient pas la maniere de diſtribuer les plantes en claſſes, genres, & eſpeces. Le fait eſt que Mr. Micheli encore enfant s'apperçut que les plantes, malgré leurs variétés infinies, avoient des reſſemblances conſtantes, à l'aide deſquelles on pouvoit les ranger méthodiquement. On voit une preuve de ce talent dans le recueil des plantes umbelliferes que Mr. Micheli dans une âge peu avancé, donna au Marquis Côme de Caſtiglione, ſon premier Mécene.

Ce Seigneur introduiſit Mr. Micheli auprès du Comte Magalotti, grand Savant & vrai protecteur des arts & des ſciences, qui lui fit connoître l'ouvrage de Tournefort, & le préſenta à Côme III. Grand-Duc de Toſcane. Ce Prince fit venir de Paris l'ouvrage de Tournefort pour notre jeune Botaniſte, & lui donna enſuite tous les livres que Tournefort cite. Mr. Micheli ne tarda pas à graver ſi profondément dans ſon eſprit les figu-

res,

res, les descriptions, & même les simples indications des plantes qui se trouvoient dans ces livres, que pendant toute sa vie il fut en état d'indiquer exactement l'endroit où il étoit parlé d'une plante.

Sans épargner ni dépenses, ni peines, ni temps, ni dangers, Mr. Micheli comparoit avec la nature les figures & les descriptions des plantes qu'il trouvoit dans les livres. Par cette méthode il donna dans l'ouvrage qu'il a publié, ou dans celui qu'il a laissé manuscrit, & qu'on va publier, (*) la description de presque quatre mille plantes dont les Botanistes n'avoient pas encore parlé, en mettant de ce nombre celles auxquelles les Savants étrangers ont donné son nom. Pour cet effet il entreprit plusieurs voyages en Italie, & en Allemagne. Il fit voir que les plantes les plus petites ont leurs fleurs & leurs graines, & se reproduisent régulierement, comme les autres, aussi bien que

(*) Nous ignorons si ces ouvrages posthumes ont été imprimés. *Note du Journaliste.*

que les champignons, les truffes, les mousses, & ces petites plantes qui forment ce que le peuple appelle moisissure.

Il montra l'organisation, la situation, & la figure des fleurs de plusieurs plantes marines, & la maniere dont leurs graines se répandent. Ses prédécesseurs ne connoissoient qu'environ vingt genres de plantes marines : Mr. Micheli en indiqua autour de soixante, sous lesquels il rangea, sans parler de celles qui étoient déjà connues, environ cinq cents plantes, qu'à ce qu'il semble, personne n'avoit encore observées.

Il composa un ouvrage sur les nouveaux genres de plantes, dont il publia le premier volume; & en laissa le second imparfait, mais avec beaucoup de figures, quelques-unes desquelles étoient gravées, destinées à éclaircir la partie la plus difficile de la Botanique, qui regarde les gramens, les mousses, & les plantes marines.

Il laissa d'autres ouvrages; un presque achevé, qui contient les observations, qu'il avoit faites pendant tant d'années emplo-

employées à herboriser & a étudier les plantes. Un catalogue des plantes du terroir de Florence. Des notes sur l'ouvrage Botanique de Césalpin, auquel il a ajouté les figures des plantes, tirées les unes de la collection même de l'Auteur, & les autres des plantes naturelles. Enfin un catalogue d'environ deux mille plantes qui sont dans le jardin botanique de Florence.

On pourroit faire un volume, qui seroit précieux, des observations que Mr. Micheli fit dans ses voyages, sur la Botanique, sur les animaux, sur les fossiles, sur les testacées terrestres & d'eau douce, sur les poissons, sur les serpents de Toscane qu'il avoit fait peindre, sur les bois & les os des animaux qu'on trouve sous terre, sur les fossiles vitrifiés &c.

Mr. Micheli apprit le latin de lui-même; il faisoit grand cas de toutes les parties de la Physique, & sur-tout de l'Astronomie & de l'Anatomie. Il étoit d'un excellent caractere, très-modeste, &

fort

fort communicatif. (*) Il vécut toujours pauvre & toujours content, & refusa constamment les vocations qui lui furent adressées. Il mourut en Philosophe & en Chrétien après avoir pris toutes les mésures possibles pour qu'on publiât après sa mort le reste des ouvrages qu'il avoit proposés par souscription.

Le cinquieme & dernier discours de ce volume contient une observation médicale sur le tænia ou les vers cucurbisins, dont Mr. Cocchi montra deux chaines à la Société Botanique de Florence. L'Auteur se range du côté de ceux qui soutiennent que ce n'est pas un seul animal, mais une chaîne de plusieurs.

(*) Tel l'a connu le redacteur de cet extrait. *Note du Journaliste.*

L.

(L'extrait du second tome dans le Journal suivant.)

LETTRE

LETTRE AUX AUTEURS DU JOURNAL LITTÉRAIRE.

MESSIEURS.

L'attention avec laquelle vous avez cru devoir analyſer les œuvres du Comte Algarotti, prouve le cas que l'on fait de ſes productions dans la république des lettres. En effet, c'eſt un des hommes célebres de notre ſiecle, un de ceux qui ſont faits pour avoir de l'influence ſur le goût général, & de l'autorité ſur les eſprits. Cette conſidération eſt la ſeule qui m'ait engagé à lire avec un peu plus de réflexion ſon eſſai ſur la langue françoiſe, & à en faire la critique comme d'un ouvrage très-propre à induire en erreur; elle eſt auſſi la ſeule qui me faſſe eſpérer que vous voudrez bien inſérer mes réflexions dans votre journal. Comme les hommes d'un ordre

ordre ſupérieur ne ſe trompent pas ſeulement pour eux, & que leurs erreurs peuvent avoir des ſuites d'autant plus fâcheuſes, qu'ils ſont plus eſtimés du public; ils ſont auſſi ceux dont on doit relever les fautes avec le plus de courage & de franchiſe.

Je ſuis avec les ſentiments de la plus parfaite conſidération

MESSIEURS.

à Berlin, ce 12. Fevrier 1773.

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur

THIEBAUT.

EXAMEN

EXAMEN
DE
L'ESSAI DU COMTE ALGAROTTI
SUR
LA LANGUE FRANÇOISE.

Il est une infinité de matieres qui semblent épuisées quand on considere le grand nombre, & même la célébrité des Auteurs qui en ont traité; mais qui paroissent toutes neuves à ceux qui pesent les raisons au lieu de compter les autorités, & pour qui beaucoup de jugements hasardés ne sont pas beaucoup de sentences décisives. *Que resteroit-il à dire sur ce sujet? Tant d'Auteurs habiles en ont parlé!* Voilà l'objection que se fait naturellement à soi-même un homme de lettres honnête & timide, qui malgré sa modestie entrevoit ou de nouvelles routes, ou de nouvelles difficultés. Mais ne pourroit-on pas répondre que si tant d'Auteurs habiles en ont successivement

parlé, c'eſt une preuve que les derniers d'entr'eux ont ſenti que ce ſujet n'avoit encore été, tout au plus, qu'ébauché par tous les autres?... Cette réponſe doit ſurtout être bonne lorſqu'il s'agit de choſes dont les effets paroiſſent être à la portée de tout le monde, tandis que les principes en ſont cachés à preſque tous les yeux.

Tel eſt certainement le génie & le caractère d'une langue en général, & par conſéquent de la langue françoiſe en particulier. Qui ne ſe croit pas en état & en droit de prononcer définitivement ſur ſes beautés & ſur ſes défauts? Cependant que de recherches pénibles, que d'obſervations délicates, ne faut-il pas avoir faites avant de pouvoir ſeulement bien ſentir la difficulté de la queſtion!

Je ne prétends pas aujourd'hui faire moi-même ce que je reproche à d'autres d'avoir entrepris trop à la légere; peut-être par la ſuite ſerai-je plus hardi, d'autant plus que le génie de ma langue eſt le principal objet de mes études. Mais j'ai cru qu'il ne ſeroit pas inutile de détruire

ce

ce que tant d'Auteurs hasardent ou répetent tous les jours sur cette matiere.

J'avoue que ce qui m'a déterminé, c'est la lecture de l'essai du Comte Algarotti sur la langue françoise; essai qui se trouve dans le troisieme volume de ses œuvres traduites en françois, & tout récemment imprimées en cette Capitale. Je suivrai donc cet Auteur, qui d'ailleurs paroît avoir rassemblé tout ce que l'on avoit dit avant lui là-dessus, & qui a eu grand soin de s'étayer d'un aussi grand nombre d'autorités qu'il l'a pu, ne songeant pas qu'un semblable étalage ne peut que donner de la méfiance aux lecteurs.

Au reste, cette discussion ne sera pas inutile, si je parviens à prouver que pour juger d'une langue il ne suffit pas de la parler & même de la bien parler; que de plus il ne suffit pas de joindre à ce premier avantage celui d'être connu pour un homme de goût & d'esprit: car ce sont là, si je ne me trompe, les traits qui distinguent feu M. le Comte Algarotti comme homme de Lettres.

Tout homme qui veut se mêler d'écrire, doit sans doute, pour peu qu'il soit jaloux de sa réputation, se bien persuader qu'il ignore lui-même la science dont il veut entretenir ses lecteurs, tant qu'elle lui paroît trop bornée; & qu'il n'a vu tout au plus que la superficie de son objet, tant qu'il le trouve si facile à traiter. Quand on ne suit pas cette regle, qu'arrive-t-il? Au lieu de la gloire d'avoir approfondi son sujet on ne recueille que la honte d'avoir montré la légéreté de son esprit. Ensuite il seroit à souhaiter que dans le travail on se tînt en garde contre les illusions de l'amour propre, lequel nous attache fortement à une opinion précisément parce que c'est la nôtre; & nous fait admettre comme bonnes des raisons qui ne seroient à nos yeux que des sophismes, si elles n'appuyoient pas l'opinion que nous nous croyons intéressés à soutenir. Sans cette seconde précaution, dans le temps qu'on croit faire briller le plus son esprit, on ne lui fait honneur qu'aux dépens de la droiture & de la solidité de

son jugement. La suite fera voir si c'est à tort que nous avons commencé par ces observations générales.

La premiere remarque que je ferai sur l'essai du Comte Algarotti concernant la langue françoise, c'est qu'en le plaçant immédiatement après celui où il veut prouver que l'on ne doit jamais écrire que dans sa propre langue, il a fait tout ce qu'il a pu pour rendre plus sensible la contradiction qui regne entre ces deux essais. « Chaque nation, dit-il dans le premier, « pense, imagine différemment; chacune « a sa façon particuliere de concevoir les « choses, de les arranger, de les exprimer. Delà vient que chaque langue a « son génie ou sa forme propre, par où « elle differe essentiellement de toute au« tre langue; & cette forme est le résultat « de la nature du climat, du genre d'étu« des, de la religion, du gouvernement, de « l'étendue du commerce, de la grandeur « de l'état, en un mot de ce qui constitue « le caractere national.... Tout cela doit « nécessairement produire une diversité

" infinie de langue à langue ; & les poli-
" tiques regardent même comme naturel-
" lement ennemies les nations qui parlent
" des langues différentes. . . Pour écrire
" avec succès dans une autre langue que
" la nôtre, il faudroit donc, comme un
" autre Protée, pouvoir changer de for-
" me ; nous dépouiller de la forme qui
" nous est naturelle, toujours prête à se
" montrer & à triompher des efforts que
" nous lui opposons. Non, si l'on n'écrit
" point dans sa langue, le style ne sauroit
" être naturel, ni avoir l'unité requi-
" se... Concluons donc qu'on ne sauroit
" trop applaudir à l'usage qui semble au-
" jourd'hui prévaloir, d'écrire en sa lan-
" gue maternelle, sur-tout quand il s'agit
" de sujets où l'imagination a beaucoup
" de part . . . C'est là seulement qu'on
" peut déployer toutes ses forces, comme
" un Soldat dont l'armure est faite à son
" corps, au lieu qu'avec la cuirasse & les
" brassards d'un autre, tous ses mouve-
" ments seroient gênés & faux . . . Sans
" cela, nous espérerions en vain d'égaler

" les

"les Grecs & les Romains, qui n'écri-
"voient que dans leurs langues, parce
"que ces langues étoient les seules qui ré-
"pondissent à leur maniere de concevoir,
"d'apprendre, de sentir; & qui fussent
"les instruments naturels de leurs pen-
"sées.... Alors seulement, on pourra
"s'approprier ce que le Dante dit de lui-
"même; qu'il écrit sous l'inspiration &
"la dictée de la nature; & qu'il produit
"ses conceptions au dehors comme elle
"les a façonnées dans son ame."

Je n'examine point ici si l'Auteur prouve bien solidement que l'on ne doit jamais écrire que dans sa propre langue. Mais je demande comment un homme qui allegue toutes ces raisons pour le prouver, peut ensuite, & immédiatement après, malgré ces mêmes raisons, se croire en état de juger les autres langues dans lesquelles il ne se croit point en état d'écrire? Quoi? la langue de vos voisins a un caractere, un génie particulier qui n'est point le vôtre, qui est opposé au vôtre, auquel le vôtre ne peut point se plier: ce voisin a

 une

une façon de concevoir ses idées au dedans & de les produire au dehors, que vous ne pouvez jamais saisir; & néanmoins vous osez la juger, la vanter ou la blâmer? Où est le Philosophe? Ma critique ici est d'autant plus juste, qu'il faut beaucoup plus de connoissances, un examen plus mûr, plus réfléchi, des études plus détaillées, plus de sagacité & de finesse, pour juger une langue que pour l'écrire. En effet pour ce dernier point, l'usage & la lecture suffisent; mais des milliers d'auteurs ont écrit dans leur propre langue, & même se sont fait estimer par leur style, & cependant n'ont jamais été en état d'en porter un jugement digne de quelque attention; parce que ce jugement présuppose beaucoup plus d'études, & des études plus approfondies.

"Une langue est formée, dit notre "Auteur, lorsqu'elle a des écrivains qui tant "en prose qu'en vers fournissent des ex"pressions pour tous les objets & pour "toutes les pensées." On ne peut gueres donner de notions plus vagues & cependant

dant

dant plus fausses. Est-il donc impossible qu'une langue soit formée par l'usage universel, uniforme, & constant de tous ceux de qui elle est la langue, quoiqu'elle n'ait pas, ou qu'elle ait peu d'auteurs? Est-il impossible de trouver une langue qui n'ait pas des *expressions pour tous les objets & pour toutes les pensées*, & qui néanmoins soit une langue formée? Quelle est donc la langue qui ait des *expressions pour tous les objets & pour toutes les pensées?* En quel siecle les Romains n'ont-ils pas été forcés d'aller faire de nouveaux emprunts chez les Grecs, non seulement pour les mots, mais aussi pour les tours de phrases?

Ce n'est point l'abondance des expressions qui fait qu'une langue est formée: c'est la détermination de ses regles & le développement de son caractere. Quand une langue porte sur des principes analogues entr'eux, & formant un systême; quand elle a un caractere fixe & bien marqué; que ses usages dans le détail sont conformes à ces points de vue généraux,

& uniformes dans la bouche de ceux à qui elle appartient, alors elle est formée. Mais tout cela est très-indépendant du nombre des expressions: il suffit que l'on ait des loix usuelles ou écrites, connues ou senties, d'après lesquelles on puisse décider comment il faut s'y prendre pour enrichir la langue d'une expression qui lui manqueroit.

"La langue françoise, quoique plus "ancienne que l'italienne; n'eut avant "François I. ni regle, ni grammaire, ni "Auteur qu'on puisse citer ..." Sur quel fondement assure-t-on que la langue françoise est plus ancienne que l'italienne? Il me semble qu'il est bien facile de prouver le contraire. Qu'on en juge par le tableau raccourci que nous allons donner de l'histoire de la premiere de ces deux langues. Il est plus que probable que même du temps d'Auguste, les provinces d'Italie parloient plutôt une sorte de patois, que le latin de Cicéron, de Virgile, & d'Horace; parce que ces divers peuples avoient appris le latin au

plus tard dans le temps qu'ils avoient été conquis, c'est à dire, long-temps avant que cette langue fût polie & bien formée. Les Gaulois, au contraire, apprirent le latin sous César & Auguste; & ce fut de la bouche même des Romains, qu'ils l'apprirent. Pendant tous le temps que se prépara & que se fit la décadence de l'empire d'Occident, les Empereurs résiderent presque toujours dans les Gaules; ils y avoient leur cour; tous les hommes polis & cultivés de Rome les y suivoient. Les plus célebres écoles, que dis-je, les seules écoles célebres étoient dans les Gaules: les bons écrivains étoient gaulois. Il ne faut que lire l'histoire, pour se convaincre de la vérité de tous ces faits. La langue latine s'étoit donc beaucoup mieux conservée dans les Gaules que dans l'Italie. La conséquence est évidente. Les Francs avoient été à plusieurs reprises & depuis long-temps en commerce avec l'empire: ils en avoient été successivement les alliés & les ennemis. Ils habitoient les frontieres de ces provinces où la langue

latine étoit la ſeule langue cultivée; ils y faiſoient de fréquentes incurſions. Clovis, ainſi que pluſieurs de ſes prédéceſſeurs, étoit décoré des titres les plus honorables que les ſucceſſeurs d'Auguſte puſſent accorder: & ſi l'on m'objecte que c'étoient les Empereurs d'Orient qui accordoient ces titres; je répondrai que les Francs ne les deſiroient que pour les faire valoir ſur les débris de l'empire d'Occident. Les Francs ſavoient donc le latin; & ils n'eurent pas de peine à adopter cette langue qui étoit celle des vaincus, des arts, & des ſciences. Suppoſé que peu de temps après Clovis, & pendant les brigandages de ſes ſucceſſeurs, cette langue ſe ſoit altérée & corrompue dans les Gaules; que n'a pas fait Charlemagne pour la rappeller à elle-même, & rétablir les bonnes études? Et combien de fois après lui, les Rois de France, les Evêques, les Ducs, & les Comtes n'ont-ils pas fait de ſemblables efforts? Si malgré tout cela, la langue latine s'eſt inſenſiblement perdue parmi le peuple & dans les provinces éloi-

éloignées, n'a-t-elle pas dû se soutenir chez les grands & dans le centre, comme la vraie langue du pays? C'est aussi ce qu'elle a fait (*); & je ne

(*) On m'a fait ici quelques objections auxquelles il est bon de répondre. 1. On m'a dit que Charlemagne ne savoit pas le latin... Cette opinion est fondée sur ce que dans un âge assez avancé, il apprit à former une sorte d'écriture à gros caracteres qu'il avoit ignorée jusque-là: c'est en conséquence de ce fait qu'on a dit qu'il ne savoit pas écrire, & qu'il ne savoit pas le latin: mais quelles preuves a-t-on d'ailleurs de cette prétendue ignorance? Comment pouvoit-il ignorer le latin, lui qui a fait en latin un ouvrage contre le culte des images, qui est parvenu jusqu'à nous? Comment ignoroit-il le latin, lui qui a tant convoqué d'assemblées générales des grands & des évêques de ses états, tant de conciles, & qui les a si souvent présidés? Car les délibérations devoient s'y faire en latin, puisque tous les capitulaires qui y ont été rédigés & arrêtés, sont en latin. Comment enfin pouvoit-il ignorer le latin, qui étoit la seule langue de l'Académie de savants qu'il avoit dans son palais, & aux assemblées de laquelle il assistoit souvent, ou plutôt dont il étoit membre lui-même? 2. On m'a objecté le traité de Charles le Chauve avec Louis le Germanique, lequel fut juré en langage Roman. Mais s'il fut juré en langage Roman, ce fut pour

ne conçois pas comment on peut dire que la langue Françoise est plus ancienne que la langue Italienne; vu que dans l'Italie la langue latine n'a dû ni pu se maintenir si long-temps ni dans une si grande pureté. Il me semble que la langue françoise, considérée comme langue du petit peuple dans quelques provinces écartées, a dû être imparfaite long-temps, parce que dans les efforts qu'elle a pû faire pour

que même les derniers des soldats fussent témoins des engagements de leur Souverain; ce qui prouve ce que j'ai avoué, savoir que la langue latine s'étoit altérée parmi le petit peuple: mais ce fait ne prouve point que le latin ait dès lors cessé d'être la langue de la cour & des affaires, c'est à dire, de la nation: au contraire, ce qui nous reste de cette formule prouve que le langage Roman touchoit encore de très-près au latin, *pro Deo amor, & poblo commun salvament*, &c. c'est encore là du latin plutôt que du langage Roman. Aussi, il faut bien que ce peuple ait encore compris le latin long-temps après Charles le Chauve, puisque St. Bernard prêchoit en latin; & que ce n'est qu'au onzieme siecle qu'il est venu quelques troubadours à Paris, lesquels y étoient considérés comme des étrangers, si l'on peut s'exprimer ainsi. *Note de l'AUTEUR de cette piece.*

pour s'étendre & se former, elle a toujours été repoussée de toutes les forces de l'autorité publique qui vouloit maintenir l'ancienne langue. Il me semble que dès qu'elle est enfin devenue la langue de toute la nation, la langue françoise a marché vers la perfection avec autant de rapidité que la langue italienne; mais que sous ce dernier point de vue, elle est beaucoup moins ancienne. Il me semble même que tous ces points sont si naturels, & si bien liés aux faits publics & connus, que je ne conçois pas comment on a pu sur tous ces objets changer les choses, pour leur donner un air de paradoxes & de faits extraordinaires, que l'on n'a pu ensuite expliquer que par de fausses raisons.

Mais est-il donc vrai qu'*avant François I. la langue françoise n'ait eu ni regles, ni Grammaires, ni Auteurs qu'on puisse citer?* Qu'est-ce qu'une langue sans regles? En peut-il exister une de cette sorte? La langue françoise n'avoit-elle donc rien d'arrêté, de reçu

par

par l'usage? Car c'est l'usage seul qui fait les regles. La formation des mots étoit-elle vraiment arbitraire? Les temps des verbes, les genres, les nombres, tout céla étoit-il abandonné aux caprices de chaque particulier? Toutes les constructions étoient-elles également bonnes? Une pareille langue seroit-elle comprise de ceux qui la parleroient?

Mais si la langue françoise avoit ses regles existantes dans l'usage, elle avoit aussi sa Grammaire: car la Grammaire d'une langue est toute entiere dans ses regles. Quant aux Grammaires écrites, je demande si la langue italienne en a eu elle-même avant le regne de François I. Pour nous, nous en avons plusieurs de ce même temps qui sont encore recherchées & estimées, telles que celle de Ramus, &c. Joinville, le Comte de Champagne, les auteurs du poëme de la Rose, Commines, Froissard, tant de Troubadours dont les ouvrages sont recherchés des gens de lettres, & qui, j'ose le dire, ont souvent servi de modeles aux pre-

miers

miers auteurs italiens, ne peuvent donc pas être cités? Pétrarque n'en pensoit pas de même sans doute: car on a trouvé que les Troubadours ne lui avoient pas été inutiles, non plus qu'à d'autres, dans le temps que les Papes demeuroient à Avignon. Et même ce n'est, peut-être, pas sans vraisemblance que quelques personnes soutiennent que cette résidence des Papes dans nos provinces méridionales a beaucoup aidé à former & à enrichir la langue italienne. Il est au moins vrai que c'est de cette époque que datte la formation de cette langue que l'on met en opposition avec la nôtre.

"Les progrès de la langue françoise "trouverent des obstacles du côté des "Italiens qui avoient suivi Catherine de "Médicis en France." C'est indiquer comme unique cause d'un effet qui n'est pas même certain, ce qui n'a pu avoir qu'une très-petite influence; tandis que si les italianismes ont réellement alors nui à la langue françoise, ce sont les armées de Louis XII. & de François I. lesquelles

ont

ont en ce fiecle fi fouvent paffé & réfidé en Italie; ce font, dis-je, les françois eux-mêmes, qui ont infenfiblement contracté en Italie l'habitude de ces locutions étrangeres, & qui les ont enfuite rapportées chez eux. Je pourrois dire d'ailleurs que les italianifmes ne devoient pas retarder les progrès de notre langue, vu la grande reffemblance de ces deux filles de la langue latine, & fuppofé que l'italienne fût auffi parfaite que l'Auteur le prétend. En effet, il feroit affez fingulier que notre langue encore dans l'enfance eût tant contribué à former & à perfectionner la langue italienne il y a quatre fiecles, & qu'enfuite la derniere n'ait pu que nuire à fa bienfaitrice deux fiecles après. Mais je demanderai feulement quelle influence pouvoit avoir fur toute une grande nation l'exemple d'un petit nombre d'Italiens fixés à la cour. Et j'en dirai autant du langage Gréco-barbare de Ronfard, que l'on nous préfente ici comme un homme qui a fait beaucoup de tort à notre langue. Si depuis François I. la

langue

langue françoise paroît avoir été quelque temps sans faire des progrés sensibles, c'est peut-être parce qu'on ne daigne pas y regarder d'assez près avant d'en juger: c'est peut-être aussi parce qu'il n'est pas naturel qu'une langue éprouve tant de changements successifs en un si court intervalle: c'est peut-être enfin parce que les guerres civiles n'ont pas laissé les esprits dans la situation où il faut être pour qu'une langue commune à tous les partis marche d'un pas assuré vers la perfection. Mais si un Auteur tel que le Comte Algarotti décide sur une matiere qu'il a si peu examinée, & néglige des causes aussi générales, & d'une aussi grande influence que celles que nous alléguons ici, tandis qu'il s'arrête à d'aussi petites considérations que les siennes; combien ne doit-on pas être en garde contre les autorités en matiere littéraire, pour peu qu'on ait de respect pour la vérité? . . . . . .

Je passe sur l'article de Malherbes que l'on ne paroît citer dans cet essai que par

grace,

grace, & que *comme un poëte sec & sans invention, exact, mais de peu d'imagination.* Cet éloge si mince n'a point été dicté par Apollon; & St. Evremond & l'Abbé Dubos, que l'on cite dans une note lui rendent plus de justice.

J'en viens à l'article de l'Académie Françoise à laquelle on fait les reproches les plus graves, & contre laquelle on s'étaye autant qu'on le peut, de l'autorité de nos plus célebres écrivains. Je ne puis discuter en détail tout ce qui concerne ces autorités: cela me meneroit trop loin. Je dirai seulement que comme il arrive souvent à un homme de lettres de ne pas traduire aussi facilement ou aussi heureusement qu'il le voudroit, quelques passages d'un Auteur ancien ou étranger, parce que le génie d'un homme n'est jamais l'image exacte du génie d'un autre homme, & parce qu'une langue ne peut jamais être la copie fidele d'une autre langue; il est naturel & trop ordinaire dans ces occasions de faire à sa propre langue des reproches que la mauvaise

vaiſe humeur nous dicte, & qui ſont injuſtes ou outrés. Je dirai qu'un Auteur, cherchant modeſtement à faire valoir ſon génie, & craignant qu'on ne lui reproche d'avoir été foible, ou diffus, en quelques endroits de ſon ouvrage, accuſe ſa langue des fautes où il ſent malgré lui qu'il eſt tombé. Je dirai que comme il n'eſt perſonne qui puiſſe être toujours également bien diſpoſé; les plus célebres Auteurs, ceux qui ont les talents les plus diſtingués, ont encore trop d'occaſions de tomber dans ce piege que l'amour-propre tend à notre droiture. Je dirai qu'il eſt d'autant plus facile de donner à ces ſortes de plaintes un certain air de vraiſemblance & de vérité, qu'il n'eſt en effet aucune langue parfaite. Je dirai que quelquefois on exagere avec beaucoup d'adreſſe les choſes qui ſont favorables à ces ſortes d'opinions; ne fût-ce que pour ſe ſingulariſer, ou donner un plus grand prix aux beautés de ſes propres ouvrages. Je dirai enfin que, même parmi les gens inſtruits & les philoſophes il

eſt

eſt peu de perſonnes à qui il n'arrive ſouvent de juger d'après autrui. Et je penſe que conſéquemment à ces obſervations, on conviendra avec moi que les autorités ſont en général auſſi dangereuſes qu'impoſantes; & ſur-tout dans des matieres ſemblables à celle-ci. Je ne balance donc point à déclarer que plein d'eſtime & de reſpect pour les Auteurs que le Comte Algarotti a cités, je ne fais attention à leur opinion que pour en être plus en garde contr'eux & contre moi-même.

"Dans le temps que le Cardinal de "Richelieu fonda l'Académie Françoiſe, "la France ne comptoit preſque point de "bons Auteurs." Et c'eſt pour prouver cette aſſertion, que le Comte ajoute que les fleurs jetées ſur le tombeau de Ronſard étoient flétries, que la réputation de Marot ne ſubſiſtoit plus que comme un monument de la protection que François I. avoit accordée aux lettres; que Malherbe eſt un poëte ſec & ſans invention, que Balſac eſt un orateur plein de vent; &

& que Montaigne eſt auſſi licencieux dans ſes écrits que libre dans ſa façon de penſer. Voilà tout ce qu'il nous connoît d'Auteurs avant l'établiſſement de l'Académie. Il ne daigne pas même ſe ſouvenir d'Amiot qui fait encore les délices de tant de perſonnes de goût. Et combien d'autres noms célebres ne pourrions-nous pas mettre à côté de ceux-là, s'il s'agiſſoit de faire une liſte? Mais pour montrer que dans tout cet eſſai, l'eſprit du Comte a été la dupe de ſon cœur, que faut-il de plus que l'article de Montaigne? Cet Auteur inimitable eſt *heureux & hardi* dans ſon ſtyle; & l'on nous dit qu'il eſt *licencieux*, & cette *licence* eſt le ſeul trait par où on prétend le peindre!

"L'Académie Françoiſe ne pouvant "puiſer dans des écrivains qui n'exiſtoient "pas encore, voulut rendre la langue plus "unie, plus ſimple, plus dégagée, lui "donna une marche toujours égale, l'aſ-"ſujettit aux loix ſéveres d'une grammaire "inexorable; & en donnant la grammai-"re aux François, leur ôta la Poéſie & la

Rhé-

"Rhétorique. Elle ne régla la langue ni "d'après l'usage, auquel on eut peu d'é-"gards; ni sur l'autorité d'Auteurs classi-"ques; car il n'en existoit point. On vo-"yoit à la tête de ce tribunal, des Au-"teurs qui sont tombés dans l'oubli ou "condamnés à un ridicule éternel." Il faut n'avoir jamais lu Vaugelas pour nous dire que l'Académie eut peu d'égards à l'usage. Au contraire, elle n'a jamais rien décidé que d'après l'usage bien constaté de ceux qui parloient le mieux à la ville & à la cour. Il faut être bien peu circonspect pour mettre Vaugelas & Godeau parmi les Auteurs tombés dans l'oubli ou condamnés à un ridicule éternel; tandis que les remarques & le Quint-Curce de l'un & les poésies de l'autre, renferment cent choses qui sont encore autant estimées que de leur temps, & que l'on cite tous les jours.

Pélisson, l'Abbé Regnier des Marets sont donc aussi des Auteurs condamnés au ridicule ou à l'oubli? Il faut bien peu sentir la vraie signification des termes

qu'on

qu'on emploie, pour dire que l'on n'avoit point alors d'Auteurs classiques ; puisque tous les bons Auteurs d'une nation sont classiques tant que le langage reste tel qu'ils l'ont employé ; & que par conséquent ceux qui ne le sont plus aujoud'hui, ne l'étoient pas moins à juste titre alors. Il faut être bien inconséquent pour avancer que l'Académie françoise a ôté aux françois la Poésie & la Rhétorique, après avoir loué les Racine, les Boileau, les Moliere, les La Fontaine, les Paschal &c. qui tous ont vécu depuis l'origine de l'Académie ; & après avoir voulu nous persuader qu'avant eux cette nation n'avoit eu ni orateurs ni poëtes. Car c'est comme si l'on nous disoit ; vous avez eu une Poésie & une Rhétorique avant d'avoir aucun Auteur estimable, & vous avez eu de grands orateurs & de grands poëtes quand vous n'avez plus eu ni Poésie. ni Rhétorique. Il faut avoit bien peur de louer, pour blâmer l'Académie d'avoir étudié, établi, développé, & maintenu une grammaire conforme au génie de la

langue, tandis que c'étoit le seul moyen de perfectionner & de fixer cette langue; pour taxer le Cardinal de Richelieu de mal-adresse en établissant l'Académie dans cette époque; c'est à dire, dans l'époque où elle étoit vraiment utile & convenable, & après laquelle elle n'auroit plus rien eu à faire. "L'Académie françoise a réduit "la langue à une marche uniforme, com-"me celle des Séminaristes dont les plus "petits vont les premiers. En ôtant les "inversions, elle l'a rendue froide & en-"nuyeuse, l'a bornée au style simple de la "conversation, l'a fait tomber dans la "bassesse, l'a privée d'harmonie, de force, "de grace, & de noblesse. N'est-il pas "surprenant de voir une langue si régu-"liere, si bornée, si timide, dans la "bouche d'une nation aussi vive, aussi "prompte, aussi courageuse?" Je ne répondrai rien aux gentillesses que l'Auteur fait briller dans ce morceau; je n'ai même eu le courage d'en rapporter qu'une seule: encore trouvera-t-on sans doute que j'aurois mieux fait de l'ometrre. Si

l'on

l'on vouloit m'objecter que le Gothte l'a copiée d'un Auteur françois, je répondrois seulement que l'on ne doit copier que ce qui est bon, & qu'en effet l'on ne copie que ce qu'on trouve tel. Du reste, "c'est, dit-on, l'exemple le plus mémo-"rable du pouvoir qu'a la législation de "vaincre la nature. L'Académie établie "au Louvre est comme une Citadelle lit-"téraire qui domine sur l'esprit & sur l'i-"magination de la France entiere. Elle "participa du despotisme que le Cardinal "de Richelieu établissoit, & se fit "obéir . . . . ". Si l'on ignoroit l'histoire de l'Académie françoise, & qu'on voulût en juger d'après ce passage; n'est-il pas vrai que l'on tomberoit dans autant d'erreurs de fait, que l'on formeroit de conjectures? Sur quel fondement portent toutes ces allégations? Ne croiroit-on pas que ce corps littéraire, établi au Louvre, prononçoit tous les jours de nouveaux arrêts, tandisqu'il fut un demi-siecle sans rien produire; qu'il avoit des armées pour faire exécuter ses sentences, tandis

 qu'on

qu'on l'attaquoit, critiquoit, déchiroit impunément? On nous présente comme un grand & mémorable exemple du pouvoir de la législation sur la nature, du despotisme sur le caractere national, un fait où il n'y a aucune trace de despotisme & d'autorité. Car il n'est aucun des reproches de l'Auteur qui tombe sur l'Académie. L'Académie n'a point réduit la langue; elle n'en a rien ôté, ne l'a privée de rien: elle a saisi, elle a suivi le génie de la langue; elle a observé ce que cette langue étoit, exigeoit, permettoit, rejettoit; & elle l'a consigné dans ses ouvrages. Si elle eut fait plus, ses décisions n'auroient été suivies de personne: car on ne détruit point ainsi des usages universels. On reproche à la langue françoise d'être *réguliere*. Mais tous ceux de nos Auteurs qui l'ont le plus étudiée, y trouvent au contraire encore trop d'irrégularités; & il est assez singulier que la régularité soit un vice. On dit qu'elle est *trop bornée*. Mais son vocabulaire est-il moins étendu que celui des autres langues, quoiqu'elle

soit

soit assez parfaite pour n'avoir plus de synonymes? Est-il de genre où elle n'ait des chefs-d'œuvre de pensée, de sentiment que nos bons Auteurs n'aient rendu assez heureusement pour mériter de servir quelquefois de modeles à nos voisins? On dit qu'elle est *timide*, & *sans force*, comme si nous n'avions pas des Bossuet & des Crébillon; *sans noblesse*, & *sans grace*, comment si nous n'avions pas Racine, Fénelon, La Fontaine, & une infinité d'autres qui font les délices de l'Europe; *sans harmonie* comme si les poésies de Rousseau & les œuvres de Flèchier ne prouvoient pas le contraire. Elle est *froide & ennuyeuse*. Quelle est donc la langue moderne qui possede plus d'ouvrages connus & estimés par la vivacité, la chaleur, & les agréments? Quand on nous reproche de n'avoir point *d'inventions*, on ne s'entend peut-être pas soi-même; & certainement on n'a pas médité nos bons Auteurs, qui à chaque page de leurs écrits nous prouvent

 qu'en-

qu'entre des mains habiles; notre langue fait se prêter à tous les tons, & admet toutes les libertés que la clarté du discours peut permettre. J'aurois pu remplir des pages entieres des noms de ceux de nos Auteurs dans les écrits desquels on trouve la réfutation des reproches que le Comte fait à notre langue. Mais quel est celui de mes Lecteurs qui ne puisse pas citer ainsi que moi tous ceux de nos écrivains morts ou vivants que je n'ai point nommés? Quelle langue a des ouvrages plus nobles pour le style que ceux d'un Buffon, plus animés que ceux d'un Rousseau, plus brillants que ceux d'un Voltaire, plus nerveux que ceux d'un Thomas & de tant d'autres qui illustrent nos parlements, plus gracieux que ceux d'un Chaulieu, d'un Gresset, &c. Il ne seroit pas difficile de faire voir que les qualités qui prédominent dans la langue françoise, & aux quelles nous avons le plus sacrifié, sont précisément celles qui conviennent le plus à tout langage en général, la clarté, & l'aisance; que l'on y retrouve en second

cond lieu celles qui s'accordent le mieux avec notre caractere national, la gaieté, la naïveté, & la netteté; qu'enfin nous pouvons, comme je l'ai déjà observé, nous élever à tous les tons. Mais c'est un champ trop vaste, & que pour cette raison nous croyons devoir remettre à une autre fois.

SOCRATE EN DÉLIRE,

ou

Dialogues de Diogene de Synope, traduits de l'Allemand de Mr. Wieland; avec cette épigraphe :

Insani sapiens, æquus ferat nomen iniqui,
Ultra quam satis est virtutem si petat ipsam.

à Dresde, chez G. C. Walther 1772. 1 vol. petit in 8vo.

X————X

Après l'épître dédicatoire du traducteur, (lequel ne se fait connoître que par les lettres *B. de M.*,) vient la préface de l'Éditeur Allemand, ou plutôt de l'Auteur lui-même. Dans cette préface, on nous donne l'histoire prétendue du manuscrit que l'on fait imprimer; on suppose l'avoir déterré dans la bibliotheque poudreuse d'une abbaye que l'on ne nomme point, & l'avoir obtenu par adresse d'un Bibliothécaire bien sot & bien ignorant. Le reste de la préface est employé

ployé à justifier Diogene de Synope contre plusieurs Littérateurs qui ont voulu le faire passer pour un homme malhonnête, insensé, & méprisable. Il n'étoit, selon l'Auteur, qu'un censeur des sottises humaines, bizarre dans son humeur, mais adroit & raisonnable; en un mot ce que les Allemands entendent par le mot *Launisch* à l'occasion duquel le Traducteur fait une note qu'il est à propos de rapporter. "Cette expression *Launisch*, dit-il, "est moderne dans la langue allemande; "& je n'ai pu la rendre par aucun équi-"valent. Il me semble qu'elle a beaucoup "de ressemblance avec *l'humour* des An-"glois: ni l'un ni l'autre n'ont pu encore "être soumis à la précision d'une défini-"tion. Je croirois que c'est une origina-"lité naturelle dans la façon d'agir & de "s'exprimer, à laquelle celui qui en est "doué, n'attache aucune prétention; une "gaieté de caractere qui ne rit pas ou qui "rit sous cape, & fait à coup sûr sourire "les autres: tantôt elle effleure par une "plaisanterie légere & naïve; tantôt elle

 "blesse

« blesse par une ironie sournoise & piquan-
« te. Si on n'a reçu *l'humour* de la natu-
« re, qu'on se garde de l'imiter ou de la
« feindre ; il n'en résulteroit qu'une cari-
« cature ridicule. Au reste, les Anglois
« qui ont imaginé le terme, prétendent
« aussi posséder exclusivement la chose :
« mais *Lucien*, *l'Arioste*, *Cervantes*,
« *Rabelais*, *La Fontaine*, *Scarron* mê-
« me, M. *Piron*, & une foule d'autres,
« ont eu autant *d'humour* que *Swift*,
« *Sterne*, ou tous les Anglois *humoristes*.
« On accuse même le *Docteur Swift* d'a-
« voir sourdement puisé chez *Rabelais*
« une partie de cette *humour* qui lui a
« fait tant de réputation. Au reste ceux
« qui voudront prendre une idée encore
« plus précise de la valeur de ce terme,
« pourront se satisfaire en lisant ces dialo-
« gues, remplis *d'humour* & d'origina-
« lité. . . . .

« Dans le cours de cette traduction, je
« me suis souvent dit avec le peuple des
« Traducteurs mes Confreres . . . *Notre*
« *langue est pauvre* . . . *il n'y a point*

"*d'expression pour cela . . . tel ou tel*
"*mot nous manque . . . Eh que ne le*
"*prenez-vous, ce mot,* nous crie un
"Anglois supposé, *puisque vous en avez*
"*besoin! — Nous l'aurions bien su*
"*prendre, si vous l'aviez eu avant nous!*
"(voyez Mr. *Clément, lettre CXIV.*)"

Nous avons rapporté cette note toute entiere, 1mo. parcequ'elle annonce & caractérise l'espece de l'ouvrage dont il s'agit; ouvrage dans lequel l'Auteur a cherché en effet à cacher la raison sous l'enveloppe de la bizarrerie, la saine morale sous l'écorce du persiflage, & l'ordre, la marche de ses idées sous l'apparence du désordre & du caprice. S'il se trouvoit quelque Aristarque austere à qui cette méthode de prêcher la vertu ne parût pas convenable; nous lui dirions que toute méthode est bonne entre les mains d'un homme de génie, & qu'il faut recourir à des remedes extraordinaires lorsque les autres sont usés, qu'ils ont perdu leur efficacité, qu'ils ne produisent plus que le dégoût, & que le mal est urgent,

2do. parcequ'elle nous donne occasion de répondre au mot *de l'Anglois supposé.* -- On ne conseille point ce qui est contraire au génie & au caractere d'une langue; comme on ne conseille point à une personne ce qui est contraire à sa nature, à sa constitution; ou bien on tombe dans une absurdité. Il seroit tout aussi raisonnable d'exhorter sérieusement une brune à devenir blonde, & de la blâmer de ne pas le devenir, qu'il l'est d'exhorter à transporter dans une langue ce qui lui répugne, & à amalgamer avec ses expressions & ses tours propres, des tours & des expressions entiérement disparates. Il y a dans chaque langue des loix d'analogie que l'on ne peut enfreindre: il y en a pour les mots de chaque espece & de chaque cathégorie, comme il y en a pour la syntaxe & la construction. Ainsi tel mot qui existe dans une langue, ne peut être transporté dans une autre qu'autant qu'il est analogue aux autres mots de la classe dans laquelle il faudroit le ranger. Si un Auteur méconnoît ces loix,

ou

ou les méprise, il lui manque un sens, celui du tact ou celui du goût; & malheur à sa nation si elle applaudissoit aux fautes qu'il feroit en conséquence.... Mais toutes les langues ne sont pas si difficiles. . . . C'est que toutes n'ont pas le même génie, ne suivent pas les mêmes loix, & ne sont pas fondées sur la même analogie: & quand on nous dit qu'*elles ne sont pas si difficiles*, on le dit souvent sans preuve: on voit qu'*elles ne le sont pas sur les mêmes points*; mais l'un de ces faits ne prouve rien en faveur de l'autre. Nous irons plus loin: une langue qui n'auroit point de ces répugnances qu'on nous exhorte à vaincre, n'auroit point de caractere propre, point d'analogie entre ses différentes parties, point de consistance: elle ne seroit susceptible d'aucune beauté, d'aucune perfection, d'aucune délicatesse ... Mais au moins, une langue est moins gênante à cet égard qu'une autre; & c'est un grand bien. . . . Et c'est peut-être un grand mal. Car il n'arrive que trop souvent que l'on ne gagne d'un

côté qu'en perdant de l'autre. D'ailleurs, on auroit encore grand tort en ce cas de blâmer notre attention à suivre le génie de notre langue tel qu'il est. Les Anglois ne font aucune difficulté d'adopter un mot françois & sur tout un mot allemand: nous adoptons aussi très-heureusement une foule de mots grecs, latins, & surtout italiens. Mais si nous voulions aller plus loin, la nécessité de dénaturer un peu les mots pour les adapter à notre langue, leur feroit perdre le plus souvent ce qui nous les fait desirer, & les rendroit méconnoissables, même à ceux de qui nous les aurions empruntés; & si nous les produisions tels que nous les aurions trouvés, ils porteroient dans le discours un air étranger, un caractere discordant qui toucheroit au burlesque, ou choqueroit les oreilles délicates, & révolteroit les esprits droits & le bon goût.

Ce n'est donc pas sans raison, mais c'est sans remede, que les Traducteurs se plaignent quelquefois de leur langue: & celui qui n'auroit jamais occasion de

faire

faire cette plainte, seroit convaincu par là d'avoir choisi l'Auteur le moins digne d'être traduit, ou d'avoir fait la plus mauvaise de toutes les traductions, ou d'avoir le génie le plus heureux qu'il y ait jamais eu, ou enfin d'avoir pour langue maternelle la langue la plus imparfaite & la moins formée qu'on puisse imaginer.

Cependant il ne faut pas tout mettre ici sur le compte des langues : elles ont leurs entraves, parcequ'elles ont leur caractere & leur analogie : mais les Auteurs originaux ont aussi leur génie particulier, qui se trouve rarement être celui du traducteur. Celui-ci ne saisit qu'à demi l'idée de son Auteur ; il ne peut pas modifier, affecter son ame, la monter sur le ton qu'il faudroit ; & parce qu'il ne peut atteindre au but, il accuse sa langue de lui manquer au besoin.... On nous pardonnera, nous l'espérons, cette dissertation qui n'a ici d'autre à propos que le mot de Mr. *Clément* ; & qui n'a aucun rapport à la traduction que nous annonçons. Sans doute que s'il est un genre où il soit diffi-

cile

cile de bien traduire, c'eſt celui de *ces Dialogues* : le génie de l'Auteur & de ſa nation caractériſent l'eſpece de plaiſanterie qui y regne ; & l'ouvrage ne mériteroit pas les honneurs de la traduction, ſi cette plaiſanterie n'avoit pas un ton propre & original. On ſait que Mr. Wieland eſt peut-être celui de tous les Auteurs Allemands de ce ſiecle qui risque le moins d'eſſuyer ce reproche.

Cet ouvrage eſt diviſé en 34 chapitres dont le dernier ſeul a un titre. Diogene commence par annoncer l'idée qui lui vient d'écrire ſur ſon tonneau ſes avantures, ſes remarques, ſes rêveries, ſes ſenſations, ſes opinions, ſes folies, celles des autres, & le peu de ſageſſe qu'il a acquiſe. Enſuite il ſe félicite d'avoir ſi peu de beſoins : « cela vous coûte « un peu de peine au commencement, « dit-il, à moins qu'on ne vous y ait « élevé : mais combien de peines n'éprouve pas le fou qui s'eſt mis en tête de « mourir riche ? Combien de peines ne « vois-je pas prendre à mon ami *Phœ-*

« *drias*

"*drias*, d'abord pour gagner sa maîtres-
"se, ensuite pour la satisfaire, enfin
"pour la conserver! Combien en coûte-
"t-il à un autre pour devenir sénateur,
"d'épicier ou de corroyeur qu'il étoit!
"Comme celui-ci doit flatter pé-
"niblement pour s'insinuer dans les bon-
"nes graces d'un Satrape! Les insensés!
"La moitié de la peine qu'ils se donnent
"pour augmenter au centuple la somme
"des maux que la nature a voulu atta-
"cher à la condition humaine, seroit
"plus que suffisante pour les mettre en
"possession d'une félicité presqu'égale à
"celle des Dieux! ....

"Si quelqu'un se mettoit en tête de
"devenir sage .... pour faire fortune,
"ou pour acquérir de la considération,
"je lui conseillerois d'abandonner son
"projet. Je gagerois ma besace & mon
"bâton, c'est à dire, tout mon bien, con-
"tre une feve, (en supposant cependant
"que vous n'êtes point Pythagoriciens,)
"qu'il y perdra ses peines de façon ou
"d'autre. En effet, ou vous gagnerez
"l'estime

"l'eſtime publique ; & alors je ſerai bien
"trompé ſi vous n'êtes redevable de cet
"honneur ou à votre or, ou à votre em-
"ploi, ou à votre femme, ou à votre
"ſœur, ou à votre bonne mine, ou à vos
"talents pour la danſe, pour le chant,
"pour la flûte, ou à votre adreſſe à sau-
"ter à travers un cercle, ou bien à faire
"paſſer des grains de millet par le trou
"d'une aiguille, ou enfin à toute autre
"choſe qu'à votre ſageſſe: ou ſi par une
"faveur ſinguliere du ciel vous parvenez
"à cette ſageſſe, ſoyez ſûr que rien ne
"pourra empêcher le monde de vous re-
"garder comme une eſpece de fou ; en
"ce cas, vous ferez bien de faire comme
"*Diogene ;* c'eſt à dire, que *Diogene*,
"préciſément parcequ'il eſt ſage, n'eſt
"pas aſſez fou pour ſe ſoucier de ce qu'on
"dit. En effet, mes bons amis, s'il re-
"cherchoit votre approbation, lui qui n'a
"point de graces à vous accorder, point
"de repas à vous donner, point de vin
"de Perſe, point de jolie femme à vous
"offrir ; il faudroit bien qu'il tournât les
"meules

“ meules de vos moulins, ou qu'il tra-
“ vaillât dans vos mines, ou que par ses
“ plaisanteries il vous procurât une dige-
“ stion facile, ou qu'il se mêlât de quel-
“ que autre honnête métier de cette espe-
“ ce: or, avec votre permission, il a jugé
“ à propos de se dispenser de tout cela, &
“ de tout ce qui pourroit y ressembler;
“ & pourquoi, Messieurs? C'est apparem-
“ ment parcequ'il sait se passer de votre
“ approbation . . . . . Je n'ai que faire de
“ vous tromper; & j'espere que vous ne me
“ tromperez pas davantage: je n'espere,
“ je n'exige, je ne crains rien de vous:
“ Car où est le pauvre diable qui voudroit
“ me voler mon bâton & ma besace rem-
“ plie d'une poignée de feves & de quel-
“ ques croutes de pain bis? Au surplus, s'il
“ se trouvoit quelqu'un assez indigent pour
“ les convoiter, je les lui abandonne de
“ très-grand cœur. . . . .

“ Un homme sage trouve toujours l'oc-
“ casion d'apprendre quelque chose; & je
“ vous proteste, Madame, que c'est de
“ votre épagneul que j'ai appris toute la
“ philo-

“ philoſophie d'*Ariſtippe* . . . . Elle étoit
“ couchée ſur une pile de carreaux, & né-
“ gligemment penchée vers ſon épagneul :
“ elle jouoit avec lui, comme je viens de
“ le dire. Vis-à-vis d'elle étoit aſſis un
“ jeune homme dont la phyſionomie pro-
“ mettoit beaucoup. — Il avoit appris à
“ l'école de *Xénocrate*, qu'il faut fermer
“ les yeux, quand on ne ſe ſent pas aſſez
“ fort pour braver en face une belle ſé-
“ ductrice. Il eſt vrai qu'il n'avoit pas le
“ courage de les fermer entiérement ;
“ mais il les fixoit à terre. Par malheur,
“ ils y rencontrerent un petit pied, tel
“ qu'on peut ſe figurer celui d'une grace
“ ſortant du bain : ce n'eût été rien pour
“ vous, ni pour moi ; c'en fut trop pour
“ le jeune homme. Timide & troublé, il
“ détourna les yeux ; il regarda la Dame,
“ & puis l'épagneul, & puis le tapis :
“ mais le joli pied avoit diſparu ; il en eut
“ regret, il balbutia quelques paroles ab-
“ ſolument étrangeres à ce qu'il éprouvoit.
“ La Dame careſſa ſon chien : à ſon tour,
“ le chien la flatta, en tirant adroitement
“ avec

"avec ses petites pattes le voile qui cou-
"vroit son sein: il la regarda d'un air
"malin .... La Dame sans y prendre
"garde, considéroit une *Léda*, ouvrage
"de *Parrhasius*, qui étoit suspendue près
"d'elle. Le badinage de l'épagneul mit
"en liberté la moitié d'une gorge d'albâ-
"tre, de la forme la plus séduisante. Le
"jeune homme clignotoit les yeux, & ne
"se possédoit plus. L'épagneul se dressa
"sur les genoux de sa maîtresse: il appu-
"ya ses pattes sur son beau sein, & en-
"tr'ouvrant sa petite gueule il la regarda
"d'un air avide & intéressé: elle le com-
"prit, lui donna des bombons, le baisa,
"l'appella son petit flatteur. Le jeune
"homme n'eut plus la force de regarder
"à terre .... & je m'esquivai. Chemin
"faisant, je rencontrai *Aristippe* cou-
"ronné de roses, exhalant autour de lui
"les parfums de l'Arabie entiere. Il re-
"venoit très bien conditionné d'un festin
"superbe & délicat donné par le riche
"*Clinias*: il nageoit dans un ample vê-
"tement de soie. Il resplendissoit de tou-
"tes

"tes parts du butin qu'il avoit fait depuis "peu sur *Denis de Syracuse*: autour de "lui folâtroit une troupe joyeuse de jeu-"nes Corinthiens; & lui, tel que *Bac-"chus* entre les faunes & les satyres, il "marchoit au milieu d'eux, & chemin "faisant leur enseignoit sa morale. Par le "Dieu *Anubis* protecteur de tous les pe-"tits chiens, que je perde ma besace & "mon bâton, si *Aristippe* n'a appris sa "morale de l'épagneul de *Danaé!* Ca-"ressez la frivolité des riches & des grands, "flattez leurs passions, ou favorisez leurs "desirs secrets sans paroître les remarquer; "& vous en recevrez des bombons: voi-"là tout le secret.

"Croyez moi, *Clinias*, *Chéréa*, *Dé-"marchus*, *Sardanapale*, *Midas*, *Crésus*, "& qui que vous soyez tous; ce n'est ni "la jalousie, ni le désespoir, ni l'orgueil; "qui m'empêche de courir après une féli-"cité telle que la vôtre. C'est uniquement "une conviction intérieure à laquelle je "n'ai rien à opposer .... O fils d'*Jcé-"tas*, prendre de l'humeur parcequ'un "homme

« homme trouble tes rêveries ! fi ! quelle
« honte ! n'aurois-tu pas été contraint de
« souffrir la même chose d'une araignée,
« d'une mouche, du moindre insecte ? . .
« attendez, que je vous raconte toute cet-
« te affaire-là. Tu ne fais rien, *Diogene ?*
« me dit-il. -- Cela m'arrive souvent. --
« Que je m'asseye donc auprès de toi. --
« Si tu n'as rien de mieux à faire. --
« Rien au monde. Il est vrai que je de-
« vrois être à la place publique : on juge
« l'affaire de ce pauvre *Lamon ;* son pere
« étoit ami de ma famille. Je pense pour
« cette fois qu'il n'échappera pas sans peine
« à ses ennemis : je le plains. J'étois ré-
« solu hier à parler pour lui : mais au-
« jourd'hui je ne m'y trouve nullement
« disposé. -- *Nullement disposé ?* Et le
« pere de *Lamon* étoit l'ami de ta famil-
« le ? Et le pauvre *Lamon* est en dan-
« ger ? -- Comme je disois, ma tête au-
« jourd'hui n'est bonne a rien. Hier je
« soupai chez *Clinias*, nous passames
« toute la nuit à table : du vin des Dieux !
« Des danseuses, des mimes, des philoso-

« phes

" phes qui se chamaillerent, puis s'enivre-
" rent, puis s'adresserent aux danseuses;
" enfin la fête fut complette. -- Tout ce-
" la est fort-agréable; mais le pauvre *La-
" mon?* -- Je n'y saurois que faire; je
" vous l'ai dit. Il me fait de la peine:
" c'est une honnête homme, il a une
" femme vertueuse, une femme très-ver-
" tueuse. -- Et belle, sans doute? -- Elle
" vint hier me recommander l'affaire de
" son mari: deux enfants dont l'aîné a
" cinq ans, l'accompagnoient. D'aima-
" bles petites créatures! Sa parure n'étoit
" pas recherchée; mais je fus frappé de
" sa figure & de son air. Elle se jeta à
" mes pieds: elle parla avec chaleur pour
" son mari: *Il est impossible qu'il soit
" coupable*, me dit-elle: *c'est le plus
" honnête homme, le pere le plus ten-
" dre, l'ami le plus sûr. Il n'a pu rien
" faire de malhonnête à dessein. Aidez-
" nous; vous le pouvez.* -- J'opposai
" des difficultés: elle les détruisit. Je fis
" un mouvement de compassion: elle pleu-
" ra; & quand les deux jolis enfants vi-
" rent

"rent leur mere verser des larmes, ils "embrasserent ses genoux de leurs petits "bras, & lui demanderent en tremblant: "*Ce Monsieur ne nous rendra-t-il pas* "*notre pere?* La scene étoit touchante, "je te jure; & j'aurois donné cinquan- "te (*) mines pour avoir un bon peintre "qui m'en eût fait un tableau d'après na- "ture. — Quoi, dans un pareil moment, "cette idée a pu te venir? — Je t'assure "que c'en eût bien été la peine! jamais "je ne vis la beauté sous une forme plus "touchante. Cette Sirene séduisante étoit "toute ame & toute graces. Madame, "lui dis-je, j'éprouverai tous les moyens: "que ne feroit-on pas pour une femme "comme vous? Je dois souper chez *Cli-* "*nias*: mais je m'échapperai avant mi- "nuit: revenez alors; mon valet de cham- "bre vous conduira dans mon cabinet, & "nous

(*) Soixante *mines* faisoient un *talent Attique*, & celui ci est évalué communément à mille écus *Note du Traducteur.*

"nous songerons aux moyens de sauver "votre mari: ils dépendront sur-tout de "vous.... Devinerois-tu, *Diogene*, ce "que fit l'extravagante? Elle se releva "avec une colere qui l'embellit encore; & "un regard méprisant fut toute sa réponse. "se. *Venez*, dit elle en pressant les in- "nocentes créatures contre son sein, *le* "*ciel aura pitié de nous; ou s'il nous* "*abandonne, nous savons mourir.* -- "*ô Chéréa, Chéréa!* Est-il possible? -- "Tu es en train de moraliser, *Diogene*; "adieu. Je suis d'une pésanteur affreuse; "il faut que je me dissipe: veux-tu m'ac- "compagner chez *Tryallis?* mon pein- "tre la prend pour modele d'une *Vénus* "*Callipygos:* le tableau sera divin. -- "Je vous suis obligé: l'infortuné *Lamon*, "sa femme belle & vertueuse, ses aima- "bles enfants, tout cela m'occupe telle- "ment que je ne saurois être bon à rien: "je critiquerois tous les coups de pinceau "de votre peintre, fît-il des prodiges... "Or vous savez que ce *Chéréa* est un des "illustres heureux de Corinthe....

Le

"Le malheureux *Lamon!* veux-je al-"ler?... mais je n'ai ni crédit, ni au-"torité, ni parti: personne ne se soucie "de m'obliger: je suis étranger: l'affaire "concerne la république: on ne me per-"mettra pas même de parler.... Ce-"pendant, je pourrai au moins lui servir "d'avocat... Mais nous ne nous connois-"sons pas!.... Eh, qu'importe? Une "femme si belle n'aura pas inutilement "baigné de larmes les pieds d'un *Ché-"téa.* ... *Lamon* répondoit avec l'ef-"froi d'un honnête homme qui voit son "sort entre les mains de ses ennemis, & "qui n'ignore point que sa sentence est "prononcée avant qu'on ait entendu sa "défense. Il parla peu. *Lamon*, lui dis-"je, souffrez que je parle pour vous; & "je commençai. Ses ennemis voulurent "faire du bruit; mes poumons me servi-"rent: je parvins à les faire taire en cri-"ant plus haut qu'eux. Je parlai avec tou-"te la chaleur que l'idée de la belle fem-"me & de ses aimables enfants m'avoit "inspirée. Je n'épargnai pas les ennemis

 "de

« de *Lamon*; & je tâchai de corrompre « les juges en louant leur piété, leur hu- « manité, leur impartialité, leur horreur « pour l'oppression. Un tiers de ces hon- « nêtes gens avoit encore un front capa- « ble de rougir: cela m'anima. Je redou- « blai mes éloges; j'implorai leur justice « & leur vertu: j'en fis rougir encore un « autre tiers. Pour le coup, le procès « étoit gagné: je complétai mon triom- « phe par le portrait de la belle femme & « de ses petits enfants: je les fis proster- « ner aux pieds des juges, & *Lamon* fut « absous. Je m'échappai au milieu du tu- « multe, . . . & me voilà . . . & qui est « donc véritablement heureux dans ce mo- « ment, *Chéréa*, *Clinias*, *Midas*, *Sarda-* « *napale*, *Crésus*, . . . ou moi? . . .

« Je me promenois sans objet, selon « ma coutume: je tombai dans ce bois « qui s'étend le long du rivage près du « temple de Neptune: je ne songeois à « rien moins qu'à trouver dans ce lieu sau- « vage une ancienne connoissance, lors- « que j'apperçus tout à coup au pied d'un

« arbre

" arbre un homme d'environ 35 ans, l'air
"pâle & défait, les yeux enfoncés, les
"cheveux en désordre, & qui m'offrit
" tous les caracteres de la misere & du
"chagrin. Quand j'en fus plus près, je vis
" avec étonnement que c'étoit *Bacchides*
"l'Athénien; cet homme qui un peu avant
"que je quittasse Athenes, avoit hérité
"d'une fortune de huit cents talents At-
"tiques pour le moins, fruit des travaux
"d'un vieux usurier dont il avoit l'avan-
"tage d'être fils unique. Par quel évene-
"ment trouve-je ici l'heureux *Bacchides*,
"lui dis-je? --- *heureux*, ah Dieux! s'é-
"cria t-il en soupirant. Ce temps n'est
"plus, *Diogene*: car c'est toi, si mes
"yeux ne sont fascinés. Tu viens très-à-
"propos; car c'est toi que je cherchois:
"je ne viens d'Athenes que pour me met-
"tre à ton école: je veux que tu m'ap-
"prennes comment tu fais pour être heu-
"reux dans l'état d'indigence. Tu m'as
"vu possesseur de palais, de terres, de
" mines, de manufactures, de vaisseaux ...
"Sans doute vous aviez aussi des statues,

 "des

"des tableaux, des tapis de Perse, des
"vases d'or, de belles esclaves, des dan-
"seuses? — Oui, par Jupiter, j'avois
"de tout cela. — J'en suis fâché pour
"vous. — Et moi, je n'y vois rien de
"fâcheux si ce n'est que je ne les ai plus. —
"L'un est aussi triste que l'autre. Mais
"par quel accident? — Je te l'avouerai,
"*Diogene*: je n'ai point éprouvé d'acci-
"dent: le faste, la dépense, les fêtes, les
"courtisannes, ont absorbé tout mon bien.
"Dix années de bonheur .... Ah, com-
"ment puis-je songer sans désespoir à l'é-
"tat où je suis! — Mais à présent, quels
"sont vos projets? — Je n'en ai point,
"*Diogene*: je ne sais que devenir. —
"Tout cet or prodigué vous aura fait des
"amis. — Depuis que je n'ai plus rien à
"leur prodiguer, ils me méconnoissent...
"C'est ce que vous auriez pu apprendre
"dans l'Académie; & l'exemple de vingt
"de vos convives, jadis heureux ainsi
"que vous, auroit pu vous tenir lieu d'ex-
"périence. Mais je ne veux point aggra-
"ver par mes reproches ceux que vous
"vous

" vous faites sans doute à vous même. Il
" est question de savoir ce que nous ferons
" actuellement. L'industrie est un Dieu
" secourable. --- Mais il n'y a point de
" travail qui ne demande à être appris;
" & moi, je n'ai rien appris. -- Vous
" avez de l'esprit; vous savez parler:
" Consacréz-vous à la République; tâchez
" de gagner la confiance des Athéniens. --
" Tes plaisanteries sont trop ameres, *Dio-*
" *gene*. Persuaderois-je aux Athéniens de
" confier leur sureté, leur bonheur, leurs
" revenus publics à un homme qui n'a pas
" su conserver son propre héritage? Et
" puis, pour être homme d'état, il faut
" avoir une foule de connoissances dont
" je ne me suis jamais occupé. - Vous
" pourriez au moins porter les armes? --
" Comme Soldat? J'aimerois mieux ra-
" mer. Comme Chef? Ne faut-il pas de
" l'argent, de l'appui, ou du mérite per-
" sonnel? -- Eh bien, il y a des Dames
" riches qui approchent de l'âge auquel il
" faut renoncer à l'amour, ou se le ren-
" dre propice à force de libéralités. ---

"Ah *Diogene!* je me ſuis encore fermé "cette iſſue. Les Dames dont tu parles, "exigent prodigieuſement; & un homme "qui en dix années a diſſipé huit cents ta- "lents, n'eſt plus propre à un ſervice "auſſi rude. Mais tout cela eſt inutile, ſi "tu veux m'apprendre comment tu fais "pour être ſi heureux dans un état d'indi- "gence égal au mien -- Heureux? Je le "ſuis en effet, *Bacchides:* mais ſouffre "que je te diſe que tu es dans l'erreur, ſi "tu me crois indigent. Je me crois plus "riche que le Roi de Perſe. Car je ne "m'apperçois pas qu'il me manque rien; "& ce contentement me procure la vi- "gueur & la ſanté que tu me vois. Sain "de corps & d'ame, ſans ſoucis, ſans "paſſions, ſans devoirs gênants, ſans dé- "pendance, comment ne ſerois-je pas "heureux? Toute la Nature n'eſt-elle pas "à moi, puiſque j'en jouis? Quelle ſour- "ce de jouiſſances ne trouve-je point "dans ma ſenſibilité ſeule! pour toi, "*Bacchides*, je crains bien que tu n'en "connoiſſes point de ce genre! -- Tu te "nourris

"nourris cependant de racines & de fe-
"ves; tu es vêtu de bure; & tu vis, dit-
"on, dans un tonneau! -- Si tu veux
"me faire compagnie, nous habiterons
"ensemble ma maison d'été; car mon
"tonneau seroit trop étroit pour nous
"deux. Elle est à quelques pas d'ici près
"du rivage: c'est une espece de grotte
"creusée par la nature, où je trouve tou-
"tes mes commodités, un lit composé de
"feuilles seches. -- J'accepte tes offres,
"dans l'espérance que tu seras assez géné-
"reux pour ne point cacher à un infortu-
"né le secret que tu dois posséder, pour
"pouvoir te figurer que tu es heureux &
"riche. -- Tu me fais rire: il semble
"que tu t'imagines que j'ai sur moi un
"talisman qui me communique ce pou-
"voir. Pour ne point t'abuser, *Bacchi-
"des*, mon secret est la chose du monde
"la plus simple: mais il n'est pas si aisé de
"le communiquer. Mes principes ne sont
"point difficiles à concevoir: mais pour
"en être convaincu ainsi que je le suis;
"pour être heureux par leur moyen au-

« tant que je le suis ; il faut avoir reçu de « la nature certaines dispositions que tu « n'as peut-être pas. Cependant faisons « toujours une petite épreuve : si tu te « plais avec moi, tant mieux : si non, le « hazard nous indiquera peut-être d'autres « moyens. . . .

« Réjouissons-nous, mon cher *Xéniade* ; j'ai perdu à la fois mon hôte & mon « écolier. Il ne put fermer l'œil de la nuit : « le lendemain, nous fîmes un léger dé- « jeûner de mûres & de pain ; après quoi « je commençai à philosopher avec lui : « je lui prouvai qu'un homme, dans sa « position, pouvoit-être, dès qu'il le « voudroit, le plus heureux des mortels. « Il parut me prêter beaucoup d'attention : « il trouva mes principes incontestables ; « mais ils ne purent l'entraîner. Cepen- « dant nous cheminions tout en conver- « sant. . . . Vers le soir, il m'obligea de « le mener à la ville. Je le perdis de vue « tout à coup, sans m'en être douté. Un « moment après, je le revis qui parloit à « un esclave. Il vola vers moi dès qu'il

« m'ap-

" m'apperçut: ſon viſage avoit repris vie
" & couleurs. J'ai fait une trouvaille, me
" dit-il. -- Et quelle trouvaille? lui dis-
" je. -- Un jeune homme qui aime le
" plaiſir, veut ſe divertir ſecrétement ce
" ſoir avec ſes amis; & ſon pere qui eſt
" un avare opulent, doit l'ignorer. Le pre-
" mier a envoyé un eſclave affidé à la dé-
" couverte d'un endroit convenable; je
" lui ai dit que je connoiſſois un endroit
" admirable pour cela; & il va en préve-
" nir ſon maître, qui me fera infaillible-
" ment inviter. -- Tu es ici depuis vingt
" quatre heures, & tu es déjà ſi bien au
" fait du terrein! puis-je ſavoir? --
" Pourquoi pas? J'eſpere que tu ne feras
" pas la folie de perdre une auſſi belle oc-
" caſion de te raſſaſier & de te divertir.
" La cabane du pêcheur voiſin de ta grot-
" te ſuffit à nos projets: le bon homme
" eſt allé vendre ſes poiſſons je ne ſais où:
" ſes trois charmantes filles m'ont dit qu'il
" ne reviendroit qu'après demain. -- Où
" donc leur as-tu parlé? -- J'ai ſaiſi le
" moment où dans l'après-midi tu repo-

« sois un peu sur tes nattes. Ces filles sont « aussi vives que l'élément qui les a vu naî- « tre ; & si je ne me trompe, elles sont « très-complaisantes : leur mere semble « aussi n'avoir pas encore renoncé au plai- « sir. — Que tu es un excellent observa- « teur ! voilà pour le coup ton talent dé- « voile. Le metier d'entremetteur est d'un « bon rapport dans une ville comme Co- « rinthe ; & c'est en effet le seul qui reste « à un homme de ton espece. Je vois bien « que tu n'as plus besoin de moi : portes- « toi bien, *Bacchides*. —

« Dans un des beaux jours de l'autom- « ne, je réposois au pied d'un ciprès dans « le *Cranion*. (*) Je m'échauffois aux « rayons du soleil, si agréables aux vieil- « les gens dans cette saison. Tout à coup « un inconnu vint à moi, environné de « quelques autres personnes qui avoient « l'air d'être quelque chose de plus que « ses esclaves, sans être cependant ses « égaux.

(*) Place publique peu éloignée de Corinthe. *Note de l'Auteur.*

« égaux. D'abord je n'y fis pas trop d'at-
« tention; mais dès qu'il m'eut adressé la
« parole, je m'apperçus que quelqu'un
« m'interceptoit les rayons du soleil. Il
« me mesura des yeux avec une certaine
« assurance, & me dit: es-tu ce *Dio-*
« *gene* dont le caractere & la singularité
« sont si célebres dans toute la Grece? —
« Je le considérai à mon tour avec un peu
« plus d'attention qu'auparavant. C'étoit
« un jeune homme de bonne mine, de mo-
« yenne taille, mais bien fait quoiqu'il eût
« le défaut de pencher un peu la tête sur
« l'épaule gauche. Il avoit le front large, de
« grands yeux étincelants qui pénétroient
« jusqu'au fond de l'ame, une physiono-
« mie heureuse, enfin cet air de fierté &
« d'assurance tempéré par certaines gra-
« ces, qu'on appelle communement *Ma-*
« *jesté* dans les rois. Je remarquai sur sa
« tête un diadême qui justifioit ses manie-
« res: mais je ne fis pas semblant de m'en
« être apperçu. — Et qui es-tu, lui répli-
« quai-je froidement, pour prétendre
« avoir droit de m'interroger? — Rien
 « qu'*A-*

“ qu'*Alexandre* fils de *Philippe de Ma-*
“ *cédoine*, répondit le jeune homme en
“ ſouriant: ce n'eſt pas encore beaucoup,
“ je l'avoue; mais quelque peu de choſe
“ que ce ſoit, *Diogene* peut en diſpoſer.
“ Je ſavois que tu ne viendrois point à
“ moi: je viens donc moi-même te cher-
“ cher, & te dire que je contribuerai avec
“ joie à mettre ta philoſophie dans une
“ poſition plus commode. Demande-moi
“ ce que tu voudras; tu l'obtiendras à
“ l'inſtant, ou cela paſſera mon pouvoir. --
“ M'en donnez-vous votre parole royale,
“ lui dis-je? -- Sur ma parole, répliqua-
“ t-il. -- Je ſupplie donc *Alexandre* fils
“ de *Philippe de Macédoine*, de vouloir
“ bien s'ôter un peu de mon ſoleil. --
“ Eſt-ce là tout? -- Oui, tout ce dont
“ j'ai actuellement beſoin . . . Les cour-
“ tiſans pâlirent d'effroi . . . Un Roi doit
“ tenir ſa parole, dit *Alexandre* avec un
“ ſourire forcé en ſe tournant vers ſa ſui-
“ te . . . Il eſt digne du ſurnom que les
“ Corinthiens lui donnent, dirent les cour-
“ tiſans: il mérite auſſi qu'on le traite en
“ con-

“conséquence. — Gardez-vous en bien “répliqua le jeune homme. Je vous assure “que si je n'étois *Alexandre*, je voudrois “être *Diogene*. . . . Après cette petite “conversation, il se retira suivi de toute “sa cour. . . . Que pouvois-je lui deman-“der? Je ne veux rien avoir à démêler “avec ses pareils. En vérité je n'ai pas le “moindre besoin. Accepterois-je les bien-“faits d'un Prince, moi qui n'en reçois “point d'un ami? Mais ce jeune homme “me plait. S'il nous faut des Rois, au-“tant vaut-il en avoir qui lui ressemblent. “Il est juste qu'il aime mieux être *Ale-“xandre* que *Diogene*: mais qu'il voulût “être *Diogene* s'il n'étoit *Alexandre*, “cela lui fait honneur dans mon esprit. “Que ce jeune homme va faire parler de “lui! —

“J'étois couché, ne pensant à rien “moins qu'à reçevoir la visite d'un Roi, “lorsqu'*Alexandre* parut absolument seul, “une petite lanterne à la main. Je me le-“vai en lui disant: soyez le bien venu! — “Tu es un homme singulier, me dit-il: “je

“je te cherche, & cependant j'ai peu ſu-
“jet d'être content de toi; car tu m'as
“presque fait faire un ſouhait inſenſé. --
“Puis je ſavoir ce que c'eſt? -- De ceſſer
“d'être Roi pour être *Diogene*, & pour
“pouvoir humilier les Rois, comme tu
“fais. -- Pardonnez-moi, *Alexandre*;
“ce n'étoit pas mon deſſein: je m'étois
“mis au ſoleil lorſque vous arrivâtes; ſes
“rayons m'échauffoient ſi agréablement,
“que je fus affligé de me voir privé d'un
“plaiſir qui eſt ſi peu de choſe pour un
“Roi. Vous n'aviez pas beſoin de moi:
“je n'avois rien à vous demander. -- Eh
“bien, ſi tu es le Philoſophe le plus ſin-
“gulier que j'aie jamais trouvé, je ſuis
“peut-être auſſi le Roi le plus ſingulier
“que tu aies jamais vu. Tu me plais: je
“voudrois te perſuader de courir les
“avantures avec moi: j'ai beſoin d'un
“honnête mortel qui me diſe la vérité. --
“Chacun doit jouer ſon rôle, ô *Alexan-*
“*dre!* je ne ſerois plus *Diogene*, ſi je
“vous accompagnois: mais ſi vous le de-
“ſirez, je puis vous pourvoir d'autant de

“véri-

« vérités qu'il vous en faudroit, dussiez-
« vous devenir maître de l'univers entier. —
« Entre nous, je n'en médite pas moins.
« J'ai des idées que je ne puis m'arracher
« de la tête. La Macédoine est moins que
« rien : la Grece, quelques arpents de plus :
« l'Asie mineure, l'Arménie, la Médie, les
« Indes, c'est quelque chose : mais quand
« nous l'aurons, autant voudra nous em-
« parer du reste. Enfin, je considere le
« monde comme fait d'une seule piece.
« Les êtres qui l'habitent n'ont tous en-
« semble besoin que d'un seul chef ; & ce
« chef, je sens que je suis fait pour l'être. —
« Je ne garantirois pas que, quand vous
« y serez parvenu, la fantaisie ne vous
« prenne de passer dans la lune & les au-
« tres planetes, & de conquérir ainsi tout
« le systême solaire. — Je ne formerai ja-
« mais de projets insensés, *Diogene*.
« Mon dessein est si beau, & d'une exé-
« cution si facile, que si je m'étonne de
« quelque chose, c'est de l'avoir conçu le
« premier. — Je vais vous faire rire,
« *Alexandre* ; mais j'aurois eu précisément
« la

"la même idée si à votre âge & dans des
"circonstances aussi heureuses j'avois été
"Roi. Mais que ferez-vous de la terre
"entiere? — Belle question pour un Phi-
"losophe! J'en ferai ce qu'il me faudroit
"faire de la Macédoine & de l'Épire si
"je n'avois rien de mieux. Tout est déjà
"arrangé dans ma tête: j'attire les peu-
"ples non civilisés dans les villes nouvel-
"lement fondées: je leur donne les loix
"que je crois leur être les plus convena-
"bles: je bâtis des villes de commerce,
"j'établis des colonies sur tous les grands
"fleuves, sur toutes les côtes de la mer:
"je réunis par d'utiles communications
"toutes les contrées du continent: je
"donne à l'univers entier un seul & uni-
"que langage, & ce sera le nôtre: j'y
"répands nos sciences, nos arts; & pour
"embrasser d'un coup-d'œil toute la ma-
"chine, & la tenir en action, je fonde
"une grande ville au centre de mes con-
"quêtes. Elle sera le point de réunion de
"toutes les nations, de leurs intérêts di-
"vers, & de leurs relations respectives;
"l'ame

"l'ame de leurs mouvements; l'assem-
"blage de tous les trésors de la nature &
"de l'art: j'y place le tribunal des *Am-*
"*phictions* du genre humain, l'acadé-
"mie universelle des plus sublimes gé-
"nies; en un mot, j'en fais la capitale
"du monde entier, & la résidence d'*Ale-*
"*xandre.* -- Et combien de temps, ô fils
"de *Philippe*, durera ce grand ouvra-
"ge? -- Aussi long-temps qu'il y aura un
"*Alexandre* pour le régir. Je suppose
"que l'inconstance des choses humaines
"interrompe dans peu la durée de mes
"institutions: cependant les avantages
"que je procurerai au genre humain, em-
"brasseront plusieurs siecles, & j'aurai le
"plaisir d'avoir donné une sorte d'immor-
"talité au songe passager de mon existen-
"ce. -- Mais les difficultés de l'exécu-
"tion? -- Laisse moi le soin d'y pourvoir.
"Accorde moi seulement dix années; alors
"viens & vois. -- Mais tout ce qu'il en
"coûtera de têtes? -- Je n'aime ni les
"ravages, ni le sang: mais que pour
"l'amour de ces têtes je dérange mon
"plan,

“plan, c’eſt ce que toutes les têtes du
“monde ne pourront me perſuader: n’ai-
“je pas commencé par mettre la mienne
“de la partie? Et puis les femmes d’Hyr-
“canie & de la Bactriane ſont ſi fécondes,
“que la perte ſera inſenſible. -- O *Ale-*
“*xandre*, m’écriai-je, tu as vingt ans;
“tes pareils à cet âge perdent dans la
“molleſſe & les plaiſirs leur jeuneſſe igno-
“rée; & toi, tu as formé le projet de
“la monarchie univerſelle! Tu y mar-
“ches, & je te vois prêt à l’exécuter.
“Quand le ciel veut changer la face de la
“terre, il crée des génies tels que le tien.
“Les regles qu’il nous faut ſuivre, nous
“autres, ne ſont point des loix pour tes
“pareils. Je te maudirois peut-être, ſi
“j’étois Athénien, Spartiate, Égyptien:
“mais je ſuis citoyen du monde; pour-
“ſuis les vaſtes projets qui rempliſſent ton
“ame! — Sérieuſement *Diogene*, je ne
“puis t’être bon à rien? — Ah, *Alexan-*
“*dre*, il y a dans ce moment tant de mil-
“liers d’hommes qui languiſſent dans la
“miſere & l’oppreſſion! faites que ces in-
“fortunés

"fortunés, béniſſent le jour de vôtre naiſ-
"ſance, & vous m'aurez fait tout le bien
"que peut me faire le plus grand des
"Rois! -- Tu es un heureux mortel,
"*Diogene!* je ne puis me fâcher de ce
"que tu es le ſeul au monde qui rejette
"mon amitié. -- *Alexandre*, je t'honore
"plus que je n'ai honoré aucun mortel;
"mais je ne ſaurois te dire ce que je ne
"penſe pas. -- Un Roi ne peut avoir d'ami,
"ni l'être de perſonne. -- Maudite ſoit ta
"ſincérité, *Diogene!* je n'en veux plus.
"Tu me ferois ambitionner ton tonneau,
"& l'univers a bien aſſez d'un *Diogene*. --
"C'eſt ce que j'ignore: mais je ſuis ſûr
"qu'il n'y faudroit que deux *Alexandres*
"pour l'anéantir. -- Vieillard, tu dis vrai.
"Adieu."

Préſenter ainſi à nos Lecteurs trois ou quatre des morceaux qui nous ont paru les plus dignes d'être mis ſous leurs yeux, c'eſt ſans doute la ſeule maniere de faire connoître un ouvrage qui n'eſt ſuſcepti-

susceptible d'aucune analyse plus réguliere.

T.

LETTRE AUX AUTEURS
DE
CE JOURNAL.

MESSIEURS.

La complaisance que vous avez eu d'insérer dans votre Journal mon extrait du premier tome des *Réflexions philosophiques sur le Systême de la Nature* par Mr. Holland, mérite toute ma reconnoissance. Encouragé par votre bonté je vous aurois transmis l'extrait du second volume, si je n'avois pas lu dans les *Nouvelles extraordinaires de divers endroits*, ou Gazette de Leyde, du Mar-

di 12 Janvier 1773. No. IV. l'avis suivant :

> L'accueil favorable que le Public a fait à mes *Réflexions philosophiques sur le Systême de la Nature*, & la rapidité avec laquelle la premiere édition en a été épuisée, ont semblé m'inviter à les lui offrir de nouveau & à tâcher de les rendre plus dignes de son suffrage. Je me suis donc appliqué à revoir soigneusement tout l'ouvrage ; à le corriger d'un très-grand nombre de fautes & d'inexactitudes qui s'étoient glissées dans les premieres copies, & dont plusieurs font un tort considérable au sens ; enfin à y ajouter des éclaircissements & des notes qui m'ont paru répandre plus de lumiere sur les sujets que je traite. Cette seconde édition, revue, corrigée, & augmentée, va incessamment être mise sous presse par la Société Typographique de NEUFCHATEL *en* SUISSE, qui, quant à l'élégan-

ce

ce & l'exactitude de la partie *Typographique* ne laissera rien à desirer. Occupé de cet objet, j'apprends à mon grand étonnement, qu'un Libraire de *Paris* réimprime actuellement mon ouvrage, & qu'il y fait faire des changements considérables par un Censeur. Il seroit inutile de répéter ici les plaintes rebattues sur l'injustice d'un pareil procédé; mais j'ai cru devoir avertir le Public, que je n'ai aucune part à cette édition furtive du Libraire *Parisien*, & que je désavoue formellement tous les changements quelconques qu'on pourra s'aviser de faire à mes Réflexions. Les Personnes éclairées sentiront d'elles-mêmes, combien un ouvrage philosophique, où tout est lié, doit perdre lorsqu'on lui fait essuyer de semblables opérations en arriere de l'Auteur.

(Signé) HOLLAND.

J'ai

J'ai donc cru devoir garder mon extrait pour le corriger sur la seconde édition que Mr. Holland promet. Il est vrai que la même Gazette de Leyde (No. X.) nous avertit que S. M. le Roi de France ayant reconnu que *malgré la solidité avec laquelle l'Auteur a entrepris de réfuter un ouvrage impie, cet imprimé contient néanmoins des écarts contraires aux véritables principes de la Religion & du Gouvernement*, (*) a revoqué le privilege qu'il avoit accordé pour cette réimpression, & ordonné que *le dit imprimé demeurera supprimé.* Mais comme c'est par le prompt débit de la premiere édition que Mr. Holland a été encouragé à en donner une seconde augmentée & corrigée, nous esperons qu'elle ne tardera pas à être publiée; & j'attendrai qu'elle me parvienne pour continuer mon extrait.

Per-

(*) Tous ceux qui savent que M. Holland est Philosophe & Protestant, jugeront sans peine en quoi consistent ces écarts. *Note du Journaliste.*

Permettez, MESSIEURS, que je me félicite de ce que M. Holland trouve, comme je l'ai trouvé, que réimprimer l'ouvrage d'un Auteur vivant & connu avec des changements, & toute addition est un changement, est un *procédé injuste*; que de semblables éditions sont des éditions *furtives* &c.

J'ai l'honneur d'être avec autant de considération que de réconnoissance,

MESSIEURS.

à Berlin, le 14. Fevrier 1773.

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur

J. DE CASTILLON.

EXTRAIT

EXTRAIT
DES
OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES
FAITES A BERLIN
pendant le Mois de Janvier 1773.

I. *Le Barometre.*

Au plus haut 28″. 4‴, 75. le 6. Janvier.
Au plus bas 27. 3, 25. le 14.

La différence, 1″. 1‴ 5. le milieu 27″. 10‴.
La hauteur moyenne entre toutes = 27″. 10, 6.

Il a été:

1 Jour entre	27″. 3‴ -	4‴.	le 14.
3 - - - -	4 -	6.	le 1. 15. 18.
4 - - - -	6 -	8.	le 2. 17. 25. 28.
7 - - - -	8 -	10.	le 3. 13. 16. 26. 27. 29. 30.
6 - - -	10 -	12.	le 12. 19. 20. 22. 23. 24.
4 - - -	28″ 0 -	2.	le 10. 11. 21. 31.
2 - - - -	2 -	3.	le 8. 9.
3 - - - -	3 -	4.	le 4. 5. 7.
1 - - - -	4 -	5.	le 6.

O 2 II. Le

II. *Le Thermometre de Réaumur.*

A 2 heures après-midi :

Au plus haut + $7\frac{1}{2}^d$ le 27. Janvier.
A plus bas — $6\frac{1}{4}$. le 3. Janvier.

La différence = $13\frac{3}{4}^d$. le milieu = + 0^d, 625.
La chaleur moyenne du midi = + 2^d, 08.

Il a été :

1 Jour entre	- $6\frac{1}{4}$	& — 4.	le 3.
1	- 4	& — 2.	le 2.
5	- 2	& 0.	le 4. 5. 16. 29. 31.
11	- 0	& + 2.	le 1. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 13. 15. 17. 30.
4	- 2	& 4.	le 12. 14. 18. 24.
8	- 4	& 6.	le 19. 20. 21. 22. 23. 25. 26. 28.
1	- 6	& 8.	le 27.

Matin & soir.

Au plus haut + $5\frac{1}{2}$. le 26. Janvier au matin.
Au plus bas — 9. le 3. au soir.

La différence = $14\frac{1}{2}$. le milieu — 1^d, 75.
La chaleur moyenne du soir = + 1, 25.
La plus grande variation du Thermometre = $16\frac{1}{2}^d$.

Les

Les vents.

2 Jours *N.* le 4. 31.
2 - *N.E.* le 2. 3.
2 - *S.E.* le 17. 18.
4 - *S.* le 1. 19. 24. 27.
7 - *S.W.* le 5. 6. 10. 11. 14. 20. 28.
10 - *W.* le 7. 8. 9. 12. 21. 22. 23. 25. 26. 29.
4 - *N.W.* le 13. 15. 16. 30.
Huit jours venteux, le 12. 14. 15. 21. 24. 25. 28. 29.
Six jours de vent fort, le 8. 9. 11. 16. 20. 30.

État de l'Athmosphere.

1 jour serein, le 4.
17 - à moitié couverts, le 2. 3. 11. 12. 17. 18. 19. 21. 22. 23. 24. 26. 27. 28. 29. 30. 31.
13 - couverts, le 1. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 13. 14. 15. 16. 20. 25.
Pluies passageres, le 12. 14. 15. 18. 22. 24. 28. 29. - VIII. j.
Copieuses, le 20. 25. 26. III. j.
Petite neige, le 2. 5. 10. 11. 15. 16. 18. VII. j.
Neige copieuse, le 1. 13. 29. 30. IV. j.
Brumé, le 7. - - - I. j.
Gelée, le 2. 3. 4. 5. 10. 16. 17. 29. 30. 31. X. j.
Lumière Boréale, le 17. 18. 19. 21. IV. j.
Lumiere au Zodiaque, le 18. 19. - II. j.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE PARIS.

L'Anglomanie, ou la fille léguée, Comédie en un acte par Mr. Saurin de l'Académie Françoise, 1 vol. broch. 1 l. 4 s. chez la veuve Duchêne, Libraire, rue St. Jacques.

Les Chérusques, Tragédie par Mr. Dauvins. 1 vol. in 8vo. 1 l. 6 s. à Paris, chez la veuve Duchêne, rue de St. Jacques.

Histoire de Bertrand du Guesclin, Connétable de France, par M. Guyard de Berville, nouvelle édition, 2 vol. in 12. rel. 6 l. à Paris chez de Hansy le jeune, Lib. rue St. Jacques.

Histoire de Pierre Terrail dit le Chevalier Bayard, *sans peur & sans reproche*, par Mr. Guyard de Berville, nouvelle édition, 1 vol. in 12. relié 3 livr. à Pa-

à Paris chez de Hanſy le Jeune, Libraire, rue St. Jacques.

Les trois ſiecles de notre littérature, ou tableau de l'eſprit de nos Ecrivains depuis François I. juſqu'en 1772. par ordre Alphabétique. 3 vol. in 8vo. relié 18 liv. à Paris chez Gueſſier, Libraire, rue de la Harpe, & de Hanſy le Jeune Libraire rue, St. Jacques.

Cet ouvrage attribué non ſans fondement à Mrs. Freron, Paliſſot, Sabatier, & Clement, contient en général un jugement très-juſte des ouvrages de la plûpart des Auteurs françois. On reconnoît dans pluſieurs articles la touche exacte & ferme de Mr. Freron. Les Littérateurs encyclopédiſtes n'y ſont pas ménagés; leurs principes y ſont attaqués & combattus à toutes les pages. Il ſemble que cet ouvrage n'ait été entrepris que pour faire une guerre ouverte à ces derniers. Les arrêts portés contre eux paroiſſent trop amers. Pluſieurs hommes de lettres y ſont oubliés, tandis que des Ecrivains très-minces ſont placés avantageuſement dans ce Tableau.

Du reste il y a dans tout le cours de l'ouvrage d'excellentes observations, des remarques judicieuses, des regles saines pour tous les genres de Littérature.

Notice de l'ecriture sainte, ou description topographique, chronologique, historique, & critique des Royaumes, Provinces, Tribus, Villes, Bourgs, Montagnes, Mers, Rivieres, Lacs, Déserts &c. dont il est fait mention dans la vulgate &c. par le P. Colome Barnabite, in 8vo. broché 6 liv. chez Laurent Prault, Libraire, rue du Marché neuf au bas du pont St. Michel.

Traité de la goute, & de toutes les maladies chroniques avec une méthode naturelle, & raisonnée, propre à les guerir, traduit de l'Anglois de Mr. William Cadogan, 1 vol. broché 1. liv. 16 s. à Paris chez d'Houri fils, Libraire, rue de la vieille boucherie.

Traité du Rossignol franc ou chanteur, 1 vol. in 12. fig. rel. 1 liv. 16 s. à Paris chez Debure pere, Libraire, Quai des Augustins.

Recueil

Recueil des divers monuments anciens répandus en plusieurs endroits de l'Italie, dessinés par Mr. Barbault, & gravés en 166 planches, pour servir de suite aux monuments de Rome ancienne, 1 vol. grand in folio, broché 60 liv. à Paris chez Saillant & Nyon, Libraires, rue St. Jean-de-Beauvais.

Plan général & raisonné des divers objets & des découvertes qui composent l'ouvrage intitulé: *Monde primitif, analysé, & comparé avec le monde moderne*, ou *Recherches sur les antiquités modernes*, par Mr. Court de Gibelin, 1 vol. in 4to. broché 1 liv. 10 f. à Paris chez Boudet, & la veuve Duchêne, Libraire, rue St. Jacques.

L'art de bien parler & de bien écrire en François, par Mr. Beauvais, 1 vol. in 12. rel. 3 liv. chez Valade, Libraire, rue St. Jacques.

L'histoire naturelle de Pline, traduite en François, avec le texte latin accompagné de notes critiques &c. Tome cinquieme, 1 vol. in 4to. broché 10 l. 10 f.

 à Pa-

ris, chez la veuve Desaint, Libraire, rue du foin.

Réflexions philosophiques sur le Systême de la Nature, par Mr. Holland, 1 vol. in 12. rel. 3. liv. à Paris, chez Valade, Libraire, rue St. Jacques.

Cette édition a été supprimée par ordre du Roi.

Observations sur la Physique, sur l'histoire naturelle, sur les arts, avec des planches en taille douce, dédiées à Mgr. le Comte d'Artois, par Mr. l'Abbé Rozier, seconde année, tomes 4. 5 & 6. 3 vol. in 12. broché 7 liv. 10 s. à Paris chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe.

Projet d'un établissement militaire utile à la Société en général, & à chaque état en particulier, avantageux pour l'état militaire & glorieux pour le Souverain, 1 vol. in 12. broché 3 liv. à Paris chez Costard, Libraire, rue St. Jean-de-Beauvais.

Phasme, ou l'apparition, histoire grecque contenant les aventures de Néoclès, fils de Thémistocle, 1 vol. in 8vo. broché

ché 1 liv. 10 f. à Paris chez La Combe, Libraire, rue Chriſtine.

La Tactique diſcutée & réduite à ſes véritables loix, par Mr. Joly de Maizeroi, 1 vol. in 8vo. relié 6 liv. à Paris chez Jombert, Libraire, rue Dauphine.

Lettres édifiantes & curieuſes, écrites par les Miſſionaires de la compagnie de Jeſus, XXIXme. Recueil, à Paris chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe.

Eloge de Racine, avec des notes, par Mr. de la Harpe, 1 vol. in 8vo. broché 1 liv. 10 f. à Paris chez La Combe, Libraire, rue Chriſtine.

Cet ouvrage fait grande ſenſation dans la Capitale. Il eſt écrit avec un enthouſiaſme qui rendroit peut-être cet éloge ſuſpect, ſi le public n'étoit pas perſuadé qu'on ne peut rien dire de trop à la gloire de ce grand homme. Les différentes pieces de cet Auteur y ſont diſcutées avec une fineſſe, & une intelligence, qui font voir que l'orateur ne connoît pas moins l'art du Théatre que celui de la parole.

Les voyages de Gulliver par L'Abbé Des Fontaines, 2 vol. in 12. reliés, avec figures, 5 liv. à Paris chez Muzier fils, Libraire, Quai des Augustins.

Exposition des moyens les plus faciles de résoudre plusieurs questions dans l'art de la navigation &c. par Mr. Le Monnier, de l'Académie des Sciences, 1 vol. in 12. relié 5 liv. à Paris chez Saillant & Nyon, Libraire, rue St. Jean-de-Beauvais.

Eléments de l'histoire générale de Mr. l'Abbé Millot, 4 vol. in 12. reliés 12 l. à Paris chez Prault pere, Libraire, Quai de Gêvres.

Le manuel de l'Homme, ou économie de la vie humaine, ouvrage traduit de l'Anglois de Milord Chesterfield, 1 vol. in 12. broché 1 liv. 4 f. à Paris chez Bartier, Libraire, rue du petit Lyon fauxbourg St. Germain.

Traité général des pêches par Mr. Duhamel du Monceau, 1 vol. in fol. broché 19 liv. 18 f. à Paris chez Saillant & Nyon, Libraires, rue St. Jean-de-Beauvais.

Lettre

Lettre d'un Scythe franc & loyal à M. Rousseau de Bouillon, Auteur du *Journal encyclopédique*, 1 vol. in 12. broché 15 s. à Paris chez Durand, Libraire, rue Gallande.

Dissertation sur le jardinage de l'Orient par Mr. de Chambers, 1 vol. in 4to. broché 4 liv. 10 s. à Paris chez Despilly, Libr., rue St. Jacques.

Les Jardins, poëme en quatre chants du P. Rapin, traduction libre par Mr. Gazon d'Ouxigné, 1 vol. in 12. broché 2 l. à Paris chez Cailleau, Libraire, rue St. Séverin.

Les caprices de la fortune, ou histoire du Prince Mentzikoff, favori du Czar Pierre I. 1 vol. in 8vo. broché 1 liv. 4 s. à Paris chez la veuve Duchêne, Libraire, rue St. Jacques, par Mr. Marchand Avocat au Parlement.

Recueil des Lettres de S. M. le Roi de Prusse pour servir à l'histoire de la guerre derniere &c. par un Officier Général au service de la maison d'Autriche, 1 vol. in 12. broché 1 liv. 16 s. à Paris,

chez La Combe, Libraire, rue Christine.

Les Annales de la bienfaisance, ou les hommes rappellés à la bienfaisance, par des exemples, 3 vol. in 8vo. broché 6 l. à Paris chez la Combe, Libraire, rue Christine.

La Muse lyrique italienne avec des paroles françoises, ou choix d'Ariettes, & d'airs italiens des plus habiles Compositeurs, avec une basse chiffrée, & un accompagnement de violon. Recueil dont on distribuera tous les mois un cahier de 18 à 20 pages in 4to. Le prix de l'abonnement pour l'année est de 24 livr. pour la province, port franc; & de 18 liv. pour Paris. On souscrit pour cet abonnement chez la Combe, Libraire, rue Christine, à Paris.

Nous pouvons dire, que les paroles viennent de bonne main.

Tableau annuel des progrès de la Physique, de l'histoire naturelle, & des arts, avec l'épigraphe: *Le besoin éleva les Trônes; les sciences & les arts les ont affermis,*

affermis, par Mr. Dubois, à Paris chez I. P. Coſtard, Libraire, in 8vo. de 530 pages.

La premiere partie de cet ouvrage eſt conſacré à l'Aſtronomie. La ſeconde renferme 1. un mémoire de Mr. de la Lande ſur les tubes capillaires. 2. Un de Mr. l'Abbé Rozier ſur les inſectes eſſentiellement nuiſibles à la vigne. 3. Des obſervations de l'Auteur ſur le météore de l'année derniere. 4. Un ancien mémoire ſur la peinture ſur verre. 5. Une lettre de l'Auteur ſur l'électricité. 6. Un mémoire ſur le concert mécanique de M. Richard. 7. Une diſſertation de Mr. Prieſtley, traduite de l'Anglois. La troiſieme partie eſt deſtinée à l'annonce des livres, qui ont paru pendant le cours de 1771. ſur la phyſique, l'hiſtoire naturelle, & les arts, avec des jugements bien motivés & des analyſes bien faites. La quatrieme partie renferme des détails curieux ſur les peintures, ſculptures, gravures, pieces de muſique &c. qui ont paru en 1771. La cinquieme, les annales de la phyſique, de l'hiſtoire

l'hiſtoire naturelle, & des arts pour la même année. La ſeptieme les articles, *Chymie*, *Danſe*, & *Moſaïque*. La huitieme quelques variétés amuſantes. La neuvieme enfin l'annonce des cours de physique, d'hiſtoire naturelle &c. qui ſe font à Paris, & celle des cabinets les plus curieux.

Vue intérieure & plan du Vauxhal de la foire de St. Germain Deſprez, gravé en une feuille, prix 2 livres en blanc, & 6 livres lavée, chez le Sieur le Rouge, Ingénieur Géographe du Roi.

Paſſages de Mercure ſur le diſque du Soleil, qui doivent arriver jusqu'à la fin du ſiecle, par Mr. Libour, Profeſſeur à l'école Royale Militaire, à Paris chez le Sieur le Rouge, Ingénieur Géographe du Roi. Prix 1 liv. 10 ſ.

Ces paſſages ſont calculés ſur les nouvelles tables de Mr. de la Lande.

Code de Médecine militaire pour le ſervice de terre. Ouvrage utile aux Officiers, néceſſaire aux Médecins des Armées & des Hôpitaux militaires, en trois par-

ties,

ries, par Mr. Colombier, Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris &c. à Paris chez J. P. Costard, rue St. Jean-de-Beauvais 1772. volumes 3. in 12. prix en veau 12 liv. 10 s.

La premiere partie expose le genre de vie, la discipline, les travaux militaires, les maladies qui en résultent, & les moyens de les détruire ou d'en affoiblir les causes. La seconde contient le plan d'une réforme à faire dans les hôpitaux d'Armée, & quelques projets qui peuvent être fort utiles aux Troupes. La troisieme traite des maladies des gens de guerre, & n'est fondée que sur l'observation.

Histoire générale d'Allemagne, depuis l'an de Rome 640 jusqu'à nos jours, par Mr. Montigny. Tome I. & II. contenant l'histoire de l'ancienne Germanie. à Paris chez le même Costard 1772. Deux volumes in 12. prix 3 livres chacun relié en veau. Les Tomes III. & IV. sont sous presse. Il y en aura douze.

L'art du Coutelier en ouvrage commun, par Mr. Fougeroux de Bondaroy, à Paris chez

chez Saillant & Nyon, rue St. Jean-de-Beauvais, & la veuve Desaint, rue du Foin St. Jacques. Un volume in folio, composé de 58 pages de Discours, & de 7 planches, avec l'épigraphe: *In tenui labor.*

Essai sur le Barreau Grec, Romain, & François, & sur les moyens de donner du lustre à ce dernier, (par Mr. Falconnet Avocat) à Paris chez Grangé au Cabinet Littéraire, Pont Notre-Dame, près de la pompe 1773. 1 volume in 8vo. de 219 pages sans la préface.

Analyse des Conciles généraux & particuliers, contenant leurs canons sur le dogme, la morale, & la discipline tant ancienne que moderne, expliqués par des notes, & conférés avec le droit nouveau, notamment avec le droit particulier de la France &c. par le R. P. Charles-Louis Richard, Professeur en Théologie de l'Ordre & du Noviciat général des Freres Prêcheurs, Auteur du Dictionnaire des Sciences Ecclesiastiques, à Paris chez Vincent, rue des Mathurins, hôtel de Clugny 1772.

L'em-

L'empire Turc considéré dans son établissement & dans ses accroissements successifs, par Mr. Danville, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres &c, à Paris de l'imprimerie Royale, 1772. Un volume in 12. de 138 pages.

Géographie abrégée de la Grece ancienne, contenant: 1, Une description de la Grece. 2. Un discours sur l'origine, le gouvernement, la religion des anciens Grecs. 3. Quelques morceaux relatifs à la Chronologie, tels que les Olympiades comparées aux années qui ont précédé notre Ere, la liste des Rois d'Argos, & d'Athenes &c., par un Professeur en Géographie, à Paris chez Barbou, rue & vis à vis la grille des Mathurins 1772. Un volume in 8vo. de 155 pages.

Récherches critiques, historiques, & topographiques de la ville de Paris, depuis ses commencements connus jusqu'à présent &c. par Mr. Jaillot, Géographe ordinaire du Roi, à Paris, chez l'Auteur, Quai & à côté des grands Augustins, & chez A. M. Lottin l'ainée, rue de St. Jacques

ques 1772. Un volume in 8vo. de 94 pages.

Ce volume regarde le cinquieme quartier de Paris, où est le Palais Royal, toute la rue St. Honoré, la place de Louis le Grand, celle de Louis XV. & s'étend jusqu'au Roule.

Gallerie poétique, renfermant en plusieurs parties de 50 planches chacune une suite de sujets gravés à l'eau forte, dans lesquels on présente aux yeux les différents Tableaux qu'offre à l'esprit la lecture des plus beaux poëmes anciens & modernes: avec une courte explication en vers de chacun des sujets, & une espece de glose contenant l'analyse des poëmes, des éclaircissements &c. Métamorphoses d'Ovide, 2de partie, à Paris chez Costard, rue St. Jean-de-Beauvais, & Valade, rue St. Jacques. Un volume in 12. de 100 pages. Prix broché 4 liv. 10 s.

Almanach du Chasseur (par Mr. de Changran) à Paris chez Pissot, Quai de Conty 1773. Un volume in 12. de 207 pages. Prix 2 liv. 85 s. broché.

Répon-

Réponses critiques à plusieurs difficultés proposées par les nouveaux incrédules sur divers endroits des livres saints, par Mr. Bullet, Professeur Doyen de l'Université de Besançon &c. à Paris chez C. P. Breton, rue St. Victor, vis à vis le Séminaire St. Nicolas 1773. Un volume in 8vo. de 561 pages.

L'intention est excellente; mais c'est peine perdue avec les incrédules. Ils répetent toujours les mêmes objections, comme si elles étoient restées sans réponse, quoiqu'on en ait fait mille qui ne souffrent aucune réplique.

L'art du Coutelier expert en instruments de Chirurgie. Seconde partie de l'art du Coutelier, premiere section, par Mr. Jean Jacques Perret, Maître-Coutelier de Paris, rue de la Tissanderie, à Paris chez Saillant & Nyon, rue St. Jean-de-Beauvais, & la veuve Desaint, rue du foin St. Jacques 1772. Un volume in folio de 547 pages & de 50 planches.

Pugillaria Imperatoris Marci Aurelii Antonini Græce scripta, nunc ad exem-

exemplum ipsius ordinata pro ratione argumentorum &c. C'est à dire: Tablettes de l'empereur Marc-Aurele-Antonin, écrites en Grec, & rangées à son imitation, par matieres.

Mr. de Joly, qui nous a donné une belle traduction françoise de cet ouvrage, sous ce titre: *Pensées de l'Empereur Marc-Aurele-Antonin*, ou *Leçons de de vertu que ce Prince Philosophe se faisoit à lui même* &c., fait imprimer le texte Grec de cet ouvrage, & il l'annonce par la préface en Latin & en François, qui sera mise à la tête de ce texte. Il y rend compte de son plan, des secours qu'il a eus &c.

Seconde lettre à Mr. de V... par un de ses amis, sur l'ouvrage intitulé: *l'Evangile du jour*, par Mr. Ducarne de Blangy, à Paris chez Greffier, au bas de la rue de la Harpe 1772. Brochure in 8vo. de 86 pages.

Nouvelle édition de l'histoire & des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences

Sciences depuis son origine en 1666. jusqu'en 1769. en 33 vol. in 4to. prix 396 livr. à Paris chez Panckoucke, Libraire, rue des Poitevins.

Cet ouvrage se propose par souscription aux conditions suivantes.

1. On payera quarante huit livres en retirant actuellement les quatre premiers volumes.

2. Les volumes suivants se publieront séparément, on en donnera cinq à six par an.

3. Chaque volume en blanc sera du prix de 12 liv.

L'histoire & les mémoires de Littérature & Belles-Lettres de L'Académie Royale des Inscriptions avec planches & figures, 68 vol. in 12. à 1 liv. 15 s. le volume, à Paris chez Panckoucke, Libr. rue des Poitevins.

* Cet ouvrage ne sera vendu au prix annoncé que jusqu'au premier de Mai 1773.

Collection académique composée des mémoires de toutes les Académies de l'Europe,

l'Europe, concernant l'histoire naturelle, la physique, la médecine &c. 15 vol. in 4to. le volume en blanc 12 liv. à Paris, chez Panckoucke, Libraire, rue des Poitevins.

Les livres suivants viennent d'être mis en vente chez le même Libraire, savoir:

L'esprit de Leibnitz, 2 vol. in 12. 5 livres.

L'édition complette du Théatre de M. de Voltaire, 9 vol. in 8vo. en blanc, 3 liv. le volume.

Nouveau Dictionnaire historique, 6 vol. in 8vo. relié 36 liv.

Nouveau Dictionnaire italien, 4 vol. in 4to. broché 30 liv.

Cinquante planches pour les Oeuvres, in 4to. grand papier de Mr. de Voltaire.

Théorie & pratique des longitudes en Mer, publiées par ordre du Roi, par M. de Charniere, in 4to. avec figures, broché 6 liv.

Histoire des ordres Royaux, Hospitaliers, Militaires de Notre Dame du Mont-

Car-

Carmel, & de St. Lazare de Jerusalem, en blanc 12 liv.

Nouvelle édition de la Henriade, 2. vol, in 8vo. avec nombre de planches, broché 15 liv.

Le même ouvrage in 24. un seul volume.

Astronomie nautique lunaire par Mr. le Monnier, in 8vo. broché 2 liv. 10 s.

Vingt-cinquieme cahier des planches enluminées des oiseaux, in folio.

Abrégé de l'histoire & des mémoires de l'Académie de Suede, in 4to. en blanc 12 liv.

Abrégé de l'histoire & des mémoires de l'Académie de Bologne, in 4to. en blanc 12 liv.

L'art du peintre, doreur, vernisseur, un vol. in 8vo. 4 liv. 16 s. par le Sr. Watin, peintre, vernisseur, doreur, à Paris chez l'Auteur, carré de la porte St. Martin, à la Renommée. Ce volume ne paroîtra qu'après les fêtes de Pâques prochain.

Ce ſera ſans doute une nouvelle édition ; car nous en avons des exemplaires à Berlin depuis deux mois. Si nous ne nous trompons pas dans notre conjecture, nous eſperons que Mr. Watin aura dit au Public quelque choſe de plus inſtructif, que dans la premiere édition, où il ſe borne presque uniquement à dire qu'il a des beaux ſecrets pour faire des vernis.

Le même art du peintre, doreur, verniſſeur, in folio, avec gravures & propoſé par ſouſcription à raiſon de 18 livres, dont douze ſeront payées en ſouſcrivant, & les ſix autres en retirant l'ouvrage. Cette ſouſcription ſera ouverte jusqu'au 1 d'Août 1773. chez l'Auteur à Paris, & chez tous les Directeurs de poſtes de France.

Le Sr. Watin fait auſſi des envois de couleurs & de vernis de toutes ſortes ainſi que de moulures dorées, de tapiſſeries, de cadres d'eſtampes, de bordures de tableaux, & de tous les autres ouvrages de dorure.

Vente

Vente de Livres ouverte chez Robin, Libraire, jusqu'au 1 de Juin, à Paris rue Montmartre. Les livres qu'on y trouvera sont:

Acajou & Zirphile, Conte par Duclos, in 4to. avec figures, en feuilles 3 liv.
Adelaïde, in 8vo. belle édition avec figures, 1 liv. 10 ſ.
Ambaſſades de Mr. de Noailles en Angleterre, 5 vol. in 12. 4 liv.
Anecdotes intéreſſantes du regne de Louis XIV. 2 vol. in 12. 4 liv.
Amélie, 4 vol. 2 liv. 8 ſ.
Ariſte, ou les charmes de l'honnêteté, 1 vol. 10 ſ.
Bibliotheque des Théatres, 3 vol. in 8vo. 7 liv. 4 ſ.
Candide ou l'optimiſme, 2 vol. 2 liv.
Conquête des Indes, 1 vol. in 12. 1 liv. 4 ſ.
Contes comiques, in 8vo. 1 liv. 16 ſ.
Clovis, poëme, 3 vol. 2 liv.
Défenſe de la chronologie de Neuton par Freret, 1 vol. in 4to. 4 liv.

Description historique de l'Islande, 2 vol. 2 liv.

Dictionnaire d'élocution françoise, 2 vol. in 8vo. 4 liv. 10 s.

Dictionnaire des mœurs, 4 vol. in 8vo. 14 liv.

Élite de poésies fugitives, 5 vol. 6 liv.

Fastes de la Pologne, 2 vol. in 8vo, 4 liv.

Histoires des filles célebres du 18me. siécle. 18 s.

Histoire naturelle de Mr. de Buffon avec celle des oiseaux, 17 vol. brochés en carton. 33 liv.

Le Végece françois, ou instructions militaires, in 8vo. 1 liv. 10 s.

Le danger des passions par Thibonville. 2 vol. in 8vo. 1 liv. 10 s.

Le danger des liaisons, ou mémoires de la Baronne de Blémon, 5 vol. 4 liv.

Les erreurs de Voltaire, 2 vol. in 8vo. 2 liv.

L'honneur françois, 8 vol. in 12. 12 liv.

Les œuvres de Catulle, édition superbe, 2 vol. in 8vo. 9 liv.

Théatre

Théatre Allemand, 2 vol. in 12. 2 liv. 10 ſ.

Traité du bonheur public, 2 vol. in 12. 2 liv.

Poëme du bonheur, par Mr. Helvetius, trouvé après ſa mort, & mis au jour par Mr. de St. Lambert. 1 liv. 10 ſ.

Le célebre Piron connu par pluſieurs poéſies, eſt mort à Paris le 22. de Janv. 1773. La Métromanie & Guſtave-Vaſa lui aſſurent une place diſtinguée parmi les Poétes comiques, & parmi les tragiques. Son génie étoit né pour la Satyre & l'Epigramme. Son ode à P . . . lui a valu une penſion du Régent, mais elle l'a fait exclure de toutes les Académies. Son épitaphe, compoſée par lui-même, eſt déjà connue.

CONTE.

La veuve de Henri qu'on ſurnomme le
Grand,
Aimoit fort deux chevaux qu'elle avoit
pour monture;

L'un étoit de poil noir, & l'autre de poil
blanc.
Sans cesse elle vantoit leur air, leur en-
colure.
Cette Princesse un jour parlant à Monte-
lon,
Je veux, que m'appreniez, dit-elle, avec
franchise,
Lequel de mes Coursiers est plus à votre
guise.
Le Courtisan adroit répond en vrai Gas-
con:
Je me bats à la guerre, & d'estoc & de
taille,
J'aime à faire, dit-il, en tout point mon
devoir.
Si j'étois sur le blanc en un jour de ba-
taille,
Je n'en descendrois pas pour monter sur
noir,
Je m'y tiendrois, Princesse, & j'y ferois
merveille.
Que si tout au contraire en affaire pa-
reille,

J'avois

J'avois monté le noir, fût le cas très-pressant,
Je n'en descendrois pas pour monter sur le blanc.
De tout temps cour des Rois en plaisants fut féconde;
L'on retint ce propos qui ne fut pas perdu.
Le même jour, Marie interrogeant Bautru
Sur deux Dames, dont l'une est brune & l'autre blonde,
Veut connoître (une Reine a droit de tout savoir)
Laquelle en un besoin lui plairoit davantage.
Je me ferois, dit-il, le plus charmant devoir
D'offrir à toutes deux même foi, même hommage;
Et dans un jour d'affaire ... Alte-là, doucement
Dit la Reine, Bautru, vous êtes un méchant.

Par Mr. Rossel.

ANNONCES
DE QUELQUES ACADÉMIES DE FRANCE.

Prix Littéraire fondé dans l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres en l'année 1733.

L'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, désirant que les Auteurs qui composent pour ses prix, ayent le temps d'approfondir les matieres, propose dès à présent, pour le sujet du Prix qu'elle distribuera à Pâques 1774, d'examiner: *Quel étoit l'état de l'Agriculture chez les Romains depuis le commencement de la République jusqu'au siecle de Jules-César, rélativement au gouvernement, aux mœurs, & au commerce.* On n'entrera point dans le détail des procédés de l'art.

Le prix sera toujours une Médaille d'Or, de la valeur de quatre cents livres.

Toutes personnes, de quelque pays & condition qu'elles soient, excepté celles qui composent l'Académie, seront admises à concourir pour ce Prix, & leurs ouvrages pourront être écrits en françois ou en latin; à leur choix.

Les Auteurs mettront simplement une Devise à leurs ouvrages; mais, pour se faire connoître, ils y joindront, dans un papier cacheté & écrit de leur propre main, leurs nom, demeure, & qualités, & ce papier ne sera ouvert qu'après l'adjudication du Prix.

Les pieces, affranchies de tout port, seront remises entre les mains du Secrétaire de l'Académie, avant le premier Décembre 1773.

Prix d'Eloquence & de Poésie, pour l'année 1773.

Le vingt-cinquieme jour du mois d'Août 1773, Fête de S. Louis, l'Académie Françoise donnera un Prix d'Elo-

 quen-

quence, qui ſera une Médaille d'or de la valeur de ſix cents livres (*). Elle propoſe pour ſujet l'*Eloge de Jean Baptiſte Colbert, Miniſtre d'Etat*. Ce ſujet a été annoncé d'avance dans le Programme de l'année derniere 1771, pour donner aux Auteurs le temps de faire les recherches néceſſaires.

Conformément aux ordres du Roi, on ne recevra aucun Diſcours qui ne ſoit muni d'une approbation ſignée de deux Docteurs en Théologie de la Faculté de Paris, & y réſidants actuellement.

L'Académie ayant cru devoir remettre à l'année prochaine le Prix de Poéſie qu'elle avoit propoſé pour la préſente année 1772, elle donnera le même jour 25 Août 1773, ce Prix de Poéſie, qui ſera une Médaille d'or de la valeur de cinq

(*) Ce Prix, ainſi que le Prix de Poéſie eſt formé des fondations réunies de Meſſieurs de Balzac, de Clermont Tonnerre Évêque de Noyon, & Gaudron.

cinq cents livres. Le ſujet, le genre du Poëme & la meſure des vers, ſont au choix des Auteurs. La piece ſera de cent vers au moins, & de deux cents au plus. Les Auteurs pourront envoyer les mêmes pieces que cette année, avec des changements, ou envoyer des pieces nouvelles.

Toutes perſonnes, excepté les quarante de l'Académie, ſeront reçues à compoſer pour chacun de ces Prix.

Les Auteurs mettront leur nom dans un billet cacheté, attaché au Diſcours ou à la Piece de Poéſie qu'ils enverront; & ſur ce billet ſera écrite la Sentence qu'ils auront miſe à la tête de leur ouvrage.

Ceux qui prétendent au Prix, ſont avertis que s'ils ſe font connoître avant le jugement, ou s'ils ſont connus, ſoit par l'indiſcrétion de leurs amis, ſoit par des lectures faites dans des maiſons particulieres, leurs pieces ne ſeront point admiſes au concours.

Les ouvrages seront envoyés avant le premier jour du mois de Juillet prochain, & ne pourront être remis qu'au Sieur Brunet, Imprimeur de l'Académie Françoise, rue basse des Ursins, ou Grand'-Salle du Palais à la Providence: & si le port n'en est point affranchi, ils ne seront point retirés.

HOLLANDE.

Zedekundige Brieven over het geluk mitsgaders de deugden en pligten, met welke Betragting hetzelve onafscheidbaar verbonden is. VIII. en laatste Stukje, in S. Gravenhaage by N. van-Daalen 1772. C'est à dire:

Lettres morales sur le bonheur & sur les vertus & les devoirs avec lesquels il est inséparablement lié. Huitieme & derniere lettre, grand 8. de 169. pages traduit du François. A la Haye chez N. van Daalen.

Oordeelkundige Geschiedenis van het Leven van David, van den wel eerwaarden zeer geleerden Heer Chandler, Doctor in de Godsgeleerd-

leerdheit, Medelid van de Koninglyke en Americaansche Societeiten, uit het Engelsch vertaald, eerste Deel by J. van Schoonhoven en Comp. 1772. C'est à dire:

Histoire critique de la vie de David, traduite de l'Anglois du savant Mr. Chandler, Docteur en Théologie, Membre de la Société Royale des Sciences, & de celle d'Amérique. 1. Partie de 472. pages sans la préface; à Utrecht 1772, chez J. van Schoonhoven & Compagnie.

Leer-Reden gehouden op den plegtigen Dank vast en Bededag 12. Febr 1772. door R. Brown Dr. in de heilige Godgeleerdheid, bedienaar des Godelykewoords in de Engelsche Gemeinte te Utrecht. Utrecht by J. van Schoonhoven 1772. gr. 8vo. C'est à dire:

Sermon à l'occasion du jour solemnel de jeune, de priere, & d'action de grace, le 12. Février 1772, par R. Brown, Docteur en Théologie & Ministre du St. Evangile à l'église Angloise d'Utrecht,

gr. 8vo. de 87. pages chez J. van Schoonhoven; à Utrecht.

Christelyke Huishouding uit het Engelsch vertaald te Utrecht by G. J. van Paddenburg. gr. 8vo. C'est à dire:

Le Ménage chrétien traduit de l'Anglois; à Utrecht chez G. J. van Paddenburg, gr. 8vo. de 63. pages.

De Artz of geneesheer voor het Vrouwelyke Geslagt in't gemein in spectatoriaale vertoogen enz. uit het Hoogduitsch vertaald. 1. Deel, 1. Stuk. S'gravenhaage by P. van Cleef, 8vo. C'est à dire:

Le Médecin du beau Sexe en général, ouvrage dans le goût du Spectateur &c. Traduit de l'Allemand, I. Volume 1. partie, 8vo. de 350 pages. A la Haye chez P. van Cleef.

Gods oneindige Grootheid Schitterende in het oneindige getal der werelden. Uit het Fransch van den Heer Merian. Te Leyden by P. van Eik en D. Vygh 1772.

La grandeur immense de Dieu se montrant par le nombre infini des mondes, traduit du François de Mr. Mérian;

à

à Leyde chez P. van Eik & D. Vygh 1772.

Beknopte Historie van Engelland van de vroegste Tyden af tot aan het Jaar 1728, Derde Deel te Groningen by L. Stuiting en te Harlingen by F. van der Plaats, 8vo. C'est à dire:

Histoire abrégée depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1728. Troisieme partie 8vo de 336 pages; à Groningue chez L. Stuiting & à Harlingen chez F. van der Plaats.

Reize naar Siberien op Bevel des Konings van Vrankryk ondernoomen in 1761. door den Abt Chappe d'Auteroche, uit het Fransch vertaald, tweede Deel met Konstplaaten, te Deventer by Leeuhorst, 8vo. C'est à dire:

Voyage fait en Sibérie en 1761. par ordre du Roi de France par l'Abbé Chappe d'Auteroche, traduit du François, seconde partie avec figures. 8vo de 372 pages; à Deventer chez Leenhorst.

Verhandeling over de uitwerkingen van de Kampher en Calomel in de gal en rotkoortzen met eenige Waarneemingen opgehelderd

door

door Daniel Lysart Med. Doct. te Bath, uit het Engelsch vertaalt met eenige Aanmerkingen en een kort vertoog over de Bereiding en nutheid der flores Zinci tegen zommige stuipagtige zenuw ziekten vermeerdert, door Johannes Veirac Med. Doct. te Rotterdam by P. Holstein, 1772. C'eſt à dire:

Traité ſur les effets du Camphre & du Calomel dans les fievres bilieuſes & putrides, éclaircis par quelques obſervations, traduit de l'Anglois de Mr. D. Lyſart Docteur en Médecine à Bath, par J. Veirac Médecin à Rotterdam, qui l'a augmenté de quelques remarques, & d'un petit Diſcours ſur la préparation & l'utilité des fleurs de Zinc dans quelques maladies de nerfs convulſives, 8vo. de 106 pages; à Rotterdam chez P. Holſtein.

Tafereel van Natuur en Konst naar het Engelsch gevolgd, VIII. Deel. Amsterdam by P. Meyer, 8vo. C'eſt à dire:

Tableau de la Nature & de l'Art, imité de l'Anglois, VIII. Volume; à Amſterdam chez P. Meyer, 8vo. de 412 pages.

Kort

Kort Begrip van het Samenstel der Natuur van C. Linnæus met zeer veele Zoorten vermeert, door P. Boddaert Med. Doct. Oud-raad der Stad Vlissingen, Lid van de Keizerlyke Academie der Natuur Onderzoekeren, van de Hollandsche Maatschappy te Haarlem en van het Zeeuwsche Genoodschap te Vlissingen. 1. Deel 1. Stuk in 8vo. C'est à dire:

Abrégé du Systême de la Nature du Chevalier Linnæus, augmenté de plusieurs especes par P. Boddaert, Docteur en Médecine, ancien Conseiller de la ville de Vlissingue, Membre de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, de la Société Hollandoise de Haarlem, & de la Société Zélandoise à Vlissingue. I. Volume, 1. partie 8vo. de 100 pages sans la préface qui en a autant.

Reizen van P. Kalm door Noord America. II. Deelen, t' Utrecht by J. van Schoonhoven en Comp. 4to. C'est à dire:

Voyages de P. Kalm dans l'Amérique Septentrionale. II. Parties in 4to; à Utrecht chez J. van Schoonhoven & Compagnie.

ITA-

ITALIE.

Suivant les dernieres lettres de Padoue, on achevera dans le courant de cette année de bâtir l'Obſervatoire que la République de Véniſe fait conſtruire dans cette fameuſe Univerſité ſous la direction de l'Abbé Toaldo Profeſſeur d'Aſtronomie. La ſituation de cet Obſervatoire eſt, peut-être, la plus belle qu'il y ait ſur la terre. Il conſiſte en une Salle de trente deux pieds quarrés, de figure oblongue, & placée ſur une tour ancienne & très-ſolide. Cette Salle eſt deſtinée pour les obſervations communes. Au deſſus eſt une terraſſe avec trois tourelles. Dans une de ces tourelles on placera un cadran de ſix pieds de rayon, qui tournera autour d'un axe vertical, & immobile, ſur un cercle azimutal, auſſi de ſix pieds de rayon. La ſeconde tourelle eſt deſtinée à la machine parallactique. La troiſieme porte une petite terraſſe élevée plus que de 130 pieds de Paris, d'où l'on découvre tout l'horizon. A côté de la tour vers le midi eſt une grande

grande chambre appuyée aux murailles de la ville, & destinée à la méridienne, & aux cadrans muraux, dont un aura huit pieds de Londres de rayon. Sur cette chambre est une terrasse spacieuse, avee deux autres tourelles qui contiendront des instruments particuliers. Au dessous on a pratiqué des logements commodes & agréables pour Mrs. les Astronomes.

M. Toaldo est, entr'autres, connu par un traité intitulé, *Della vera influenza degli Astri, delle stagioni, e mutazioni di tempo, saggio metereologico fondato sopra lunghe osservazioni, ed applicato all' uso della Agricultura, Medicina, Nautica &c, di* Giuseppe Toaldo *Preposito della S. S. Trinità e pubblico Professore di Astronomia, Geografia, e Meteore nella Università di Padoua. Si aggiungono i Pronostici di Arato, tradotti dal Sig.* Antonio Luigi Bricci, *e la descrizione d'un nuovo pendolo à correzione del Ch.* P. Boscovich. *In Padoua 1770; nella Stamperia*

peria del Seminario, appresso Gio Manfrè. C'est à dire:

De la vraie influence des astres, des saisons, & des changements de temps, essai météorologique fondé sur des longues observations, & appliqué à l'usage de l'Agriculture, de la Médecine, de la Navigation &c. Par *Joseph Toaldo*, Prévôt du Chapitre de la Trinité, & Professeur d'Astronomie, Géographie & Météorologie dans l'Université de Padoue. On y a joint les Pronostics d'*Aratus* traduits en Italien par Mr. *Antoine Louis Bricci*, & la description d'un nouveau pendule à correction par le célebre Pere *Boscovich*. A Padoue 1770, de l'Imprimerie du Séminaire, chez J. Manfré.

Cet ouvrage contient 202 pages, sans compter la dédicace, la préface, & la table des chapitres, qui en tout en ont dix, & six tables assez amples. Les pronostics d'Aratus sont traduits en vers & tiennent onze pages. La description du pendule du P. Boscovich en tient sept, avec une planche.

Nous

Nous ne nous souvenons point que les Journaux François ayent parlé de cet ouvrage: Il mérite d'être connu; & nous nous proposons d'en rendre compte dans le Journal suivant.

SIENNE.

Atti della Academia delle science di Siena, detta dè Fisiocritici, Tomo quarto. C'est à dire:

Actes de l'Académie des Sciences de Sienne, quatrieme volume.

GENEVE.

Enfin le public possede le traité de M. de Luc, qu'il attendoit depuis si long-temps. Le titre de cet ouvrage est:

Recherches sur les modifications de l'Athmosphere; contenant l'histoire critique du Barometre & du Thermometre, un traité sur la construction de ces instruments, des expériences rélatives à leurs usages, & principalement à la mesure des hauteurs & à la correction des réfrac-

réfractions moyennes; avec figures; dédié à M. M. de l'Académie des Sciences de Paris. Par J. A. de Luc, Citoyen de Geneve, Correspondant des Académies Royales des Sciences de Paris & de Montpellier. A Geneve 1772, en deux volumes in quarto, & avec figures.

Nous aurions souhaité que cet important ouvrage nous fût parvenu assez-tôt pour en parler dans ce volume. Nous en donnerons l'extrait dans le volume suivant de notre Journal.

LONDRES.

A System of Military Mathematicks; containing Arithmetic, Algebra, Geometry, Trigonometry &c. &c. The Whole applied to the divers Employements of the military with an Essai on the Military Education. By Lewis Lochee, Master of the Military Academy at little Chelsea. Printed for G. Riley, Bookseller, Curson-Street, May-Fair, of whom may be had Military Books in general. 2 Vol. 8vo. C'est à dire:

Systê-

Syſtême de Mathématiques militaires, contenant l'Arithmétique, l'Algebre, la Géométrie, la Trigonométrie &c. &c. Le tout appliqué aux différens Emplois du Militaire, avec un Eſſai ſur l'Éducation Militaire, par Louis Lochee, Maître de l'Académie Militaire à Little Chelſea. Chez G. Riley Libraire dans le Curſon - Street, May - Fair, où l'on trouve toutes ſortes de livres militaires. 2 Volumes in 8vo.

The Hiſtory of Hindoſtan, from the Death of Akber, to the complete Settlement of the Empire under Aurengzebe. To which are prefixed, I. A Diſſertation on the Origin and Nature of Deſpotiſm in Hindoſtan. II. An Enquiry into the State of Bengal; with a Plan for reſtoring that Kingdom to its former proſperity and ſplendor. By Alexander Dow, Eſq.; Lieutenant Colonel in the Company's Service, 4to. Becket. C'eſt à dire:

Hiſtoire d'Indoſtan depuis la mort d'Akber juſqu'à l'établiſſement complet de l'Empire ſous Aureng-Zebe. On y a joint, I. une Diſſertation ſur l'origine

&

& la Nature du Despotisme dans l'Indostan. II. Une Recherche sur l'état du Bengale, avec un plan pour rendre à ce Royaume sa splendeur & sa prospérité primitive; par Alexander Dow Ecuyer, Lieutenant-Colonel au service de la Compagnie, 4to. Becket 1772.

Travels though Holland, Flanders, Germany, Denmark, Sweden, Lapland, Russia, the Ukraine and Poland, in the years 1768. 1769, & 1770. In which is particulary minuted, the present State of those countries respecting their Agriculture, Population, Manufactures, Commerce, the Arts, and useful Undertakings. By Joseph Marshall, Esq. 8vo. 3 vols. Almon. C'est à dire:

Voyage fait par la Hollande, la Flandre, l'Allemagne, le Dannemarc, la Suede, la Laponie, la Russie, l'Ukraine & la Pologne, en 1768, 69 & 70, dans lequel on rapporte particulierement l'état présent de ces pays par rapport à l'Agriculture, la Population, les Manufactures, le Commerce, les Arts & autres entreprises utiles. Par Joseph Marshall

hall Ecuyer. 3 volumes in 8vo. 1772. chez Almon.

The ancient and present state of Gloucestershire illustrated with 73 Copper plates, by Sir Richard Atkins, Knt. beautifully printed on Royal Paper, in one Volume Folio.

The same Book on small Paper. By T. Becket and P. de Hondt. London. 1772. C'est à dire:

L'Etat ancien & présent de la Province de Glocester avec 73 planches, par le Chevalier Richard Atkins, 1 Volume in folio sur beau papier Royal.

Le même ouvrage sur du petit papier. Chez T. Becket & P. de Hondt. Londres 1772.

The History of England, from the earliest times to the Death of George II. By Dr. Goldsmith, 4. vols, 8vo. With the Heads of the Kings and Queens. C'est à dire:

Histoire d'Angleterre depuis les tems les plus reculés jusqu'à la mort de George II. par le Docteur Goldsmith, 4 volumes in 8vo. avec les têtes gravées des

Rois & des Reines. Londres 1772, chez T. Becket & P. de Hondt.

Dr. Nugent's Travels through Germany, with curious cuts, 2 Volms. 8vo. Printed for Edward and Charles Dilly. London 1772. C'eſt à dire;

Voyages du Docteur Nugent en Allemagne aveo de belles gravures. 2 Volumes in 8vo. Londres 1772, chez E. & C. Dilly.

ALLEMAGNE.

AUGSBURG.

Zoologia Britannica, &c., c'eſt à dire, Zoologie Britannique ornée de 132 planches enluminées. Premiere claſſe contenant les Quadrupedes; ſeconde claſſe contenant les Oiſeaux: traduite en Latin & en Allemand d'après la derniere édition Angloiſe de Mr. Thomas Pennant, & enrichie de Notes par Mr. Chriſt. Théoph. de Murr.

On

On connoît l'ouvrage de Mr. Pennant; il a eu beaucoup de succès en Angleterre; il méritoit d'être traduit. Ce Savant né avec un goût décidé pour l'histoire naturelle, a consacré sa vie à des recherches de ce genre. Sa fortune, qui est considérable, l'a mis en état de les suivre avec assiduité, & d'aller chercher lui-même dans leurs différents climats les animaux qui sont l'objet de leur curiosité. En 1764 & 65. il avoit fait un voyage dans cette vue en France, en Allemagne, & en Hollande: l'année 1769 il a visité l'Ecosse. Il fit d'abord imprimer son livre sans y mettre son nom, & il en abandonna le produit à une école établie à Londres pour l'éducation des pauvres enfants de la Principauté de Galles. Il en a donné une nouvelle édition l'année 1768. en 2 volumes in 8vo. C'est d'après cette édition que se fait la traduction que nous annonçons. La division de l'ouvrage suivant la méthode de Ray, & quelquefois suivant celle de Mr. Brisson, est la suivante.

La premiere claſſe contient les Quadrupedes diviſés en vingt genres, avec onze planches enluminées.

Diviſio I.

Quadrupedia ungulata.

Genera.

1. Equus. 2. Bos. 3. Ovis. 4. Hircus. 5. Cervus. 6. Porcus.

Diviſio II.

Quadrupedia digitata, ſive unguiculata.

Genera.

7. Felis. 8. Canis. 9. Meles. 10. Lutra. 11. Phoca. 12. Muſtela. 13. Lupus. 14. Sciurus. 15. Glires. 16. Mures. 17. Echinus. 18. Talpa. 19. Mus Araneus. 20. Veſpertilio.

La ſeconde claſſe préſente les Oiſeaux avec leurs diviſions & 121 planches.

Diviſio I.

Aves terreſtres.

Genera viginti quatuor.

1. Accipitres. 2. Ululœ. 3. Lanii. 4. Corvi. 5. Pici. 6. Torquillæ

quillæ. 7. Cuculi. 8. Sitta. 9. Ispida. 10. Falcinellus. 11. Upupa. 12. Monedulæ. 13. Lagopi. 14. Tardæ. 15. Columbæ. 16. Turdi. 17. Sturnus. 18. Alauda. 19. Hirundo. 20. Muscipetæ. 21. Loxiæ. 22. Fringillæ. 23. Emberizæ. 24. Pari.

Divisio II.

Aves aquaticæ.

Genera novemdecim.

Sectio I.

Fissipedes.

1. Ardea. 2. Arquata. 3. Scolopax. 4. Tringa. 5. Pluvialis. 6. Rallus. 7. Gallinulæ aquaticæ.

Sectio II.

Pedibus lobatis seu plumatis.

8. Tringa lobata. 9. Fulicæ. 10. Colymbus.

Sectio III.

Digitis membranis intercedentibus connexis.

11. Avojetta. 12. Alcæ Briss. 94. 13. Mergus. 14. Larus. 15. Sternæ.

16. Procellaria. 17. Merganser. 18. Anas. 19. Corvus aquaticus.

C'est sur les instances que lui a faites Mr. Pennant, que Mr. de Murr s'est chargé de cette traduction. Ces deux Savants se sont réunis pour y mettre des nouvelles additions. Tous les six mois on publiera dix planches, & on continuera en même temps de publier le texte Latin & Allemand. La premiere classe des Quadrupedes a déjà paru: elle coûte 7 florins 20 k., avec les onze planches enluminées qui l'accompagnent.

La seconde classe, celle des Oiseaux, paroîtra successivement en douze distributions, dont chacune sera de dix planches, & coûtera 4 florins & 48 k., prix fort au-dessous de celui de l'original Anglois, qui se paye douze guinées, ou 132 florins. La derniere livraison sera de onze planches.

Si le Public fait à cet ouvrage l'accueil qu'il mérite, l'Editeur s'empressera de publier l'histoire naturelle des *animaux sans poils avec les doigts* (Amphibia

phibia Linn.) & des *poiſſons* du même Auteur, qui vient de paroître à Londres.

Le format de cette édition eſt *in folio* impérial, comme celui de l'original; les planches ſont ſur du papier de Hollande, & bien colorées. Elle s'imprime à Augsbourg, chez Jean Jaques Haid & fils. On peut s'adreſſer encore à Nuremberg chez Felſecker, à Francfort chez Fleiſcher; & à Leipſic chez Fritſch.

LEIPSIC.

Oratorium Græcorum, quorum princeps eſt Demoſthenes, quæ ſuperſunt monumenta ingenii bonis libris a ſe emendata, materia critica, commentariis integris Wolfii, Taylori, Maclandi, aliorum, & ſuis illuſtrata, edidit J. J. Reiske. Lipſiæ, 5. Vol. 8vo. Voici le dernier volume de ce beau Recueil d'Orateurs Grecs, dont le premier parut en 1770.

BERLIN.

F. Nicolai a ſous preſſe:

Verſuch über den Gebrauch der Artillerie im Krieg, im freyen Felde, und bey Belagerun-

geringen, mit allerhöchster Genehmhaltung, aus dem Französischen übersetzt, durch einem K. Preussischen Officier, 8vo. mit Kupfern. C'est à dire:

Essai sur l'usage de l'Artillerie en campagne & dans les sieges, avec Permission, traduit du François de l'ouvrage intitulé Essai général de Tactique, par un Officier Prussien, 8vo. avec des planches.

Gerhardts Systems einer Mineralogie, mit Kupfern, gr. 8vo. 1773. bey Himburg. C'est à dire.

Systême de Minéralogie par Gerhardt, avec des planches, grand 8vo. 1773. chez Himburg.

Blums Idyllen, gr. 12mo. 1773. bey Himburg. C'est à dire:

Idylles par Blum, gr. 12mo. 1773. chez Himburg.

Les jeux de la petite Thalie par Mr. de Moissi. Seconde Edition 8vo. à Berlin 1773. chez le même.

Hey-

Heynatz, Joh. Frid. Briefe die deutsche Sprache betreffend, 8vo. Berlin bey A. Mylius. C'est à dire:

Lettres sur la langue Allemande par J. F. Heynatz, 8vo. Berlin, chez Aug. Mylius.

Heynatz J. F. deutsche Sprachlehre zum Gebrauch der Schulen, neue verbesserte Auflage, 8vo. ibid. C'est à dire:

Grammaire Allemande à l'usage des Ecoles. Nouvelle édition revue & corrigée, 8vo. par le même Auteur & chez le même Libraire.

Predigten protestantischer Gottesgelehrten. 3te. Sammlung, gr. 8vo. ibid. C'est à dire;

Sermons par des Théologiens protestans. 3me. Recueil, gr. 8vo. ibid.

Sammlung der besten und neuesten Reise-Beschreibungen in einem ausführlichen Auszuge. 2ter. Band mit Kupfern, gr. 8vo ibid.

Recueil des descriptions de voyages, les plus nouvelles & les meilleures, for-

mé d'extraits étendus. 2me. Volume, avec des planches, gr. 8vo. ibid.

Schröcks, Joh. Matth. allgemeine Biographie, 5ter Theil gr. 8vo. ibid. C'est à dire:

Biographie générale par J. M. Schröck, 5me. partie gr. 8vo. ibid.

Zückerts D. Joh. Fr. Abhandlung von epidemischen Kranckheiten, 8vo. ibid. C'est à dire:

Traité des Maladies épidémiques par le Docteur J. F. Zückert, 8vo. ibid.

Abhandlungen über verschiedene Gegenstände sowohl aus dem Franzöfischen übersetzt, als mit Original-Stücken vermehret. 8vo. 1772. Breslau, bey J. F. Korn dem ältern. C'est à dire:

Traités sur différens sujets, en partie traduits du François & en partie Originaux. 8vo 1772. à Breslau chez J. F. Korn l'aîné.

Kritische Anmerkungen über die Fehler der Maler wieder die geistliche Geschichte und das Costume. Aus dem Franzöfischen übersetzt,

8vo. Leipsic, in der Dyckischen Buchhandlung, 1772. C'est à dire:

Remarques critiques sur les fautes des Peintres contre l'histoire sainte & le costume, traduit du François, 8vo. Leipzig 1772. dans la Librairie de Dyck.

Antons, Conr. Gottl. poetische Uebersetzung des Hohenliedes Salomonis in dem Silbenmaasse des Originales, nebst einer Einleitung von der wahrscheinlichsten Erklärung desselben. 8vo. Leipzig bey Langenheimen 1772. c'est à dire:

Traduction poétique du Cantique des Cantiques de Salomon, où l'on a conservé le metre de l'original, avec une introduction sur l'explication la plus probable de ce poëme, 8vo. 1772. Leipzig chez Langenheim.

Ejusdem vindiciæ disputationis nuperæ de metro Hebræorum antiquo a dubitationibus viror. doctor. nuninatim Baueri & Schmidii. Pars. I. & II. 1772. 8vo. ibidem. C'est à dire:

Defense de la dissertation sur l'ancien metre des Hebreux occasionnée par les dou-

tes de quelques Savants & sur-tout de Mssrs. Bauer & Schmidt. P. I. & II. 1772. 8vo. par le même Auteur & chez le même Libraire.

Bechers, Dav. Abhandlung vom Carlsbade. 3 Theile mit Kupfern. 8vo. Prag und Dresden 1772. in der Waltherischen Hofbuchhandlung. C'est à dire :

Nouveau Traité des eaux de Carlsbad, par D. Becher. 3 Parties in 8vo. avec des planches, à Prague & à Dresde 1772. chez Walther.

Bibliothek der neuesten und vorzüglichsten englischen Predigten, von C Fr. Schultzen übersetzt. 2 Th. gr. 8vo. Giessen 1762. in der Kriegerschen Buchhandlung. C'est à dire :

Bibliotheque des meilleurs & des plus nouveaux Sermons anglois, traduits en Allemand par C. F. Schulze. 2 vol. in 8vo. à Giessen 1772. chez Krieger.

Brechters, J. Jac. Briefe über den Aemil des Herrn J. J. Rousseau. 8vo. Zürich 1772. bey Orelln, Gessnern, Füeslin und Compag. C'est à dire :

Lettres

Lettres sur l'Emile de Mr. J. J. Rousseau par J. Jacq. Brechter. 8vo. à Zurich 1772. chez Orell, Gessner, Fueslin & Compagnie.

Briefe der Frau Louise Adelgunde Victorie Gottsched, geb. Kulmus. 2. Theile, gr. 8vo. Dresden und Berlin, 1772. bey Hauden und Spenern einzig und allein in Commission zu haben. C'est à dire:

Lettres de Mad. L. A. V. Gottsched, née Kulmus, 2 parties, grand 8vo. à Dresden & à Berlin 1772. & ne se trouve en commission que chez Haude & Spener.

Briefe der hochsel. Fürstin zu Schleswig-Holstein-Sonderburg an ihren Durchl. Gemahl und Prinzessin Tochter, mit Vign. 8vo. Leipzig 1772. in Commission bey J. Sam. Heinsius. C'est à dire:

Lettres de la défunte Princesse de Schleswig-Holstein-Sonderburg à son Epoux & à la Princesse sa Fille, avec

 vignet-

vignettes. 8vo. Leipzig 1772. en commiſſion chez J. S. Heinſius.

Briefe deutſcher Gelehrten an den Herrn Geheimen-Rath Klotz. 2 Theile, herausgegeben von J. J. A. von Hagen. gr. 8vo. Hulle 1772. bey J. Jac. Curten. C'eſt à dire :

Lettres de quelques Savants Allemands à Mr. le Conſeiller privé Klotz. 2 parties publiées par J. J. A. de Hagen, grand 8vo. à Halle 1772. chez J. J. Curten.

Büſchings eigene Gedancken und geſammlete Nachrichten von der Tarantel, welche zur gänzlichen Vertilgung des Vorurtheiles von der Schädlichkeit ihres Biſſes und der Heilung deſſelben, durch Muſik hinlänglich ſind. 8vo. in der Realſchulbuchhandlung 1772. C'eſt à dire:

Idées particulieres & rapports recueillis ſur la Tarantule qui ſuffiront pour détruire entiérement le préjugé que l'on a à l'égard de ſa morſure & de ſa guériſon par la muſique, par Mr. Buſching. 8vo.

8vo. dans la Librairie de l'école réelle. 1772.

Cæsareons einige Grundsätze der Staatsklugheit, in zehn Abhandlungen vorgetragen. 8vo. Mietau 1772. bey J. Fr. Hintzen. C'est à dire:

Quelques principes de Politique, contenus en dix dialogues par Cæsareon, 8vo. Mittau 1772. chez J. F. Hinzen.

Chöre aus dem Griechischen Trauerspieldichtern. 12. Halberstadt 1772. bey J. Heinr. Grossen. C'est à dire:

Chœurs tirés des Tragiques grecs, 12. à Halberstadt 1772. chez J. H. Grossen.

Funkens M. Christl. Bened. Anfangsgründe der Mathematik für Schulen. 1. Th. welcher die Arithmetik, Geometrie und Trigonometrie enthält. 8vo. Leipzig 1772. bey G. L. Crusius. C'est à dire:

Principes de Mathématiques pour les écoles, I. Partie, qui contient l'Arithmétique, la Geométrie, & la Trigonométrie, par M. C. B. Funken. 8vo. Leipzig 1772. chez G. L. Crusius.

Meine

Meine Geschichte, oder Begebenheiten des Hrn. Thomas. Ein narkotisches Werk des D. Pifpaf, wahrscheinlicher Weise die einzige Auflage. 8vo. Münster 1772. bey Phil. Heinr. Perrenon. C'est à dire:

Mon Histoire, ou Avantures de Mr. Thomas. Ouvrage narcotique du Docteur Pifpaf, probablement la seule édition. 8vo. Munster 1772. chez P. H. Perrenon.

Hallers, G. E. Wilhelm Tell, eine Vorlesung. 8vo. Bern 1772. bey der typographischen Gesellschaft. C'est à dire:

Guillaume Tell, Lecture par G. E. Haller. 8vo. Berne 1772. chez la Société Typographique.

Handlungs-Geschichte, pragmatische, der Stadt Leipzig, worinnen der Ursprung, das Wachstum, die Ursachen und die Veränderung der Handlung aus würdigen Urkunden und zuverlässigen Zeugnissen beschrieben werden. 8vo.

Leip-

Leipzig 1772. bey J. Sam. Heinsius. C'eſt à dire:

Hiſtoire pragmatico-commerçante de la ville de Leipzig, où l'on décrit d'après des titres dignes de foi, & des témoignages ſûrs, l'origine, l'accroiſſement, les cauſes, & les changements de ſon commerce. 8vo. Leipzig 1772. chez J. S. Heinſius.

Muzels, F. A. L. mediciniſche und chirurgiſche Wahrnemungen. 2te Sammlung mit Kupf. Neue Aufl. 8vo. 1772. Berlin bey Hauden und Spenern. C'eſt à dire:

Obſervations médicinales & chirurgicales par F. H. L. Muzel, ſecond Recueil avec des planches. 8vo. Nouvelle édition 1772. à Berlin, chez Haude & Spener.

HONGRIE.

Tyrnaw.

Obſervationes Aſtronomicæ annorum 1768, 1769, & 1770. in Obſervatorio Collegii Academici Societatis Jeſu Tyrnaviæ

naviæ in Hungaria habitæ a Francisco Weiss, S. J. Tyrnaviæ, Typis Collegii Academici Societatis Jesu. 1772. C'est à dire:

Observations Astronomiques faites pendant les années 1768, 1769, & 1770. à Tyrnaw en Hongrie dans l'observatoire du College Académique de la Compagnie de Jesus, par F. Weiss, de la même Compagnie. Un volume in 4to. de 60 pages.

C'est la continuation d'un recueil précieux pour l'Astronomie, d'autant plus que chaque observation est calculée.

TABLES DES ARTICLES.

